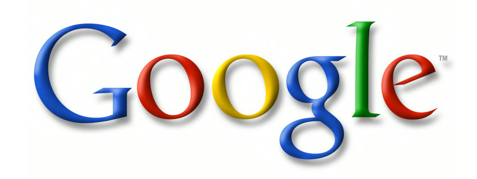




LETTRES

SUR

L'ANGLETERRE.

OUVRAGES

Qui se trouvent chez le même libraire :

Lettres Vendéennes, etc. dédiées au Roi, par M. le vicomte Walsh; 4e édition. 2 vol. in-8 .... 12 fr.

Le même ouvrage. 3 vol. in-12 8

Suite aux Lettres Vendéennes, ou Relation du voyage de S. A. R. Madame la duchesse de Berry dans la Touraine, l'Anjou, la Bretagne, la Vendée et le midi de la France, en 1828; par le même. 1 vol. in-8 satiné 7

Le même ouvrage. 2 vol. in-12 5

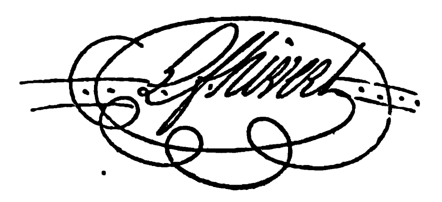
Gilles de Bretagne, ou le Fratricide, chronique du 15e siècle; par le même; 2e édition. 3 vol. in-12.. 7 50 c.

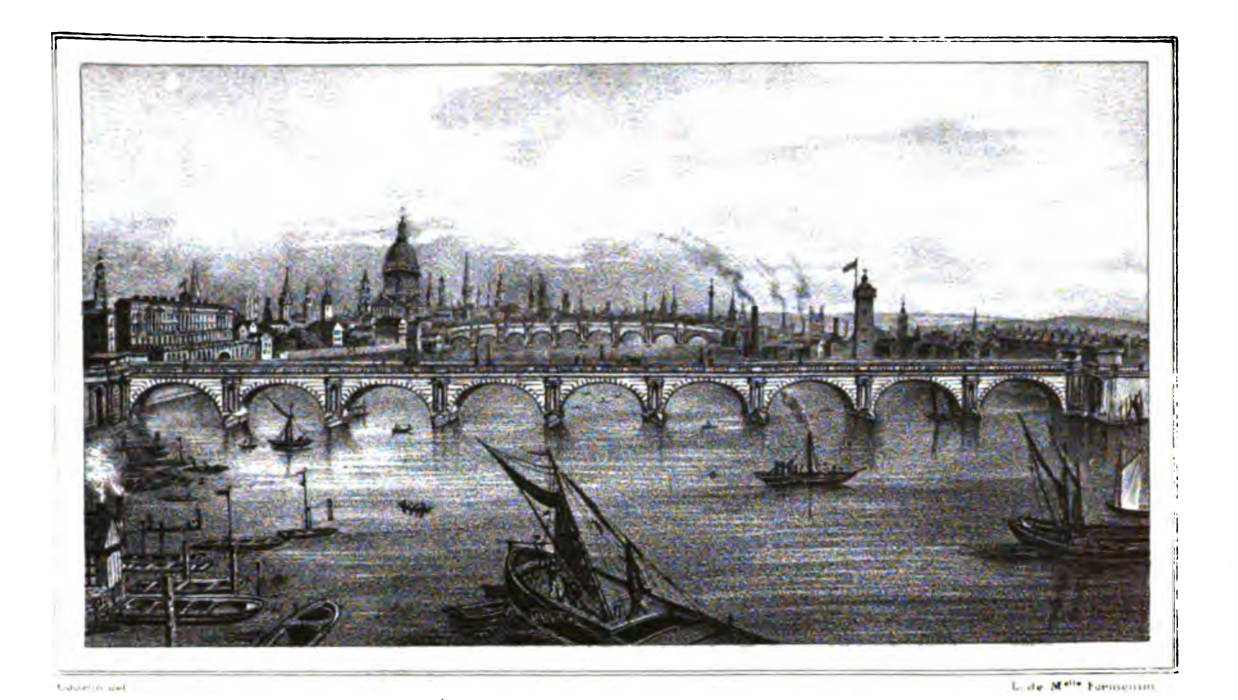
Vie de saint Vincent de Paul; par B. Capefigue. 1 vol. in-8, papier fin, couverture gothique...... 5

Le même ouvrage sur papier vélin satiné 10

Histoire des Émigrés français, depuis 1789 jusqu'en 1828; par M. Antoine (de Saint-Gervais). 3 vol. in-8, couv. imprimées 15

Tous les exemplaires des *Lettres sur l'Angleterre* doivent porter ma griffe.





LONDRES.

Lettres sur l'Angleterre.

Paris, Hivert, Lib. éditeur.

LETTRES SUR L'ANGLETERRE

OU

VOYAGE

Dans la Grande-Bretagne

EN 1829;

PAR M. LE VICOMTE WALSH,

AUTEUR DES LETTRES VENDÉENNES, DU FRATRICIDE, ETC.



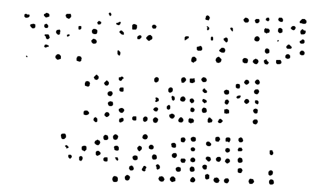
Paris,

L. F. HIVERT, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

Quai des Augustins, n° 55.

LONDRES, DULAU ET Cie.—LEIPZIK, BOSSANGE père.

1830.



A Madame la Comtesse

Walsh de Serrant.

C'est à vous, ma chère Cousine, que je dois le plaisir d'avoir revu l'Angleterre;

C'est avec vous que j'ai vu les lieux que j'ai essayé de décrire. Si quelquefois mes descriptions sont justes, si elles ont quelques-unes des couleurs locales, c'est que je me serai rappelé, en écri-

vant, vos observations et celles de votre aimable compagne de voyage.

Beaucoup des impressions que je cherche à redire, nous les avons éprouvées ensemble, et vous verrez qu'avec la mémoire du coeur, je n'ai rien oublié : mon livre vous sera ainsi un recueil de souvenirs et un hommage : à ce double titre veuillez l'agréer et me croire

Votre affectionné Cousin

Vte Walsh.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

LETTRES
SUR L'ANGLETERRE,

OU

VOYAGE



LETTRE Ire.

Du Bateau à vapeur.

PAQUEBOT DE CALAIS A DOUVRES.

2 mai 1829.

Vous voulez que je vous rende compte de mon voyage, que je vous redise tout ce qui me frappera, tout ce que j'éprouverai en revoyant cette Angleterre où l'amitié nous a rendus heureux malgré l'exil : mon cher ami, j'obéirai ; mais prenez-y garde, vous savez

que je me suis fait auteur, et les auteurs sont bavards. Notre correspondance sera comme une causerie ; je vous écrirai tout ce qui me passera par la tête et par le cœur. Je ne puis avoir la prétention de vous mander beaucoup de choses nouvelles sur un pays sujet de tant de livres, de critiques et de louanges; mais dans l'excursion que nous allons faire, nous ne suivrons pas les sentiers battus ; notre itinéraire est habilement tracé ; il nous conduira aux plus beaux châteaux de l'Angleterre et de l'Écosse, et vous savez déja que c'est ce qu'il y a de plus digne d'admiration chez nos voisins d'outre-mer; et, jusqu'à ce moment, nos voyageurs français ont plus visité leurs villes et leurs manufactures que leurs châteaux. Nous commençons en France à comprendre les parcs anglais; nous allons les étudier avec soin, et si nous rapportons quelques *improvements*, quelques améliorations, notre plaisir n'aura pas été inutile.

Pour bien voir et tout explorer, rien ne nous manquera. Vous savez avec qui je voyage; grace, esprit, talens, savoir, tout cela se trouve dans la voiture où l'on m'a donné place. Pour

ne pas me tromper dans les détails que je vous adresserai sur tout ce que nous verrons ensemble, je pourrais me borner à répéter ce que j'entendrai dire; mais non, je garderai toute mon indépendance, et je ne jugerai que d'après moi.

Nous quittâmes Paris le premier mai à onze heures du matin, et le premier endroit où nous nous soyons arrêtés a été le beau château de Champlâtreux, appartenant au comte Molé: je crois que nous trouverons en Angleterre plus d'un parc qui ne vaudra pas celui de cette noble habitation.

Nous n'avions pas voulu descendre à Saint-Denis pour visiter les tombeaux; quand on s'éloigne de son pays, il ne faut emporter que des souvenirs de gloire, la profanation des sépulcres des rois serait restée pesante sur nos cœurs comme un grand reproche à faire à la France. Quand on va voir sa rivale, il ne faut rien emporter de pareil; on trouvera tant de séductions de l'autre côté du détroit!

Pour opposer à toutes les magnificences que nous allions voir en Angleterre, nous aurions eu autrefois à admirer les somptueuses grandeurs de Chantilly, mais aujourd'hui il

ne reste que le petit château et ses écuries. En entrant dans ces écuries, on est frappé d'étonnement et d'admiration... A la réflexion cependant on est fâché de tant de majesté.... l'église petite, humble, modeste, est trop près. Ce n'est pas à Dieu que le palais a été élevé !

Le vieux petit château, qui a seul échappé aux bandes noires est encore très digne d'être visité. Dans la chapelle j'ai remarqué un bas-relief au-dessus de l'autel, il représente le sacrifice d'Abraham... *Un fils unique* qui va être immolé au Seigneur ! pour sauver Isaac, un ange vint arrêter le bras du sacrificateur... Mais pour sauver un *autre fils unique*, un autre enfant de gloire et de promesse, il ne vint pas d'ange du ciel. Les bras des sacrificateurs ne furent point détournés de leur œuvre de sang..... Et ces belles ruines de Chantilly, et ce bâtiment d'Enghien que l'on y voit encore, n'appartiendront bientôt plus aux Condés!!

Dans la galerie toute tapissée de gloire, de batailles et de prises de villes, on voit ce beau tableau de la page déchirée... L'ombre du grand Condé est encore partout à Chantilly.

Nous parcourûmes les jardins; la partie française est d'un beau style, mais ce qui est arrangé à l'*anglaise* m'a semblé tourmenté et d'un genre vieilli... Il y a une jolie salle champêtre dans une des cabanes du hameau. Dans ce petit hameau j'ai rencontré un vieux soldat de l'armée de Condé; il était assis sur le seuil d'une porte, et cherchait à se réchauffer au soleil : je liai conversation avec lui. Il me raconta que, de père en fils, sa famille avait été attachée aux Condés. Mon père, me disait-il, a porté dans ses bras le vieux prince qui a si bien combattu pour le roi. Avant l'émigration j'étais son piqueur, depuis je suis devenu un de ses soldats; ah! monsieur, ajouta-t-il en s'animant, mon noble maître est resté le même jusqu'à la fin, sur son lit de mort il rêvait encore de batailles.

Cela était vrai, car je me rappelle avoir lu dans les journaux du temps, qu'un instant avant d'expirer, le vieux prince étendant la main hors de son lit avait l'air de chercher quelque chose, c'était son épée; et dans son délire il s'écriait d'une voix encore forte, *ubi*

est bellum? ubi est bellum? où est la guerre? où est la guerre? Si la maison de Condé n'avait pas déja sa devise, ces mots pourraient lui en servir.

Nous arrivâmes le soir à Amiens, et nous nous aperçûmes à la tenue de l'auberge, que nous approchions du *pays classique de la propreté*. Le lendemain de bonne heure nous étions à la cathédrale; Dieu a là une aussi belle demeure que la terre peut lui en offrir. Je n'ai rien vu en France de plus beau que cette église; comme ceux qui l'ont bâtie comprenaient bien ce que doit être une maison de prières! Ici la ferveur, la contrition peuvent trouver des ombres pour leurs saints épanchemens; ces piliers, ces colonnes dont les chapiteaux de feuillage semblent toucher le ciel, ces arceaux en ogive, ces chapelles avec leur profondeur, offrent des retraites et comme des abris solitaires à celui qui vient pleurer et prier. Bénis soient donc les noms d'*Evrard* et de *Godefroy*; l'un a posé la première pierre de ce beau temple en 1220, et l'autre a achevé ce magnifique ouvrage en 1237. Dix-sept ans ont suffi pour concevoir,

entreprendre et achever cette merveille. L'église de la Madeleine ne va pas aussi vite! Mais, me diront les amis de notre siècle, tout ne traîne pas autant en longueur que ce monument expiatoire; quand un monument est en harmonie avec nos idées et les progrès des lumières, il s'achève promptement. Voyez et le palais de la Bourse et toutes nos salles de spectacle. Lorsque le plaisir et l'intérêt sont là, on va vite; mais à quoi bon se presser d'expier la mort de Louis XVI, les principes qui font tuer les rois sont-ils donc si passés de mode? et certaines gens ne cherchent-ils pas à les remettre en honneur?

La cathédrale d'Amiens a 366 pieds de long, 50 de large, sans comprendre les bas-côtés, et 132 de haut; l'extérieur est tout hérissé de pinacles, de minarets et d'une foule de statues. Dans l'intérieur, j'ai remarqué plusieurs tombeaux; à droite et à gauche du portail les effigies en bronze des deux fondateurs Evrard et Godefroy, et plus loin le cénotaphe du spirituel Gresset.

La ville a dans son ensemble un air de propreté qui plaît au voyageur; ce qui l'attriste,

c'est l'énorme quantité de mendians qui entourent et assiègent presque les voitures. Rien de hideux comme ce cercle de pauvres, d'aveugles, d'estropiés et de muets : tous à l'envi vous montrent leurs infirmités, ce n'est qu'en détournant la tête qu'on peut se résoudre à leur faire l'aumône; cherchez à renfermer tous ces malheureux dans un asile où ils trouveront des habits et du pain, ils crieront à *l'arbitraire*, ils vous accuseront de tyrannie; une liberté qui n'est qu'une affreuse misère leur semble meilleure qu'une dépendance quelconque; la philantropie leur ouvre des refuges, ils n'y vont qu'à regret, ils aiment mieux recourir à la charité, ils savent qu'elle ne se lasse pas, et en effet les administrateurs *manqueront* aux dépôts de mendicité, avant que *la bonne femme* qui se rend à l'église oublie de donner à celui qui lui demande *au nom du bon Dieu.*

Mais, cher ami, je vois que je m'égare : pour bien parler sur les pauvres et les moyens de les secourir, il faut attendre que j'aie vu l'Angleterre.

En sortant d'Amiens nous sommes passés

devant un vaste bâtiment triste et désert : c'est le collége de Saint-Acheul. C'est dans un siècle de liberté et de tolérance religieuse que l'on a fait fermer ses portes !... C'était sans doute pour la plus grande gloire de Dieu, car c'est l'œuvre d'un évêque.

Comme pour se faire regretter du Français qui va la quitter, la France déploie dans les campagnes qui entourent Amiens de charmans paysages. Abbeville m'a paru une jolie ville, mais pourquoi laisser ainsi tomber ses antiques murailles ? Sans doute, notre union éloignera à jamais l'ennemi du sol de France ; mais pourquoi ne pas garder avec respect ses vieux titres de noblesse ? Ah ! ne soyons pas comme de vulgaires parvenus, ne vivons pas sans de nobles souvenirs. Abbeville est la patrie de Millevoye.

Vous qui priez, priez pour lui (1).

J'ai salué de loin la ville de Saint-Valery : c'est dans son port que s'embarqua Guillaume-le-Conquérant avec 1100 voiles et 100,000 hommes pour la conquête de l'Angleterre ;

(1) Paroles d'une de ses romances.

cette conquête-là a bien tenu. Tout près de ces lieux sont les fameux champs de Crécy : *Jamais position militaire*, dit l'excellent historien de nos grands capitaines, *n'a été mieux indiquée par la nature que Crécy*. Lisez, je vous en prie, mon cher ami, la relation que fait le loyal Mazas de la funeste victoire d'Édouard, vous vous croirez au fort de la mêlée, *il fait voir* à merveille le théâtre de cette grande scène.

C'était une colline à trois étages : sur chacune de ses terrasses Plantagenet avait rangé ses trente mille soldats; lui, était au milieu sur une tour où il avait planté sa bannière, écartelée des armes d'Angleterre et de France : de la plaine, on aurait dit tout un peuple assis dans un cirque, attendant le commencement des jeux. En lisant cette terrible défaite de Crécy, un Français se sent encore fier, car l'impatience et l'indiscipline des soldats de Philippe de Valois donnèrent seules la victoire aux Anglais. Ceux-ci étaient encore assis sur leurs gradins, que déja le sang avait coulé dans l'armée française, les Génois et les troupes du duc d'Alençon en étaient venus

aux mains; et sans faire tort à l'habileté d'Édouard, au courage du Prince Noir, nous pouvons dire, qu'avec plus d'union, nos pères n'auraient pas été vaincus.

En traversant ce pays je me répétais cela, et je me figurais tous ces rois, ces princes et ces hauts-barons combattant et mourant dans ces campagnes aujourd'hui si florissantes d'abondance et de paix! je croyais voir ce terrible Plantagenet, dans ce jour de bataille, vêtu comme pour une fête, sans armures, avec son chaperon et son pourpoint de velours vert tressé d'or, un bâton blanc à la main, dirigeant ses soldats; son jeune fils âgé de quinze ans avec sa cuirasse et son casque en fer bruni, gagnant noblement ses éperons, et se faisant appeler le Prince Noir à cause de la couleur sombre de ses armes fabriquées à Bordeaux : et puis me revenaient encore dans la pensée et le traître Harcourt, guide et conducteur d'Édouard, et le comte de Warwick, et Stapleton, et Arundel, et Holland, et Jean Chandos; de notre côté m'apparaissaient Philippe de Valois, combattant comme un lion, et à la vue de son superbe ennemi qu'il ne pouvait atteindre, écu-

mant de rage, de délire et de fureur; Jean de Luxembourg, roi de Bohême, vieux guerrier aveugle, se faisant conduire par Lemoine Desbacles au plus fort de la mêlée, *frappant de droite et de gauche amis et ennemis*, et succombant enfin, sous une grêle de flèches; plus loin Jacques de La Marche, surnommé *la fleur des chevaliers*; Jaime, roi de Mayorque, et Louis, comte de Flandre, qui étaient venus chercher de la gloire pour se consoler de la perte de leurs trônes; Charles *le Magnanime*, comte d'Alençon, frère du roi; Louis de Châtillon, Pierre de Bourbon, et mille autres vaillans chevaliers, beaux fleurons de la tant noble couronne de France...

Je voyais le lendemain de la bataille Edouard montrant à son fils les monceaux de cadavres, et lui disant : *Que vous semble-t-il, beau fils, d'une bataille? croyez-vous que ce soit un jeu que la guerre?* J'entendais les *clercs* qui avaient été chargés de compter les morts illustres, redire au roi d'Angleterre : *Nous avons trouvé gisans sur la poussière un roi, onze princes, quatre-vingts hauts-barons, et douze cents chevaliers.*

Avec toutes ces pensées le pays ne me semblait pas désert; c'était le soir, mes compagnons de voyage étaient devenus silencieux, et rien ne troublait mes longues rêveries; vous vous en apercevrez, et vous penserez comme moi, qu'il y a de grands revers presque aussi glorieux que des victoires.

Il faisait nuit quand nous passâmes à Montreuil-sur-Mer et à Boulogne. Dans cette dernière ville notre voiture fut entourée par plusieurs commissionnaires de paquebots et de bateaux à vapeur qui venaient à l'envi nous offrir passage pour le lendemain; mais le vent soufflait trop fort, le temps était trop mauvais pour que nous fussions tentés d'accepter: nous continuâmes notre route, et je regrettai de n'avoir pu voir cette colonne du camp de Napoléon, élevée par ses cent mille soldats; elle redit ses gigantesques projets, et si au lieu d'étendre son ambition sur toute l'Europe, il eût uniquement dirigé ses pensées et ses moyens sur la côte opposée, qui sait ce qui aurait pu en advenir? Saint-Valery n'est pas loin pour dire que les descentes en Angleterre réussissent quelquefois.

A quatre heures du matin, nous pénétrâmes dans Calais; le vent était devenu moins violent, et la pluie ne tombait plus que par averse. Il y avait vingt-sept ans que je n'avais vu cette ville. Ah! mon cher ami, que ses habitans doivent rendre grâces à la restauration! en y mettant le pied (dont la trace est conservée), Louis XVIII y a ramené la vie... Je me rappelais l'état où j'avais vu Calais à ma rentrée en France; et cette année, à mesure que j'en approchais, je me souvenais des tristes impressions que j'y avais ressenties, alors que je revenais avec la soif du pays et le désir d'y trouver tout bien.

A cette époque de la paix d'Amiens, les couleurs de la république flottaient sur ses remparts, dans ses rues tout était sale et pauvre, l'herbe y croissait comme dans un désert, les murs des maisons portaient de grandes inscriptions où l'on lisait les mots d'*égalité*, de *justice*, de *liberté* et de *mort*. Les vétérans qui nous demandaient nos passeports étaient en guenilles, et dans les bureaux où l'on examinait avec une cruelle défiance nos papiers, l'*incivilité* républicaine régnait

encore dans toute son ignoble fierté. En revoyant ainsi cette belle et bonne France on avait le cœur serré et les yeux tout humides; nous ne trouvâmes un visage ami que chez le maire d'alors (M. Michaud); plein d'égards pour de longs malheurs, il accueillait les émigrés comme des compatriotes, et leur rendait mille et mille services. Depuis lors, bien du temps a passé, mais le souvenir de cet excellent homme ne s'est point effacé, et je vous le nomme encore avec reconnaissance.

Tout à Calais a repris un air de vie, de propreté et d'aisance; nous sommes descendus à l'hôtel Dessin. L'Angleterre n'aura rien dans ce genre de plus complet et de plus confortable à me montrer; ce qui existe là pourrait se trouver ailleurs en France; pourquoi donc tant de différence entre l'hôtel Dessin et tant d'autres que je ne veux pas nommer, mais qui éloignent les étrangers par leur saleté et leur manque d'égards pour les voyageurs.

Sur la jetée, les habitans de Calais ont élevé une colonne pour redire le mémorable débarquement de Louis XVIII. Entre toutes les villes de France, Calais a été la première

à recevoir *le Roi* et *sa fortune*: le salut de la France, la paix du monde, voilà ce qu'apportaient ces Bourbons si long-temps exilés; on a bien fait de marquer la trace de leurs premiers pas.

L'état des murailles de cette ville est semblable à celui des fortifications d'Abbeville, cela fait peine et honte à voir! Plus d'un Anglais aura souri de dédain en nous voyant si pauvres. Pendant long-temps les chevaliers ont dédaigné les armures : nous leur ressemblons, nous avons l'air de ne pas vouloir de moyens de défense, et de laisser crouler tous nos vieux remparts, pour nous mieux battre en rase campagne et corps à corps avec l'ennemi qui se présenterait. Il est bien sans doute à un gouvernement de creuser des canaux, d'ouvrir des grandes routes, mais est-il sage de laisser tomber en ruines ces fortifications qui formaient à la France comme une couronne crénelée, semblable à celle de la mère des dieux?

Neuf heures venaient de sonner, le bateau à vapeur était prêt, nous y descendîmes; l'embarquement de notre voiture et de quelques

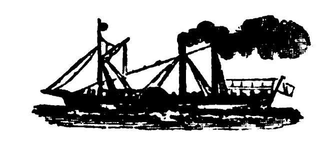
autres, fut l'affaire de peu d'instans; le 2 mai le temps était moins mauvais que les jours précédens, quelques rayons de soleil brillaient de temps en temps sur la mer qui n'était plus agitée que des vents qui avaient soufflé toute la semaine, elle promettait d'être belle, mais elle était encore émue : nos jeunes compagnes de voyage ne furent pas effrayées de ce reste d'agitation ; comme pour les rassurer davantage, le vaisseau longea pendant quelque temps la côte. De là nous voyions la ville de Calais, elle se présente bien, ses murailles la ceignent noblement, et ses clochers et sa tour se dessinent pittoresquement sur le ciel; en en faisant un croquis, je ne pouvais m'empêcher de penser à ses nobles bourgeois et à leur dévouement : honneur au pays qui fournit de tels hommes!

Ce qui d'ordinaire est si commun en France, et si rare en Angleterre, un beau soleil; ce qui nous avait manqué depuis si long-temps, semblait nous être promis dans l'île des brouillards : nous ne voyions déja plus la côte de Calais enveloppée de nuages gris; nous aperçûmes la blanche Albion, rayonnant de lumière; les hautes dunes de Douvres res-

semblant à une haute muraille tout nouvellement blanchie, étaient éclairées par le soleil de midi.

Notre traversée fut de cinq heures. Douvres ne se présente pas aussi bien que Calais : placée au bas de ces *cliffs* élevés, la ville semble plate et écrasée. Pas un clocher n'y domine les toits ; une seule chose est noble, c'est son vieux château sur la cime des dunes : son aspect sombre, ses murailles rembrunies tranchent bien au milieu de la blancheur monotone du pays.

Adieu; je finis ma lettre, déja les passagers sont en mouvement, et s'apprêtent à débarquer. J'ai voulu employer le temps de mon passage à vous écrire, ma lettre est datée du bateau à vapeur. Je ne vous écrirai plus que de Londres : en voyant la longueur de ma lettre d'aujourd'hui vous devez frémir en pensant à celles que vous allez bientôt recevoir. Adieu.



LETTRE II.

Douvres, Cantorbéry, Londres.

Londres, 4 mai 1829.

Je ne sais si tout le monde éprouve ce que je ressens, mais quand je mets le pied sur une terre qui n'est plus la nôtre, je ne puis me défendre d'une forte émotion ; la mort n'est jamais gaie : mais qu'elle serait triste et dure loin de son pays et de tous les siens ! et qui peut dire qu'elle ne voyage pas à votre suite, et qu'elle attendra votre retour ? Il n'y a que sept lieues de Calais à Douvres. Dans ce court espace, quelle distance ! bien moindre cependant qu'il y a vingt-huit ans. Les quinze années de paix que nous devons aux Bourbons ont bien rapproché les deux peuples ; avant de débarquer, nous longeâmes pendant

quelque temps la côte blanche et aride des environs de Douvres, nous étions à portée de la voix. En voyant ces dunes de craie, où l'herbe ne peut croître, qui aurait dit que c'était la reine des îles, et l'île des jardins?

En mettant le pied sur le quai de Douvres, nous fûmes assaillis par plus de cinquante commissionnaires des différens hôtels de la ville, qui nous tiraient chacun de leur côté pour savoir où nous voulions descendre; jamais politesse française n'a été plus empressée: seulement en France le ton eût été moins brusque et le son de voix moins impératif. Je prononçai le nom de *Ship-Inn*, et un homme qui parlait français comme un Parisien nous y conduisit en se chargeant de tous les embarras et de tous les ennuis du débarquement et de la douane.

Arrivé à ce seuil de l'Angleterre, on est pressé d'aller plus loin, on a hâte de quitter Douvres: nous ne nous y arrêtâmes donc que pour faire un bon dîner anglais, et vers les cinq heures du soir nous prîmes le chemin de Londres. Nous avions découvert notre voiture, nous ne voulions rien perdre du paysage;

à chaque instant, chaque côté de la route excitait notre surprise ou notre admiration. Après tant d'années d'absence je reconnaissais encore quelques sites; il y a de petites choses, qui, au milieu des plus grands changemens, ne s'effacent pas de l'esprit: c'est comme un brin d'herbe qui reste, quand les arbres tombent. Depuis trente ans j'ai oublié bien des choses, et je m'étais toujours rappelé l'effet du soleil couchant sur un des jolis coteaux de la route de Douvres. J'allais quitter l'Angleterre le lendemain, j'apercevais déja la mer qui devait m'en séparer... Je tournais souvent mes regards en arrière, car je laissais beaucoup d'amis, je vis une charmante maison de campagne appuyée sur un bois de mélèzes et de cèdres; sur la pelouse unie comme du velours, de jeunes personnes en longues robes de percale blanche, des jeunes gens élégans couraient et folâtraient... les rayons du soir éclairaient et doraient toute cette scène. Trente ans se sont passés, le château est resté le même, les cèdres ont grandi, le même soleil vient encore les éclairer, mais la troupe gaie et folâtre a fait comme moi, elle n'est pas restée la

même, et les cheveux blonds ont blanchi.

Les rapides diligences, les élégans attelages des mail-coaches que nous rencontrions, portaient notre admiration au comble; les chemins étaient des allées de parc, les voitures publiques, de beaux équipages plus brillans qu'à Long-Champ. Ces belles campagnes commençaient à se voiler des ombres de la nuit, nous ne voyions plus rien quand nous arrivâmes dans l'antique et noble cité de Cantorbéry. Dans la maison la mieux tenue de France, on ne nous aurait pas offert un thé aussi bien servi que celui que nous prîmes dans un joli parloir, auprès d'un bon feu, tout en causant de ce que nous venions de voir, et de ce que nous verrions le lendemain.

Le lendemain était dimanche : nous ne pûmes être admis que tard dans la belle cathédrale ; des scrupules anglais ne permettant pas de faire voir un édifice le jour consacré au Seigneur; il est vrai que c'est pour ceux qui conduisent les étrangers un métier très lucratif; jamais et nulle part on n'a tant spéculé sur la curiosité des voyageurs.

En attendant que l'église fût ouverte, pour tout le monde, nous en fîmes le tour : une vaste enceinte entoure la cathédrale, et est toute composée de maisons de l'ancien chapitre. Rien n'est moderne autour du vieil édifice sacré, tout est grave, tranquille et triste ; des galeries, des cloîtres, des passages, de petites cours vertes traversées par des sentiers en dalles de pierre, se croisent, se joignent et forment comme une ville à part. C'était là que vivait, sous l'aile du Seigneur, la tribu sainte; aujourd'hui c'est bien encore les familles des doyens, des diacres et sous-diacres, les bedeaux et les gardiens, mais ce n'est plus un peuple distinct; le clergé anglais s'est fait laïque, il ressemble à toutes les autres classes, il n'a plus la majesté que le nôtre tenait de l'Orient, et qu'il commence à perdre.

Dix heures venaient de sonner, nous vîmes quelques femmes qui s'acheminaient silencieusement vers la maison de prière. Quoique ce fût dimanche, ce n'était pas de la foule qui venait à l'église, un jour ouvrable en France voit plus de monde à la messe que nous n'en voyions dans ce pays, où l'on se vante de sancti-

fier si bien le jour du Seigneur. Dans l'intérieur de cette magnifique basilique, c'était pitié de voir tant de solitude! Des hommes en habit bleu, en culotte de velours et des bottes à revers, tenant des baguettes blanches à la main, remplaçaient nos bedeaux à robes rouges, et nos suisses à larges bandoulières et à hallebardes. Toute la nef et les bas-côtés restèrent entièrement vides, le sanctuaire suffit à l'affluence des habitans de Cantorbéry, et encore n'était-il pas tout rempli! Avec notre culte le chœur eût été réservé aux prêtres, et le reste de la vaste cathédrale aurait contenu la foule des fidèles; ce que nous voyions était bien différent: quelques enfans en aubes blanches, cinq ou six hommes avec de courtes tuniques, ressemblant à des surplis, et sous lesquelles on apercevait des pantalons de couleur et des bottes, voilà donc toute la dignité de la froide réforme! Oh! qu'il y avait loin de là à la majesté de nos saintes cérémonies! Jours de Thomas Becket comme vous êtes passés! et quel changement sous ces voûtes sacrées!

Dans mon esprit attristé de tant de décadence, je repeuplais le saint édifice, je voyais

l'archevêque-martyr s'avançant vers l'autel, un long cortège d'enfans, de jeunes lévites et de vieux prêtres le précède. La croix d'argent, la crosse pastorale, la mitre enrichie de pierreries, les chapes rehaussées d'or, brillent à l'éclat des cierges portés par les acolytes ; la fumée odorante de l'encens forme comme un voile à l'entour du pontife, mais ses légers nuages s'élèvent peu à peu, roulent et se joignent bientôt à l'entour des chapiteaux et à la pointe des ogives. Les voix claires et sonores des enfans de chœur commencent les hymnes, d'autres voix mâles et graves se mêlent aux accens des anges de la terre ; et du haut de la tribune et de l'extrémité de l'église, les sons solennels de l'orgue descendent majestueux : on dirait que c'est le ciel qui répond à la prière des hommes.

L'esprit le plus exalté, comme l'esprit le plus simple, est ému des cérémonies catholiques. Pourquoi donc y avoir renoncé ? elles vont au cœur, et ne peuvent choquer la raison ; car elles ont toutes un sens et un enseignement : cette croix qui marche la première, nous dit que la pensée de Dieu doit

précéder toutes nos actions et toutes nos démarches; ces cierges allumés que l'on porte à sa suite, nous apprennent que la foi, lumière de l'ame, ne doit pas s'éteindre; ces flambeaux rappellent encore le temps où les premiers chrétiens se rassemblaient dans l'obscurité des catacombes; cette crosse de l'évêque, c'est la houlette du pasteur des ames; ces petits enfans qui croissent dans le temple et que nous voyons si près des autels, nous enseignent que le royaume du ciel est à ceux qui leur ressemblent : ainsi rien n'est vain, rien n'est inutile dans nos solennités. Les hommes ont besoin de choses extérieures, ils ont beau vieillir, leur esprit reste toujours vagabond et léger, il faut donc le fixer.

Parmi les réformateurs protestans il y en avait plusieurs qui craignant la sécheresse de leur nouveau culte cherchèrent à y introduire quelques cérémonies imposantes; on en a fait un crime au fameux Laud, évêque de Londres : on l'accusait d'avoir des réminiscences de papisme. Le vide et la tristesse, voilà ce que je trouve dans les églises protestantes; on peut dire que les vieilles cathédrales sont devenues

veuves depuis la réformation ; ce qui faisait leur vie et leur beauté leur manque, il ne reste plus que la *pierre*... Mais je me hâte d'ajouter que ces *pierres* sont conservées avec un soin digne d'éloges. Jamais et nulle part on n'a porté plus loin l'art de lutter contre le temps. On a chassé l'*ame*, on conserve le *corps*, et cependant il y a quelque chose qui aurait pu porter les Anglais protestans à ne pas garder les églises catholiques ; toutes ces pierres crient qu'il y a eu une grande apostasie ! il est étrange de soigner ainsi le témoin qui nous accuse.

Nous partîmes de Cantorbéry sans avoir vu l'emplacement ou saint Thomas fut assassiné par des courtisans de Henri II. L'office qui se célébrait alors dans la cathédrale m'empêcha de demander que l'on me montrât l'endroit où le sang du martyr avait coulé. Je me rappelle avoir vu à Angers une belle église (celle de l'hôpital), que le terrible Henri II a fait élever en expiation du meurtre de Thomas Becket. Son sceptre, sa couronne, ses victoires et sa puissance ne pouvaient le sauver

du remords, et le monarque priait sa victime de lui obtenir paix et pardon.

Toute la ville de Cantorbéry a un grand air d'antiquité, elle nous a paru déserte et triste; cela provenait peut-être du dimanche, car il est convenu en Angleterre que le jour du Seigneur est le plus triste des jours. Pour me consoler de la solitude des rues, je ne pouvais pas me dire : si le peuple ne circule pas ici, c'est qu'il est à l'église, je venais de la cathédrale, et je vous ai redit combien elle était vide. Avec mes idées françaises et catholiques, je crois qu'il est bon et salutaire que ceux qui ont travaillé toute la semaine s'amusent le jour du repos : les joies innocentes ne sont point incompatibles avec la sanctification du dimanche.

Après avoir passé sous la vieille porte de la ville, nous nous retrouvâmes au milieu d'un paysage charmant : du haut de la grande route, et par-delà les riantes campagnes, on aperçoit le Pactole du monde, la superbe Tamise.

Ce qui frappe l'étranger qui arrive en Angleterre, c'est l'arrangement de chaque de-

meure ; on voit que ceux qui l'habitent comptent y rester ; aussi avec quel soin ils placent autour d'eux tout ce qui peut être égayant, agréable et commode ; avec quel respect ils gardent ces vieux arbres qui ont prêté leur ombrage à leurs pères, et qui abriteront encore les jeux de leurs enfans ! En France nous *campons* plutôt que de nous établir ; on pourrait dire que nous sommes toujours *debout* comme pour avancer ; en Angleterre on y est *assis*, et assis confortablement. Je sais bien qu'au bout de tout cela, et le Français et l'Anglais arrivent au même but ; mais c'est déja quelque chose dans la vie que d'y avoir été à l'aise.

Plus nous approchions de la capitale des trois royaumes, et plus notre admiration s'accroissait ; ce que Londres a de mieux ce sont ses abords, c'était comme un parc continuel, où il y aurait eu trop de jolies fabriques. On se lassait à force de regarder.

Il avait plu un peu pendant la journée, le soir était beau et les chemins étaient sans poussière. De bien loin nous vîmes un gros nuage noir, semblable à une grande tache sur l'azur

du ciel. C'était la couronne de Londres. Elle est ainsi toujours surmontée de vapeurs sombres et épaisses ; le soleil couchant les embrasait alors.

Cet amas de fumée n'était pas assez élevé pour laisser voir le faîte des monumens, il semblait peser sur les toits des maisons.

Nous étions dans les faubourgs de Londres, que nous ne le savions pas encore. Ce que j'avais laissé *campagne*, il y a vingt-huit ans, est devenu *ville*. La grande cité a étendu ses bras, et a ramené à elle tous les villages environnans.

A mesure que j'avançais dans cette ville, où j'ai passé plusieurs de mes plus belles années, je sentais du plaisir et de la peine... J'étais enchanté de revoir, je trouvais des améliorations, j'admirais des embellissemens ; mais de vieux amis, je n'en retrouvais pas un ! pas un à qui dire : *Ami, te souviens-tu de nos plaisirs, de nos peines, de notre émigration, alors que l'exil pesait léger sur nous, à cause de notre âge, et que nous dansions le soir avec le produit des ouvrages du matin.*

C'était bien avec des amis que je revenais

à Londres, mais avec des amis bien plus jeunes que moi ! Mes souvenirs ? ils ne pouvaient les avoir ; mes regrets ? ils n'auraient pu les comprendre. J'allais donc trouver un grand vide dans cette populeuse cité ; cette pensée triste se mêlait à la joie de voir tant de merveilles ; j'avais au fond du cœur du plaisir et des regrets. C'est souvent comme cela dans la vie ! Nous étions parvenus au pont de Westminster, que dans les rues larges et spacieuses qui y conduisent nous n'avions encore entendu aucun bruit : les voitures roulaient sans se faire entendre sur le *macadamisage*, et les bourgeois endimanchés, se promenant gravement avec leurs femmes et leurs enfans, avaient l'air de parler bas.

En pensant aux boulevards de Paris, à la population agitée et bruyante qui les recouvre, aux mille et mille petits spectacles offerts aux passans, aux faiseurs de tours qui attirent les badauds, aux chanteuses entourées d'un cercle de curieux ; aux monstres, aux géans qui attrapent la foule, nous trouvions tout ce peuple anglais bien silencieux ; et ses plaisirs si tranquilles et si graves ressemblaient comme

deux gouttes d'eau à l'ennui des Parisiens.

Nous avions passé devant l'antique abbaye de Westminster ; j'avais reconnu Whitehall, que l'on répare aujourd'hui, et je m'étais demandé si la fenêtre par laquelle Charles Ier est sorti pour aller de plain-pied à l'échafaud resterait bouchée. Plus haut, à Charing-Cross, je saluai la statue de ce malheureux prince, dont le souvenir se retrouve partout en Angleterre... Plus j'avançais, plus je me sentais ému... tant de souvenirs refoulaient vers mon cœur ! Adieu. Demain j'essaierai de vous redire tout ce que j'ai vu, tout ce que j'ai éprouvé : aujourd'hui je ne puis vous dire qu'une chose, c'est que je suis fâché que la mer nous sépare ; je suis heureux, mais je le serais plus encore si vous étiez avec nous. Adieu.



LETTRE III.

Londres, Westminster.

Londres.....

Nous voilà enfin installés, mon bien cher ami, et cela n'a pas été sans peine. Avant de trouver un gîte il nous a fallu épuiser la liste des bons hôtels qui nous avaient été indiqués sur notre itinéraire; nous arrivions dans le moment où tout le *fashionable world* est encore dans la capitale des trois royaumes; cette affluence de beau monde était encore accrue par *un grand lever* qui devait avoir lieu le lendemain au palais de Saint-James, où S. M. Georges IV était venue recevoir les félicitations de son peuple, et les remercîmens des catholiques pour le bienfait de l'émancipation. Pour nous, qui avions été bannis d'Angleterre pour la foi catholique, c'était bien choisir notre moment d'y revenir;

nous allions être témoins de la joie de nos frères, et voir cesser leur *ilotisme* : aussi du fond du cœur nous avons mêlé nos bénédictions à celles des sujets de Georges IV. Celui que le monde coalisé contre la France avait nommé son généralissime, a un plus beau titre que tous ceux dont les souverains de l'Europe l'ont doté à l'envi : Wellington libérateur des catholiques, voilà comme l'appelleront dans l'avenir les générations qu'il aura soustraites à la tyrannie d'un joug aussi injuste qu'inconcevable dans un pays de justice et de liberté. A ce titre-là je puis le bénir aussi : la religion est une grande patrie !

Comme je viens de le dire, pour voir ce glorieux jour d'émancipation, tant de foule avait afflué à Londres, que nos postillons, après nous avoir menés de porte en porte, nous conduisirent dans Dover-street. Je ne donnerai pas d'autre désignation, car je ne veux nuire à personne ; mais à l'hôtel de.... il n'y avait de bon et de propre que l'escalier. En montant sa double rampe, en marchant sur ses moelleux tapis, on aurait pu croire arriver à quelque chose de bien ; mais ce n'é-

tait qu'une jolie déception, une bonne préface à un mauvais ouvrage.

Le maître de cet hôtel en décadence voulait briller, et c'était doublement à nos dépens. Il s'obstinait à nous faire servir en vaisselle plate : mais comme il n'avait que très peu d'assiettes d'argent, il les faisait laver à chaque plat, ce qui ne rendait le service ni propre, ni expéditif. Enfin le hasard nous avait fait faire un tour de force, nous avions rencontré à Londres un détestable hôtel, une maison sale, et des domestiques mal tenus.

Le premier soir de notre arrivée, nous fûmes presque tous incommodés de l'odeur du charbon de terre; jamais elle ne m'avait paru si forte. Le temps était humide, la fumée ne pouvait s'élever, elle retombait sur la ville, et ceux qui n'étaient pas encore faits à cette épaisse atmosphère, manquaient d'air sous ce lourd brouillard.

A Londres, comme à Paris, comme à Séville, les barbiers sont bavards; celui qui me vint n'avait rien du flegme anglais; il parlait comme un perruquier de Paris. Il est vrai qu'il avait été en France. Il y avait appris à

lier conversation avec ses pratiques, il me demanda si nous étions venus à Londres pour le grand lever, pour le glorieux jour, *the glorious day*, de l'émancipation des catholiques : je lui répondis que nous étions venus pour voir l'Angleterre et que nous jouirions de son bonheur. J'ajoutai que, selon moi, c'était la plus noble victoire que le duc de Wellington eût jamais remportée : *Yes! yes!* s'écria-t-il, *you are right, sir; the duke of Wellington has taken off a stigma from the country; thanks to him!—Oui! oui! monsieur, vous avez raison; le duc de Wellington a ôté une tache de dessus l'honneur du pays; reconnaissance à lui!*

Ce brave homme qui se réjouissait ainsi du bonheur des catholiques, avait été pendant son enfance à Saint-Germain; ses parens y avaient suivi Jacques II, cela me parut une étrange rencontre.

En parcourant Londres, je vis que tout le peuple ne pensait pas comme mon perruquier; sur plusieurs murailles et dans divers endroits je voyais écrits à la craie et en grandes lettres :

No popery, damn the pope, down with Wellington!

Point de papisme, damnation au pape, à bas Wellington!

Cela ne pouvait être écrit par un seul malveillant, car j'avais lu ces mots et à Douvres, et à Cantorbéry : c'était surtout sur les murs des églises et des chapelles que je trouvais ce cri d'intolérance; grace au ciel il n'a pas été entendu, et l'œuvre de justice est achevée. Ce sera une belle page dans le règne de Georges IV.

On pourra dire encore que sous son règne Londres s'est prodigieusement accru et embelli. Un nouveau quartier presque aussi grand que Versailles s'est élevé depuis qu'il a pris le sceptre.

Rien de plus magnifique que le chemin que suivit notre voiture le soir de notre arrivée, depuis l'ancien palais du prince de Galles (Carleton house), jusqu'à Grosvenor square, à travers le *Quadrent*, *Regent's street*, et *Portland place*.

Le *Quadrent* me frappa d'abord : c'est une rue tournante avec des galeries couvertes de

chaque côté. Des colonnes cannelées, en fer de fonte, supportent la voûte plate de ces galeries, dont l'aspect plaît au premier abord, mais qui sont mal construites. Celles de la rue de Rivoli sont bien supérieures.

Dans *Regent's street* et à *Regent's park*, ce ne sont plus des maisons d'un rouge noir et d'un aspect bourgeois et monotone, comme dans le reste de Londres, mais des édifices où l'architecture est même prodiguée. Les colonnes, les balustres, les portiques en belles pierres de taille *imitée*, frappent et trompent le voyageur; ce ne sont pas sans doute des *monumens*, mais de charmantes *décorations*. La durée de ce *plaqué* que sera-t-elle? bientôt le rouge de la brique paraîtra, mais en attendant c'est fort beau.

On n'avait jamais parlé de la piété de Georges IV, et depuis qu'il a le pouvoir, les églises se sont élevées dans un nombre prodigieux (1). A Londres, dans les environs,

(1) Ceci n'est point en contradiction avec l'ouvrage de M. Rubichon. Ces églises ne sont remplies que par des bancs qui restent toujours vides.

dans les provinces, on aperçoit des temples nouveaux ; tous ces édifices récemment bâtis ont l'architecture des temps passés. Si l'on n'y gravait pas le millésime, les générations à venir s'y tromperaient ; sur beaucoup de ces églises, j'ai vu la croix placée ; j'ai aussi remarqué des anges sculptés sur les murs et des tableaux représentant nos saints mystères, décorer l'intérieur du choeur : le protestantisme a donc enfin senti que l'on peut vénérer un signe, une image, sans l'*adorer*, sans être idolâtre.

En France, pour le plus petit village, le comité des bâtimens publics ne veut pas permettre autre chose que le genre *grec ou romain*. Bâtissez une halle ou une église, c'est même chose ; on ne vous permettra pas l'architecture nationale. En Angleterre, l'amour du gothique est porté au contraire jusqu'à la manie ; les temples, les palais, les châteaux, et même les cottages ont adopté les piliers sveltes et élancés, la feuille de trèfle et les *battlemens*, ou créneaux obligés.

Lundi 4 mai, nous commencâmes nos visites des monumens de Londres par l'église

de Westminster. L'intérieur de ce beau monument a été restauré avec beaucoup d'art et de soin. Sous un des porches gothiques nous trouvâmes, ce qui n'existait pas autrefois, alors que le culte catholique en faisait une maison d'espérance et de prière ouverte à tous ceux qui ont besoin de prier et d'espérer; nous trouvâmes des gardiens avec un bureau établi pour percevoir un shelling par personne : sans cela on ne pénètre pas sous les voûtes saintes. Nos domestiques qui n'avaient pu entrer avec nous, furent refusés. N'entendant pas l'anglais, ils n'y comprenaient rien; car, avec leurs idées, ils ne pouvaient concevoir que l'on payât pour entrer dans une église.

Je me figure un infortuné qu'un grand malheur vient de frapper; s'il veut aller porter sa peine aux pieds de Dieu, il faudra donc qu'il paie pour aller prier? Mais s'il est pauvre, s'il va demander à celui qui donne la pâture aux petits des oiseaux du pain pour des enfans, il ne sera donc point admis dans le temple protestant si l'heure de l'office est passée!!! Il y a dans cette police des églises

quelque chose de dur, de sec et d'anti-chrétien. Ah! combien notre religion entend mieux les intérêts de l'homme! Combien elle connaît mieux son coeur! Elle laisse toujours ouverte la maison de prière, parce qu'elle sait que les hommes ont toujours besoin de prier. La mère laisse toujours ses enfans venir à elle.

Nos églises s'ouvrent avec le jour, et ne se ferment qu'à la nuit; le matin le pauvre ouvrier peut y venir demander à Dieu la force dont il a besoin pour gagner à la sueur de son front, son pain quotidien; et le soir, quand il a fini sa tâche, il vient se reposer à l'ombre du sanctuaire.

L'homme qui montre les tombeaux des rois nous fit signe de le suivre; j'écoutais et je traduisais à mesure à mes compagnons de voyage ce qu'il nous débitait d'une voix aigre et monotone.

Pour bien voir des tombes et un édifice pareil à celui de Westminster, il faudrait être seul avec le livre qui indique toutes les sépultures, et n'avoir pas ses momens comptés. Telle personne veut parcourir rapidement toutes ces chapelles funéraires pour juger

plus vite l'ensemble de cette vieille basilique, de ce noble reliquaire des grandeurs d'Angletèrre; telle autre voudrait rêver longtemps devant *le peu* qui reste de cette tant belle Marie Stuart, ou s'arrêter devant ce roi couché avec son armure et son casque couronné. Une savante harmonie dans les proportions d'un édifice a un grand charme pour les yeux; de vieilles tombes poudreuses chargées de noms illustres ont une grande magie pour le cœur. Pour savoir apprécier les beautés ou les défauts d'un monument, il faut des connaissances en architecture; pour se sentir arrêté devant un tombeau ou une ruine, il ne faut rien qu'une disposition à la rêverie qu'on *tient de Dieu et de sa mère.*

Dans notre visite de Westminster, ce que nous admirâmes par-dessus tout, fut la magnifique chapelle de Henri VII. C'est le chef-d'œuvre du genre gothique, je n'ai rien vu ni en France, ni en Angleterre qui puisse lui être comparé: sa voûte est une véritable merveille; tout ce que le genre a de léger, de gracieux s'y trouve; toutes les difficultés à vaincre y ont été vaincues, et ce beau tombeau

que s'est élevé un roi d'Angleterre, a été surnommé par de vieux historiens *orbis miraculum*, le miracle du monde. L'intérieur de cette chapelle est de 103 pieds de long, 70 de hauteur. Depuis le haut de la voûte jusqu'à la plinthe, il n'y a pas une pierre qui ne soit merveilleusement sculptée; on dirait un réseau de broderies tendu sur les murs. Cette expression *de dentelle de pierre*, dont on n'ose plus se servir, tant elle a été prodiguée pour peindre la délicatesse des ornemens gothiques, a dû venir à l'esprit pour la première fois, dans la chapelle de Henri VII.

On ne sait à qui attribuer la gloire d'avoir conçu et achevé ce chef-d'œuvre; quelques antiquaires prétendent que le prieur de Saint-Barthélemi, William Bolton, en a été l'architecte. Tous ces moines contre lesquels on crie tant n'étaient donc pas des ignorans et des hommes sans goût! Voilà qu'un habitant du cloître a fait une merveille qu'aucun de nos savans architectes ne pourrait ni concevoir ni exécuter aujourd'hui! Cette chapelle a été commencée le 24 janvier 1503, Henri VII en posa la première pierre; elle a été achevée

en douze ans. Elle a coûté 14,000 livres sterlings. Cette somme répond aujourd'hui à celle de 200,000 livres de la même monnaie; à peu près 4,800,000 de francs.

Au milieu de la nef se voit le tombeau de Henri, la compagne de sa vie partage sa couche funèbre. Les oreillers de bronze doré qui supportent leurs têtes semblent affaissés sous le double poids de la couronne et de la mort; des anges sont assis sur la tombe comme pour charmer le sommeil des deux époux; au-dessus d'eux s'élève un dais tout en bronze, et tout chargé des emblêmes du temps, la herse, le lion, la fleur de lis, la rose, le lévrier et le dragon.

A l'entour de la chapelle sont deux rangs de stalles en chêne sculpté; ce ne sont plus des moines qui viennent y prier, ce sont les chevaliers de l'ordre du Bain qui s'y asseoient alors qu'ils sont convoqués par le roi à un chapitre solennel. La bannière de chacun d'eux est appendue au-dessus de la place qu'il occupe. Sur le fond de la stalle on voit aussi le nom et l'écusson du chevalier. Près d'un aigle noir, je lus: *Haut et puissant seigneur Fran-*

çois II, empereur d'Autriche et roi des Romains; près de trois fleurs de lis avec la même formule, le nom *du* 18[e] *Louis de Bourbon*, roi de France et de Navarre; Alexandre de Russie, Frédéricq de Prusse s'y voyaient aussi. L'honneur d'avoir son gonfanon auprès de leurs bannières me semble une récompense digne d'envie!

Je n'aime pas que l'on change la destination d'une église: ainsi, je l'avoue, j'aurais préféré voir des religieux priant dans les stalles pour l'ame d'Henri VII, que toute la pompe qu'on a mise à leur place; cependant après les prêtres, les chevaliers sont mieux là qu'aucun autre; la chevalerie était la religion de l'honneur! si elle n'était *fille du ciel*, elle était la plus noble pensée de la terre.

Indépendamment de Henri et de sa royale compagne, tous les souverains d'Angleterre, depuis Elisabeth jusqu'à Georges II, sont enterrés dans le caveau de cette chapelle: un seul manque à ce rendez-vous de rois, c'est Jacques II! Terre de France le recouvre; et nous avons lu sur sa tombe à Saint-Germain : *Pour demeurer fidèle à Dieu, il*

sacrifia un trône ! Les Anglais sont si fiers de cette chapelle de Henri VII, qu'ils mettent un soin extrême à la conserver : il y a quelques années qu'une somme de quarante-deux mille livres sterlings a été votée pour les réparations les plus urgentes. Nous n'en sommes pas là en France; et quand les bandes noires ne détruisent pas nos plus beaux monumens, nous laissons le temps exercer ses ravages; en Angleterre on lutte avec lui, les Français le laissent faire.

Avant de finir cette longue lettre, je veux vous apprendre comme, dans ce pays, on obtient facilement l'honneur de partager les sépultures illustres. Ayant vu sur une tombe un nom qui ne me semblait pas mériter les honneurs de Westminster, je demandai à notre guide pourquoi celui qui avait été obscur toute sa vie, obtenait après sa mort une distinction que je ne croyais réservée qu'à ceux qui avaient servi leurs rois ou illustré leur pays. L'homme qui montrait les tombeaux me répondit : *Why, sir, his family applied to the dean, and leave was granted.* — *Eh bien, monsieur, sa famille s'est adressée*

au doyen, et permission lui a été accordée!

— Mais, ajoutai-je, il fallait qu'il eût quelques droits, quelques belles actions par devers lui?

— Non, monsieur, répartit le froid et impassible cicérone, on s'est adressé au doyen, voilà tout.

En vérité pour donner aux étrangers une meilleure idée des honneurs de Westminster, on devrait avoir d'autres guides que cet homme; je ne puis croire que les sépultures y soient ainsi achetées et vendues, ou données par le doyen du chapitre. Sous les royales voûtes de Saint-Denis, Duguesclin seul dormait à côté des rois qu'il avait servis.

Ce qui prouverait que notre guide ne se trompait pas tout-à-fait, est ceci.

Quand la nation anglaise, reconnaissante des services du ministre Chatam, lui eut décerné un tombeau à Westminster, il fallut encore que la famille de l'illustre orateur donnât sept cents livres sterlings au chapitre, *pour payer* l'emplacement que le monument voté par les deux chambres allait occuper dans l'église des sépultures. Je ne sache pas que nos

moines de Saint-Denis aient jamais vendu la gloire de dormir sous leurs voûtes ; ils ne prenaient rien aux cendres qui y venaient reposer ; ils priaient et veillaient sur elles.

On continue toujours de montrer les figures en cire, d'Elisabeth, de Marie, de Guillaume III. On a ajouté à cette collection de portraits, celui de Nelson : l'habit qu'il portait à Trafalgar, les ordres qui le décoraient, il les a encore ! On trouve de l'intérêt à regarder ces figures vêtues des propres robes et habits des personnages qu'elles représentent ; mais cependant il y a quelque chose de hideux dans cette vue : rien ne ressemble autant à la carnation de la mort que cette cire qui a jauni en vieillissant. *Pour réparer des ans l'irréparable outrage*, on peint bien de temps en temps les joues d'Elisabeth ; elle n'en est pas moins effrayante. J'ai frémi devant l'ennemie de la belle Marie-Stuart, et j'ai conçu sa jalouse haine contre la plus séduisante des reines !

Une simple pierre porte le nom d'un prince français, le duc de Montpensier, mort à Londres pendant l'émigration. Il est bien aux An-

glais de lui avoir accordé cette sépulture; quoi qu'on en dise, la mort ne nivelle pas tout, il faut encore de la hiérarchie parmi les cadavres; et le corps du premier venu ne doit pas être couché auprès *des majestés du tombeau*.

Fox et Pitt reposent sous les mêmes voûtes, leurs voix ne tonnent plus; mais leurs grands noms sont comme une voix puissante qui vous arrête. La statue de Pitt est d'un bel effet; le bras levé, avec le geste du commandement, le ministre de Georges III a l'air de dire à la révolte : *Tu n'iras pas plus loin.*

LETTRE IV.

Londres.

LE NOUVEAU QUARTIER, HAMLET. — MM. RUNDELL ET BRIDGE. — SAINT-PAUL.

Londres....

Hier, pour nous réchauffer du froid qui règne dans cette vaste solitude de l'église fu-

nèbre, pour voir autre chose qu'un peuple de statues et de simulacres de morts, nous nous hâtâmes d'aller profiter d'un rayon de soleil dans le parc de Saint-James. Nous fûmes étonnés du peu de soin qui s'y montre; les gazons ne sont plus respectés, des sentiers qu'a tracés l'habitude des promeneurs les coupent dans tous les sens. L'ancien palais de la reine (Buckingham-house) disparaît et va devenir le palais que les rois d'Angleterre habiteront désormais pendant leur séjour à Londres; il est temps qu'ils abandonnent leur demeure actuelle, qui a ressemblé long-temps à une prison, mais qui ne peut plus prétendre à cette ressemblance, depuis le perfectionnement apporté aux maisons *d'arrêt et de justice.*

Je connais vingt prisons qui ont l'air plus riant que le vieux Saint-James. Georges III ne voulait pas entendre parler de le quitter, mais son fils qui a moins de simplicité et plus d'élégance, se hâte de remplacer sa jolie habitation de Carleton-house, que l'on vient d'abattre, pour joindre les plus belles rues de Londres aux deux parcs de Saint-James

et du Régent. Après avoir parcouru ce nouveau parc, qui a le défaut d'être coupé par des communications droites, établies entre les deux côtés du vaste fer à cheval de maisons qui en forment comme l'enceinte ; après avoir vu Portland-place et la belle rue qui la prolonge jusqu'à Charing-cross, nous allâmes le soir à Covent-garden, où Charles Kemble jouait dans *Hamlet*. Je n'avais pas entendu cet acteur depuis vingt-huit ans, mais je me rappelais l'avoir vu jouer dans son adolescence avec son inimitable sœur, MM. Siddons et son frère le grand tragédien, dont j'avais admiré la statue à Westminster. Charles Kemble en prenant de l'âge a pris du talent; j'ai reconnu dans son jeu des inspirations que son frère et sa sœur n'auraient pas désavouées. Entre autres momens, j'ai remarqué celui où Hamlet est couché aux pieds d'Ophélia, épiant dans les yeux de sa mère et dans ceux de son complice couronné, l'impression que produit la pièce qu'il fait jouer devant eux.... Quand tout à coup, en ayant l'air de s'amuser avec un éventail, il a acquis la preuve que le nou-

vel époux de sa mère ne peut plus endurer la représentation qui lui rappelle son crime; quand il voit l'empoisonneur détourner ses regards du théâtre qui est élevé sur la scène, alors Charles Kemble est superbe, le cri de joie qu'il pousse en se relevant est celui du lion qui va saisir sa proie... du lion qui va déchirer l'homme qui lui a volé ses petits...

J'étais dans la loge, entre une jeune femme et un *classique :* la jeune femme ne s'enquérait pas si toutes les règles d'Aristote étaient suivies, mais elle se laissait aller aux impressions de terreur et de pitié que lui inspirait le jeu du tragédien. Pour le comprendre dans ses plus beaux momens, il était presque superflu de savoir l'anglais. La nature a des accens qui sont les mêmes dans tous les pays. La mère à laquelle on arrache son enfant, le fils qui vient de découvrir l'assassin de son père, ont le même cri par toute la terre.

Mais mon autre compagnon de voyage trouvait absence totale de dignité et même de naturel; accoutumé à la scène française, nourri de la pureté de Racine, il ne concevait pas que nous pussions avoir des larmes

et des applaudissemens pour ce qui se jouait devant nous. J'avoue que je pleurai comme un enfant à la belle scène entre Hamlet et sa mère; cependant l'actrice chargée du rôle de reine m'a semblé plus que médiocre : mais la femme qui joue le moins bien la tragédie a de bons momens quand elle répète des paroles de mère; la nature l'aide quand le talent lui manque. Malgré mon goût pour Shakespeare, je ne voulus rien voir de la scène du cimetière; il est impie de jouer ainsi avec la mort. Les crânes véritables, le bruit de la pelletée de terre retentissant sur le cercueil, tout cela est épouvantable et n'est point du génie; non-seulement le bon goût, mais la police des cimetières devrait interdire de pareilles scènes.

Le parterre anglais ne pensait pas comme moi; car du fond de la loge où je m'étais enfoncé pour ne rien voir, j'entendais John-Bull rire de son gros rire à toutes les facéties du fossoyeur.

Dans notre course rapide, n'ayant qu'une soirée à consacrer à la scène anglaise, nous fûmes heureux de rencontrer ensemble *Hamlet* et *Kemble*.

Le lendemain nous visitâmes l'église de Saint-Paul; en nous y rendant, nous entrâmes chez Rundel et Bridge, premier orfèvre et bijoutier de la couronne. Avant de parler de toutes les magnificences qui nous y furent montrées, je dois dire avec quelle obligeance on nous fit voir les richesses immenses renfermées dans ce vaste magasin. Nous nous étions annoncés comme Français; nous avions prononcé un nom connu à Londres comme à Paris, celui d'Odiot. Et nous dûmes peut-être à notre qualité d'étranger tous les détails de l'exhibition qui nous fut faite : peut-être entrait-il un peu d'orgueil national dans la complaisance de la personne qui nous conduisait à travers les salles remplies d'or et de pierreries; si ce sentiment était celui de notre guide, la politesse et les égards le recouvraient tellement que nous ne nous en aperçûmes pas.

Les Anglais ont décidément rompu avec la pureté des formes : certes ce n'est pas faute de bons modèles, car ils ont apporté en détail dans leur île et l'Italie et la Grèce; mais ils ont abandonné les vases d'Herculanum,

et pour leurs coupes et pour toute leur vaisselle d'or et d'argent.

Bâtissant des châteaux gothiques, ils ont ramené avec convenance et raison sur leurs buffets (anciens dressoirs de nos pères), les plats d'or relevés en bosse. Les brocs à larges flancs, à anses tourmentées, cette simplicité qui était il y a vingt ans le type de leurs ouvrages, est bien loin d'eux maintenant. Leurs candelabres, leurs soupières, leurs seaux à rafraîchir, sont tout chargés de ciselures et de reliefs; et souvent on y voit des pierres incrustées. Sous notre régence, on contournait, on tourmentait moins les formes qu'on ne le fait aujourd'hui en Angleterre. Jusqu'à un certain point je ne blâme pas ce goût; tout en avouant qu'il n'est pas pur, je reconnais qu'il fait plus d'effet, et n'est-ce pas à l'effet que l'on vise, quand on étale son argenterie sur des buffets ou des dressoirs montés? Chez MM. Rundel et Bridge, on nous montra une partie de la vaisselle du roi actuel; on aurait pu croire en la voyant que c'était celle d'un roi des vieux temps chevaleresques; rien de moderne ne s'y laisse

deviner ; nous remarquâmes entre autres un plat d'or massif, tous les insignes des différens ordres dont Georges IV est décoré, y sont ciselés en bosse ; la grandeur des coupes égale leur richesse : si leur royal maître peut les vider d'un coup, il est digne d'être le successeur d'Arthur de la Table Ronde.

Ce qui fit ensuite notre admiration, fut un collier d'un prix immense ; il a été estimé au plus bas, 70,000 livres sterlings (1,680,000 f.). Parmi les diamans qui le composaient, on nous en fit remarquer deux qui ont servi de boucles d'oreilles à l'infortunée Marie-Antoinette. Un énorme pendant, qui avait appartenu à Joseph Bonaparte, et deux autres qui avaient fait partie d'une parure de la reine Charlotte d'Angleterre. Etrange composition que ce collier ! Combien chacun de ces diamans destinés à briller dans les fêtes, pourrait redire de chagrins et d'infortunes !

Sortant de ces somptueux magasins, où l'or et les pierreries avaient ébloui nos yeux, nous arrivâmes à Saint-Paul, dont la triste nudité nous frappa. Alors que je n'avais rien vu de mieux que ce grand vaisseau, je l'avais

trop admiré : j'entendais dire autour de moi que c'était une des merveilles du monde. Sans doute ce temple a de beaux détails et de grandes proportions, mais qu'il est froid à l'œil ! comme l'ame y reste sans émotion ! et l'église qui ne vous émeut pas, qui vous laisse sans pensées religieuses, n'est-elle pas une église manquée ? A Saint-Paul, rien ne vous dit que ce soit là la maison de Dieu : aussi on y entre comme dans un endroit vide, comme dans un lieu inhabité, la canne à la main et le chapeau sur la tête. Sur le même emplacement où nous voyons aujourd'hui la cathédrale protestante de Londres, avait existé jadis un temple de Diane. En 610, à la conversion de Sebert, roi d'Essex, une église chrétienne y fut bâtie. Peu de temps avant la conquête des Normands, elle fut détruite par le feu, et sur ses ruines s'éleva une merveille, qu'un autre incendie renversa encore ; sa tour ou son clocher avait plus de 520 pieds de haut : les flammes la firent crouler et détruisirent toute la charpente de cèdre de cette troisième église. Pendant le règne de Jacques Ier, une souscription fut ouverte pour réédifier le

temple, elle produisit la somme de 100,000 livres sterlings. Le fameux Laud, évêque de Londres, stimulait et encourageait alors le zèle protestant; il voulait donner de la pompe à son culte, et que la religion anglicane eût une merveille à montrer comme l'église de Rome. Sous le règne suivant Inigo-Jones commença les réparations et de grands embellissemens, mais la guerre civile vint tout arrêter; le temple que l'on élevait au dieu de paix fut transformé en caserne de cavalerie, et livré à toutes les déprédations des soldats. A la restauration de Charles II, les travaux long-temps suspendus recommencèrent, mais comme si la fatalité était attachée à cette œuvre, l'incendie de 1666 vint tout détruire pour la quatrième fois.

L'église de Saint-Paul, telle que nous la voyons aujourd'hui, a été bâtie par sir Christopher Wren; la première piere en a été posée le 21 juin 1675, et l'édifice achevé en 1710. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que ce monument a été conçu, commencé et achevé par le même homme, sir Christopher Wren; ses travaux conduits par un même maçon,

M. Strong, et sous un même prélat, le révérent Henri Compton. Saint-Pierre de Rome n'a pas été aussi vite, et c'est le cas de dire que le temps ne fait rien à l'affaire. L'un est le plus beau des monumens modernes, l'autre est une copie manquée de cette merveille du monde.

La sèche et froide réforme a été obligée, pour embellir sa cathédrale tant vantée, d'emprunter à notre culte quelques statues de saints; celle de saint Paul domine le fronton; saint Pierre, saint Jacques et les quatre Evangélistes se voient au-dessus de l'entablement. L'intérieur était resté nu et sans aucune décoration; depuis quelques années on a cherché à peupler un peu cette vaste et froide solitude, et ce sont quelques morts célèbres qu'on y a rassemblés. Là nous avons vu les effigies en marbre du philantrope Howard, du grand Newton, du général Abercromby, de lord Howe, de lord Saint-Vincent, du marquis de Cornwallis, de sir John-Moor, et d'une foule d'autres marins et généraux célèbres; mais dominant tous ces noms et toutes ces gloires, le nom de Nelson attire

et fixe les regards. Le héros de la Grande-Bretagne est là comme un géant parmi tous ces morts illustres. Son épitaphe se compose de trois mots que les Anglais doivent lire avec orgueil. Etrange destinée ! c'est dans le sarcophage que le cardinal Wolsey s'était fait faire, que les restes de Nelson sont déposés ; ils gisent directement sous le centre de la coupole.

Au-dessous de l'entrée du chœur, on lit sur une table de marbre noir :

Sous ce pavé gît Christopher Wren, architecte de cette église ; il a vécu plus de quatre-vingt-dix ans, non pour lui, mais pour le bien public. Toi qui lis ces mots, cherches-tu un monument élevé à sa gloire, regarde autour de toi.

Saint-Paul a coûté à bâtir un million et demi de livres sterlings. Sa longueur est de 500 pieds. Pour monter dans la boule dorée qui supporte la croix, il y a 616 marches. Huit personnes peuvent s'asseoir dans cette boule, qui pèse cinq mille six cents livres.

Je m'en serais voulu d'être resté si froid en parcourant cette église, orgueil du culte pro-

testant, si j'avais été le seul à ne pas être ému; mais en effet, qui aurait pu nous donner cette émotion religieuse que l'on ressent en pénétrant sous les voûtes de nos vieilles églises? Eût-ce été deux ou trois hommes qui se promenaient le chapeau sur la tête? et quelques concierges établis près des portes pour percevoir la rétribution obligée? Depuis le quart de siècle que je n'avais vu Saint-Paul, il a encore noirci: on le dirait maintenant bâti avec des pierres de houille. Les maisons qui l'entouraient dans ma jeunesse l'étouffent encore; c'eût été une grande amélioration et un grand *improvement* de faire un énorme *square* autour de cet édifice, très remarquable malgré quelques défauts, et qui prouve que Christopher Wren était un homme de génie.

Adieu.



LETTRE V.

Londres.

LA TOUR, LE TUNNEL, KENSINGTON, SAINT-JAMES. — M. LEE. M. LODGEES.

Londres...

Si j'étais resté sans émotion dans la cathédrale de Londres, il n'en a pas été de même à la Tour; la magie des arts n'y a été pour rien, nos puristes de France diraient même que ce qui m'a tant intéressé est indigne d'être offert aux regards; car c'étaient des statues de bois peint! des images de tous les souverains d'Angleterre, depuis Guillaume-le-Conquérant jusqu'à Georges II, avec les propres armures, les mêmes vêtemens de pourpre ou de fer que ces princes ont jadis portés. Ces effigies n'ont que le mérite de la vérité, mais pour celui qui cherche à se représenter les temps passés, c'est le premier de tous. Le

costume héroïque peut être plus classique, plus noble; mais pour le peintre ou l'historien, il les aide peu.

Je ne puis vous redire, mon cher ami, l'effet que produit cet escadron de rois rangés à cheval en bataille; on dirait que du fond de leurs tombeaux ils ont entendu un cri d'alarme, et qu'ils se sont levés pour revenir défendre leur vieille Angleterre. Tous ont l'épée, la lance ou la masse d'armes à la main. Ceux dont on n'a pas eu de ressemblance exacte, ont la visière de leur casque baissée. Les autres montrent leurs traits *historiquement* sculptés. Parmi ces derniers, je reconnus Henri VIII, son énorme corpulence le fait distinguer dans le rang; son armure d'une grande richesse est de manufacture allemande, et lui avait été donnée par Maximilien Ier, lors de son mariage avec Catherine d'Arragon.

Charles Ier porte une cuirasse toute resplendissante d'or. Elle lui avait été offerte par la cité de Londres; plus tard ce même Londres vit élever l'échafaud de ce roi, et ne le sauva pas....

Cette armure du roi décapité fut placée sur le cercueil du duc de Marlborough lors de ses funérailles ; c'est la plus belle de la Tour. Hors du rang, un peu en avant, et placée la dernière, on nous fit remarquer l'effigie de Jacques II. Le livre explicatif que l'on vend aux visiteurs, dit que ce prince ayant passé à l'étranger, son image a dû être ainsi placée, pour rappeler *sa désertion du royaume*. C'est encore une leçon donnée aux rois, et avec peu de respect ; l'Angleterre cependant ne devrait pas oublier que Jacques, n'étant que prince de Galles, avait rendu des services à sa marine ; quand notre roi Jean fut conduit prisonnier à cette même Tour de Londres, le Prince Noir se tint debout et découvert devant lui. Dans les temps chevaleresques, c'était un droit de plus au respect, que le malheur.

Dans une autre salle appelée *l'arsenal espagnol* (the spanish armoury), au milieu de toutes les armes conquises par les Anglais sur *l'armada española*, apparaît la reine Élisabeth. Elle est représentée en grande parure au moment de monter à cheval pour

parcourir les rangs de son armée dans les plaines de Tilbury. Cette figure a de la vie et du mouvement, le jeune page lui présente un casque ombragé de plumes ondoyantes. Le regard de la reine est plein d'espoir et de courage, on voit qu'elle va vaincre. Parmi les sabres, les épées, les lances et les longues piques à fer recourbé, on montre des menottes, des carcans et des chaînes destinés aux Anglais par les soldats de Philippe II.

Autrefois nous avions vu dans cette salle des trophées d'Elisabeth la hache qui avait coupé la belle tête de Marie Stuart! Aujourd'hui elle n'y est plus, on a enfin senti que ce fer n'était pas glorieux.

Mais on montre encore, sans égard pour la gloire du grand réformateur Henri VIII, le coutelas qui a servi à décapiter la reine Anne de Boleyn et Catherine Howard.

Pour l'exécution de cette première victime, Henri fit venir de Calais *un bourreau de grand renom*.

Cette même hache a fait tomber la tête de Robert Devereux, comte d'Essex, favori de la reine-vierge. Si l'on tient à montrer ce fer

que le père et la fille ont ensanglanté, il faudrait que cela fût ailleurs. D'autre sang innocent l'avait encore rougi : celui de Jeanne Grey, reine de seize ans, qui ne s'est assise que neuf jours sur le trône pour aller mourir sur un échafaud.

En France, je ne sache pas que l'on conserve de semblables reliques; cependant il y en a de tellement sacrées, que je les voudrais gardées avec respect.

Dans tous les lieux publics, dans toutes les galeries particulières, les souverains d'Angleterre dont on retrouve le plus de souvenirs, sont : Henri VIII, Elisabeth et Charles Ier.

Je ne nie pas le savoir et l'habileté du premier, mais sa conduite !

Je ne nie pas la gloire de la seconde, mais sa cruauté !

Quant au dernier, je vois son courage et sa fin, et j'approuve ces nombreux hommages, ils me semblent une expiation !

La Tour de Londres renferme encore beaucoup de curiosités, c'est toute une petite ville que cette forteresse : au milieu de la place

du centre s'élève la vieille tour blanche (the white tower), bâtie par notre Guillaume de Normandie, qui la fit construire lors de la conquête, pour maintenir sous son sceptre ou plutôt sous sa vaillante épée, les habitans de Londres et des environs.

Guillaume s'entendait à conserver le fruit de la victoire, et jamais conquérant ne sut mieux rendre le joug honorable, si l'on en juge par l'empressement et la fierté que mettent les descendans des vaincus à porter pour devises les cris de guerre des vainqueurs.

On montre dans la vieille citadelle de Londres, la *tour sanglante* (the bloody tower), où les deux petits enfans de Henri VI furent étouffés dans le même berceau par les sicaires de Richard III (les plus beaux vers de Shakespeare redisent cet horrible meurtre); *la porte du traître* (traitor's gate), par laquelle les traîtres passent pour aller à l'échafaud, et une chapelle toute pavée de pierres tombales des personnes illustres décapitées, parmi lesquelles on nomme l'évêque Fischer, la vénérable comtesse de Salisbury, la reine

Anne, lord Rochford, Cromwell comte d'Essex, Seymour duc de Sommerset, Dudley duc de Northumberland, Thomas Howard duc de Norfolk, et James duc de Montmouth, fils de Charles II. Ici sont aussi enterrés les corps sans têtes, (*the headless truncks*) de lord Kilmarnock, Balmorino, et Lovat. Ces derniers étaient les *Vendéens* de l'Angleterre, ils ont eu le sort de Charette et de la Trémouille! Paix à leurs cendres, hommage à leur mémoire!

La Tour a une police particulière, et conserve encore beaucoup d'anciens usages. Les hommes qui en font voir les différentes parties aux étrangers (*the warders*), portent encore le costume de Henri VII, une petite toque de velours noir tailladée, et une espèce de tunique de drap rouge galonnée sur toutes les coutures, les emblêmes du roi, la rose d'Angleterre et le chardon d'Ecosse brodés sur la poitrine et sur le dos, la fraise plissée à l'entour du cou, et la taille ceinte d'un baudrier noir rehaussé d'or.

Tous les matins le portier-concierge de la Tour, avec six soldats et un sergent, va

chercher les clés chez le gouverneur; les ayant reçues, il ouvre la première porte du dedans : quand il l'a passée, il la referme sur lui, et va ouvrir les trois portes extérieures ; pendant qu'il passe et repasse, les soldats désarment leurs fusils. De retour à la porte de l'intérieur, il appelle *pour venir prendre les clés du roi Georges*, elles lui sont remises devant la troupe pour être déposées dans la salle des gardiens ; cette même cérémonie se fait également le soir, et lorsque le portier les reporte au gouverneur, le poste principal prend les armes, et l'officier commandant crie au concierge, *qui va là?*

Le porteur de clés répond, *les clés*.

Que les clés passent, dit l'officier, et il commande de désarmer les fusils.

En passant sous la voûte, le concierge crie: *God save king George*.

La troupe répond *amen*.

Il est bien de conserver ces vieux usages, ils sont en harmonie avec les antiques murailles de ce lieu historique : quand on entre dans cette citadelle des rois, on croit sortir du siècle actuel; le mouvement, la vie que l'on voit tous

les jours, ne se rencontrent plus là ; je regrette que toute la garnison n'ait pas aussi l'habit des gardiens, que j'ai essayé de vous dépeindre ; sans cet uniforme d'aujourd'hui, que l'on voit aux soldats, l'illusion serait complète, on pourrait penser que l'on est remonté au temps de Henri VII.

Nous avions visité la salle d'Elisabeth avec tous ses trophées, nous avions vu la salle des rois, admiré l'ordre de l'arsenal où l'on a dessiné, avec un art incroyable, les différens ordres et ornemens d'architecture, et même des fleurs, avec des instrumens de mort, des fusils, des sabres et des pistolets. Il nous restait à voir les joyaux de la couronne : ici ce n'était plus notre vieux guide avec son antique costume qui nous expliquait ce qui était étalé devant nous, derrière une forte grille ; mais une petite femme semblable à une fée, et tenant à la main une baguette. A la lueur de plusieurs lampes, elle vous fait voir toutes les splendeurs du trône ; elles sont placées par étages sur des gradins et des tables tournantes, et à sa voix, la couronne et le globe se meuvent et tournent sur eux-mêmes pour se

montrer sur toutes les faces. Pendant que l'on admire cet éclatant amas de richesses, la voix nasillarde et monotone de cette femme s'en va toujours débitant ce qu'elle a appris ; elle vous fait remarquer tour à tour l'aigle d'or qui contient l'onction des rois, le glaive du pouvoir spirituel et temporel, *confié aux mêmes mains ;* la large et profonde coupe de vermeil qui sert au banquet du couronnement, quand le monarque boit au bonheur de son peuple ; une merveilleuse salière d'or, imitant dans sa forme la tour blanche de Guillaume-le-Conquérant ; le nouveau sceptre qui a été remis à Georges IV, à son avènement au trône, et celui de saint Edouard-le-Confesseur, espèce de bâton pastoral de quatre pieds et demi de long, tout en or pur et massif, et rendu plus précieux encore par un morceau de la vraie croix. L'emplacement où brillent toutes les richesses du trône de la Grande-Bretagne, est une petite salle au rez-de-chaussée d'une tour, où l'on arrive après avoir franchi plusieurs portes de fer. La couronne impériale, qui a été faite pour Georges IV, est d'une extrême magnificence ; jusqu'à lui, ses prédécesseurs avaient montré peu de goût ;

lui, a porté l'élégance connue du prince de Galles sur le trône. Il a rajeuni les antiques joyaux. Auprès de son nouveau diadème la couronne d'Elisabeth, de Marie et d'Anne ne brillerait pas.

Un domestique qui nous avait suivi dans la chambre des diamans (the jewels room), disait en regardant la couronne impériale : *Ça peut bien coiffer un homme, mais ça doit faire un mauvais bonnet de nuit*. Sans s'en douter, cet homme disait vrai ; ceux qui portent la couronne dorment mal, les peuples font tant de bruit ! Encore tout éblouis de l'éclat de l'or, des diamans, des rubis, des topazes et des émeraudes, nous allâmes admirer ce que le génie d'un de nos compatriotes a osé tenter, le chemin sous la Tamise (the Tunnel). Certes la pensée d'essayer un pareil ouvrage était hardie; mais ce qui est plus hardi, plus surprenant encore, c'est d'avoir lutté avec le fleuve, et de l'avoir vaincu. Déja l'ouvrage était poussé à plus de moitié; la patience, la prudence et le génie avaient poursuivi leur œuvre sans rencontrer d'autres obstacles que ceux qui avaient été prévus : tout à coup l'eau pénètre dans le sou-

terrain, d'abord comme le jet d'une fontaine, bientôt comme un torrent; les flots roulent, mugissent, s'élèvent, les ouvriers fuient épouvantés, plusieurs périssent. Les ennemis de M. Brunel (un homme supérieur en a toujours) triomphent, lui n'est point abattu, il a déja conçu la pensée de regagner le terrain qu'il vient de perdre; il refoulera la Tamise dans son lit, il saura l'empêcher de rentrer dans ses ouvrages; mais lui seul a cet espoir. Ses anciens ouvriers, effrayés du danger qu'ils ont couru, et de la mort de leurs camarades, ne veulent plus reprendre leurs travaux. A la fin il en retrouve plusieurs et l'œuvre est reprise: d'immenses toiles goudronnées chargées de pierres et retenues au fond des eaux, forment un vaste tapis dans la profondeur du fleuve, au-dessus du souterrain; et nous avons marché à pied sec dans cette admirable galerie, toute illuminée de la brillante lumière du gaz. A l'endroit où les travaux sont arrêtés, d'immenses glaces sont placées, de manière que ceux qui visitent le *Tunnel* en s'avançant sous ses voûtes d'où ne découle aucune humidité, croient voir venir d'autres visiteurs au-devant d'eux. Je fus dupe de cette illusion,

je voyais venir vers nous deux jolies femmes : c'étaient celles que j'accompagnais.

Pendant que, frappés d'étonnement, nous admirions tous le génie de notre compatriote, trente pieds d'eau étaient au-dessus de nos têtes, avec les innombrables vaisseaux qui couvrent la Tamise.

Au milieu de notre admiration, quelque chose nous attristait : les travaux sont suspendus, ce n'est plus la frayeur qui empêche de les poursuivre, chose étonnante ! (en Angleterre) *c'est le manque d'argent*. Espérons que M. Brunel vaincra ce nouvel obstacle ; s'il était Anglais ce serait déja fait ; mais l'orgueil national souffre peut-être de devoir une *merveille* à un étranger.

M. Brunel a vaincu les flots de la Tamise ; vaincra-t-il les intrigues de l'envie ?

Pour reposer nos yeux des monumens de pierres noircies, et des rues de briques enfumées, nous sommes allés aujourd'hui chercher de la verdure à Hyde-parck et à Kensington ; mais quoique nous soyions au 5 de mai, hors quelques sycomores et quelques maronniers, tout est encore presque comme en hiver.

Avant notre départ de France, nous avions

vu les lilas passés de fleur, et ceux d'Angleterre ne faisaient que bourgeonner : c'était avoir deux printemps dans la même année.

Il y avait bien long-temps que les jardins de Kensington m'avaient paru un des plus beaux lieux du monde ; je les avais vus tout parés de fleurs, de jolies femmes et d'enfans. Je les revoyais par un temps froid, sous un ciel gris sans soleil, je n'y retrouvais plus ce luxe de roses, de lilas et d'ébéniers, plus cette foule de femmes élégantes, plus ces jeux si gais de l'enfance; une vingtaine d'hommes au plus dans son immensité, quelle différence! Et puis il y en avait une autre, je n'avais plus 18 ans. Nous nous écriions souvent : *Comme telle chose est changée!* et nous oubliions que sous le soleil, rien ne change autant et aussi vite que nous. Kensington a encore des fleurs, et moi je n'ai plus d'illusions.

Le château de Kensington, grand et long bâtiment de briques d'un rouge foncé, a été acheté par Guillaume III, du comte de Nottingham. L'intérieur contient quelques bons tableaux : un des longs corridors de cette résidence est singulièrement décoré, ses murs ont été peints par Kent, et sont recouverts de mil-

liers de personnages représentant la foule du peuple accourant pour voir passer le roi ; cette multitude immobile et muette est d'un effet triste. Guillaume et Marie, Georges Ier et Georges II aimaient ce palais et y passaient leurs étés. La duchesse de Kent et ses enfans l'occupent aujourd'hui.

On a dit à tort, que les jardins de cette résidence avaient été dessinés par Lenôtre ; ils l'ont été d'après les plans de Bridgman, de Kent et de Lancelot Brown. C'est le parc de Saint-James, qu'a tracé *le jardinier* de Louis XIV. Cet emplacement n'était qu'un marais sous le règne de Henri VIII ; ce monarque le fit dessécher et le fit enclore comme domaine de Saint-James et de Whitehall ; sous Charles II, Lenôtre vint le planter, une des allées s'appelle encore l'allée des oiseaux ; voilà l'étymologie que l'on m'a racontée : une des belles maîtresses de Charles se plaignait du climat d'Angleterre, et répétait souvent, *ici point de soleil* et *point d'oiseaux*. Une nuit d'été, le monarque amoureux proposa à lady H.... une promenade dans son nouveau parc ; des centaines de rossignols avaient été envoyés du continent ; on les avait mis dans des

cages cachées dans les arbres ; beaucoup de ces petits prisonniers se turent (on chante peu en prison) ; mais quelques-uns, trompés par la douceur de la nuit, l'éclat de la lune et le parfum des fleurs, se crurent en France, et se mirent à chanter. La belle lady H.... fut ravie, et la galanterie de Charles II réussit à moitié.

A l'une des extrémités du parc s'élève le nouveau palais des rois d'Angleterre, sur l'emplacement de Buckingham-house.

Après avoir vu Hyde park, Saint-James-park, Green-park et Regent's-park, nous sortîmes de Londres pour aller voir les belles serres de M. Lée, au joli village d'Hammersmith. Malgré les brouillards et le froid du climat, nous y vîmes des milliers de fleurs, et des fruits en maturité. Rien n'enseigne aussi bien que la *nécessité :* les Anglais voyant que leurs étés et leurs automnes ne peuvent mûrir leurs pêches et leurs raisins, ont appelé l'art à leur secours, et un riche habitant de la Grande-Bretagne voit servir sur sa table des fruits bien avant nous. Nous nous reposons trop sur notre soleil, il fait beaucoup

sans doute ; mais pourquoi ne pas l'aider un peu, et vaincre les saisons, comme on le fait dans presque tous les châteaux d'Angleterre, où l'on mange des ananas au printemps et des raisins en hiver?

Les serres les plus étonnantes des environs de Londres, sont celles de M. Lodgees, à Hackney. Ce ne sont pas les fruits de nos climats que nous y avons remarqués, mais cette grande et belle végétation du Nouveau Monde; ici on ne se croirait plus sous des châssis de verre, ils sont à 60 pieds au-dessus de votre tête, et sont cachés par le luxe de verdure qui s'étale de toutes parts. Là tout semble appartenir à un monde plus grand que le nôtre, et l'homme se trouve petit sous cette autre nature. J'avais, je l'avoue, toujours peu aimé les serres, mais celles-ci m'ont fait admirer cette industrie de l'homme. Dans la grande serre de M. Lodgees, je me suis cru dans un fourré d'une de ces forêts primitives, si bien peintes par les pinceaux de M. de Clarac et par la plume de M. de Châteaubriand.

Le bananier, le palmier y déploient leurs

longues et larges palmes. Le vacua odorant porté sur ses racines à jour, y déroule en spirale autour de son tronc ses gracieux éventails de verdure ; les vanilles parfumées, les cannes à sucre, le pin si délicat des marais, les arbres les plus beaux, les plus rares et les plus chers, s'y pressent en foule, et semblent liés ensemble par de flexibles lianes. Chez M. Lodgees, dont je me rappellerai toujours la belle et noble figure et la simplicité antique, il n'y a pas que du grand et du gigantesque ; le gracieux s'y trouve aussi : le bosquet le plus riant, créé par l'imagination la plus poétique, serait moins voluptueux que ses berceaux de camélia. Jamais mes yeux n'avaient vu un tel luxe de fleurs !

La manière d'arroser les arbres les plus élevés, et les plantes les plus petites de ces vastes serres, nous a semblé des plus ingénieuses. De minces tuyaux de plomb presque imperceptibles, et que je prenais pour les traverses qui séparent les vitraux, laissent échapper, quand le jardinier touche un ressort, des millions de petits jets d'eau qui se croisent en tous sens, et qui forment une vé-

ritable pluie ; l'illusion est complète, et sous cette voûte de verre, on croirait entendre une averse tombant du ciel. Jamais homme puissant *n'a plus fait la pluie et le beau temps*, que le jardinier du vénérable M. Lodgees. Adieu.

LETTRE VI.

Kew, Richemond.

Windsor....

Nous avions vu à Londres un grand mouvement, beaucoup de monde, beaucoup de richesses, une immense quantité de chevaux, de voitures, quelques monumens, plusieurs améliorations, d'innombrables embellissemens ; mais ce n'était pas pour toutes ces choses que nous étions venus. Le but de notre voyage était de voir les belles campagnes de l'Angleterre et ses plus beaux châteaux ; un homme de goût nous avait tracé un itinéraire par-

faitement entendu, depuis Londres jusqu'à Edimbourg.

Le 6 mai, nous quittâmes avec grand plaisir l'hôtel où nous étions malencontreusement descendus, et où nous avions trouvé toute la malpropreté d'une auberge d'Espagne, jointe à la cherté d'un hôtel d'Angleterre. Nous allions *étudier les parcs et les jardins* les plus remarquables, et nous avions avec nous un homme bien capable de les apprécier, M. Chatelain aîné, architecte paysagiste, dont le talent est trop connu en France pour qu'il me soit nécessaire de le vanter. Dans notre grande voiture, nous avions tout ce qu'il faut pour voyager avec fruit, des livres pour nous décrire les lieux que nous allions parcourir, des calepins et des crayons pour aider nos souvenirs. Afin de mieux voir le paysage, le landau était découvert, il ne nous manquait qu'un ciel bleu et un peu plus de chaleur. Nos quatre chevaux et nos deux postillons nous eurent bientôt menés à Kew. C'est par ce jardin royal que nous commencions nos excursions pittoresques.

Kew était la retraite favorite de la reine Charlotte. Nous avons vu le petit pavillon qu'elle habitait; beaucoup de simples particuliers le trouveraient aujourd'hui trop bourgeois. Cette reine, d'un esprit peu agréable mais solide, possédait de grandes qualités. Elle était le modèle des épouses d'Angleterre; les Anglais citent les soins assidus et pleins d'égards qu'elle n'a cessé de prodiguer à Georges III pendant sa longue et cruelle maladie. (Cette maladie, par respect, ils ne la nomment jamais.) A Kew, elle vivait très retirée avec son royal époux; souvent on les voyait assis tous les deux sous le noble ombrage des cèdres : là ils oubliaient les soucis du trône et s'occupaient de botanique. Un jour, un joli enfant vint à passer près d'eux; la reine l'appela, c'était la fille d'un émigré français.

La petite fille avait rempli son tablier de fleurs champêtres qu'elle venait de cueillir sur les pelouses.

La reine lui parla d'abord en anglais : l'enfant ne la comprenant pas (sa famille ne

faisait que d'arriver en Angleterre) elle lui dit en français : Vous avez là de bien jolis bouquets, pour qui sont-ils?

— Pour maman qui aime bien les fleurs, mais qui ne peut plus venir voir les belles plantes qu'il y a ici, parce qu'elle est malade.

— Y a-t-il long-temps qu'elle souffre?

— Oh oui! bien long-temps! bien long-temps!.. depuis qu'elle a appris la mort de papa que les méchans ont tué.

— Quels méchans?

— Les patriotes... ceux qui ont tué le roi!

— Pauvre enfant, dit le roi Georges en passant sa main vénérable dans la chevelure de la petite Française, pauvre enfant ! que Dieu te conserve ta mère !

— Je le demande au bon Dieu tous les jours, et cependant il ne la guérit pas... Je voulais rester auprès d'elle aujourd'hui; mais elle a ordonné à ma bonne de m'amener ici.

Alors Charlotte se leva, et pria l'enfant de la mener à sa bonne. La vieille gouvernante était loin de croire que c'était une reine qui venait ainsi vers elle si simplement mise et te nant la petite par la main.

—D'où venez-vous, mademoiselle Louise? demanda-t-elle d'une voix sévère, je vous avais recommandé de ne pas vous éloigner.

— Ne la grondez pas, dit la reine; elle était à me parler de sa mère, et je viens vous prier, madame, de me conduire près d'elle.

—Ma maîtresse est bien mal!.. et en disant ces mots la vieille femme passa sa main sur ses yeux, et essuya des pleurs. Charlotte ajouta : Je pourrai peut-être diminuer ses souffrances... lui être utile... allons, retournons chez vous; et elle reprit la main de l'enfant.

Bientôt elles arrivèrent à la maison qu'habitait l'émigrée.

Maman! maman! voilà une dame bien bonne qui vient vous voir... elle m'a promis de me donner tous les jours de belles fleurs pour vous.

A cette voix, la malade qui était assise près de la fenêtre à regarder le soleil couchant, essaya de se lever; mais la reine l'en empêcha, et prit une chaise auprès d'elle, en lui disant: Vous souffrez beaucoup, madame?

—Je n'ai plus la force de souffrir beaucoup;

mais j'ai beaucoup souffert, répondit la veuve émigrée.

— Votre charmante enfant me l'a dit, et je viens vous proposer de changer de logement : celui-ci est humide et malsain ; j'ai une habitation près d'ici, permettez que demain je vous envoie chercher.

— Oh ! j'ai si peu de temps !.. ce n'est pas la peine.... madame.

— Eloignez cette idée sombre, pensez à votre fille, et acceptez mon offre ; demain je viendrai vous prendre... mon mari et moi aimons beaucoup les émigrés français.

Oh ! tant mieux ! tant mieux ! répétait l'enfant, je suis bien contente d'aller dans une grande maison... Maman, vous serez bien mieux qu'ici !

Le lendemain une voiture vint chercher la pauvre malade... Ce ne fut qu'en arrivant au pavillon de Kew qu'elle sut quelle était sa bienfaitrice..... *Qui aurait jamais dit que c'était une reine?* répétait sans cesse la vieille gouvernante ; *une robe d'indienne, et un chapeau de paille!* Les soins les plus empressés étaient prodigués à la dame française, mais ne

lui rendaient pas la santé; le chagrin avait été trop avant dans son cœur. Louise ne pouvait croire qu'un beau logement et un grand jardin ne guérissent pas sa mère : elle était si contente de jouer dans la volière de la reine et de donner à manger à ses oiseaux !

Un jour le roi Georges qui venait de retomber dans un de ses sombres accès, l'entendit chanter. Il fut frappé de la douceur de sa voix, il l'appela, et la prenant sur ses genoux il lui dit : Louise, chantez-moi ce que vous chantiez tout à l'heure.

— Oh! c'est bien triste, répondit l'enfant.

— C'est égal, j'aime cet air, et je serais bien aise de l'entendre encore.

Alors Louise obéit et commença cette touchante complainte sur la mort de Louis XVI,

O mon peuple ! que vous ai-je donc fait?

Pendant que la fille de l'émigré faisait entendre ces refrains douloureux, le vieux souverain de l'Angleterre, les yeux fixés sur elle, avait laissé couler des larmes et puis était resté tout le jour dans une sombre rêverie. Le soir quand il fut seul, pendant qu'il n'y

avait point encore de lumière dans sa chambre, il se mit au piano et répéta l'air du *Pauvre Jacques*, sur lequel la complainte a été composée.

Depuis ce jour il faisait souvent venir la petite orpheline (car la mère de Louise venait de mourir), et il lui disait : Chantez l'air de Louis XVI.

Quand elle le commençait, le vieillard s'asseyait à son piano-orgue et l'accompagnait doucement.

C'était chose touchante à entendre et à voir, que cette petite orpheline chantant les malheurs d'un roi à un autre roi accablé sous la main de Dieu.

La reine Charlotte s'attacha de plus en plus à Louise, et lui tint lieu de mère ; elle l'a dotée et mariée en Angleterre, où elle vit encore. Nous tenons cette histoire d'une de ses amies.

Nous avons vu un grand nombre de portraits de Georges III, il a été peint sur ses vieux jours. On voit le monarque aveugle, courbé sous le faix des ans. Une longue barbe blanche s'épanche sur sa poitrine ; sa vénérable chevelure, partagée sur le front, tombe de

chaque côté sur ses épaules ; la tête inclinée du vieillard semble avoir été ainsi affaissée par le poids de la couronne. Cependant il y a encore comme un sourire sur ses lèvres; c'est peut-être un ressouvenir de la gloire de son règne, qui vient au milieu des illusions de son esprit, comme un éclair au milieu des ténèbres.

Je vous ai dit que lui et sa royale compagne aimaient la botanique : le jardin de Kew le prouve ; Georges III et sir Joseph Banks s'étaient plu à l'enrichir des plantes les plus rares. Il est encore parfaitement entretenu ; mais le reste du parc se sent de l'abandon ; le roi actuel n'y vient qu'une fois tous les ans, et cela pour quelques heures seulement. Les traces des rois s'effacent presque aussi vite que celles des simples hommes, aussi trouvâmes-nous les allées pleines d'herbes, et les gazons mal soignés. Ce qui nous frappa davantage ce fut la beauté des cèdres, ils viennent ici dans toute leur majesté : leurs longues branches s'étendent au loin, et offrent de vastes abris ; en vieillissant ils ne pointent plus comme les autres arbres verts, ils arrondissent leur cime, et prennent la forme du chêne. Nous avons

mesuré de ces cèdres qui ont jusqu'à quinze pieds de tour.

Les pavillons chinois ont été trop long-temps à la mode; on a abusé de ce genre de construction originale et bizarre, mais la pagode de Kew se sauve du ridicule de ces imitations par son élégance et sa hauteur. Elle a 163 pieds d'élévation, et de sa dernière et dixième galerie la vue est aussi magnifique qu'étendue.

En sortant des jardins de Kew, on entre dans le parc de Richemond. Le même enchantement se prolonge, ce sont encore de belles et vastes prairies coupées d'arbres isolés et bordées de massifs.

Dominant ces nappes de verdure, et ces bouquets d'ombrage, on aperçoit le charmant village de Richemond, lieu vanté par tous les Anglais, visité par tous les voyageurs, et chanté par tous les poëtes de la Grande-Bretagne; Thompson y a demeuré long-temps: c'est le chantre des *Saisons* qui a dit en parlant de ce site enchanteur :

Enchanting vale! beyond whate'er the muse.
Has of Achaia or Hesperia sung!

O vale of Bliss! O softly swelling hills'
On which the power of cultivation lies,
And joys to see the wonder of his toils;
Heav'ns! what a goodly prospect spreads around,
Of hills, and dales, and woods, and lawns and spires,
And glittering towns, and gilded streams.

Pendant que l'on nous préparait à dîner *au Star-hotel*, nous nous rendîmes sur la terrasse : quelques voyageurs l'ont comparée à celle de Saint-Germain ; selon nous ces deux lieux se ressemblent peu. Des hauteurs de Saint-Germain, on découvre aussi au-dessous de soi les environs d'une vaste et riche capitale, mille et mille villages qui tranchent en blanc sur la verdure des champs, des châteaux, des églises ; mais tous ces objets se voient distinctement, et comme en relief au-dessous de vous. De la terrasse de Richemond, on croirait dominer une immense forêt, le pays est si bocager, que toutes les habitations ont l'air d'être enfoncées dans ces épais ombrages ; seulement de distance en distance s'étendent de vertes pelouses, ressemblant à ces clairières qui entrecoupent les bois. Du haut de Saint-Germain, l'œil suit tous les méandres, tous les

caprices de la Seine. De la colline de Richemond, on voit aussi le cours de la Tamise : ce n'est point encore l'orgueilleuse reine des fleuves, ici elle est simple et modeste comme la villageoise qui n'a pas encore vu la ville des rois. Toute poésie à part, la Tamise est peu de chose à Richemond, on ne dirait pas que quelques milles plus loin, elle va devenir si puissante par ses ondes et ses richesses. Cette jolie nayade se fait reine tout à coup.

En descendant de la terrasse, je remarquai sur la droite du chemin un petit hôpital avec cette inscription : *Deo et Carolo!* Quel est ce Charles dont on honore ainsi la mémoire en faisant le bien?.... Je ne sais, mais en cheminant dans ce beau lieu, je me disais : Une mère a peut-être amené ici son fils malade, peut-être cet enfant bien-aimé y aura recouvré la santé;... et la bienheureuse mère n'aura pas voulu être seule à goûter tant de joie, et elle aura fondé cet hospice dans ces riantes campagnes, sur ce joli coteau, pour que d'autres malades puissent *après son fils* venir respirer cet air balsamique qui

guérit, et que les médecins recommandent comme un autre climat.

The Star-hotel où nous étions descendus est digne d'attirer les étrangers. Son joli jardin, sa serre, sa situation, sont tout-à-fait remarquables. Le soir était venu, nous traversâmes la Tamise, et suivant rapidement un chemin sans ornière, et sans une pierre pour y former un cahot, nous arrivâmes au bout de quelques heures à Windsor.

Sur le ciel étoilé, je voyais se dessiner cette forêt que Pope a chantée; le génie me semble un si noble don du ciel, que l'objet qu'il nomme ou qu'il célèbre acquiert tout de suite pour moi un grand mérite, et me devient en quelque sorte une chose consacrée. J'en voulais à la nuit de me laisser apercevoir si peu de cette forêt fameuse. Je me promettais bien de l'aller voir le lendemain. Vous verrez, mon cher ami, comme ma journée a été employée; pour ce soir je vous quitte, mais je vous reviendrai demain. Nous avons tant de choses à voir que j'en veux à la longueur des nuits. Adieu.

LETTRE VII.

Windsor.

Windsor....

Lorsque j'arrive la nuit dans un lieu que je ne connais pas, je ne puis me résoudre à attendre le lendemain. Ne voyant pas, je cherche à deviner le paysage. Monté dans ma chambre à l'hôtel du château de Windsor, je m'empressai d'ouvrir ma fenêtre..... Oh! comme j'aurais voulu un beau clair de lune! mais point du tout; le firmament d'un bleu-foncé n'avait même pas une étoile; à la longue cependant mes yeux s'accoutumèrent à l'obscurité, et je finis par distinguer à l'horizon les hauts et magnifiques arbres du parc royal, qui se dessinaient en silhouette sur le ciel; la nuit était d'un grand calme, toutes les lumières que j'avais vues pendant quelque temps briller aux fenêtres s'étaient éteintes.

Le repos régnait partout, mais nulle part aussi profondément qu'en face de notre hôtel; à la lumière blanche du gaz, je vis que nos plus proches voisins étaient les morts.

Nous n'étions séparés d'un cimetière que par la largeur de la rue; en Angleterre cette vue-là ne gêne plus. Les pierres tombales placées debout étaient à moitié éclairées par la lueur des reverbères : une église s'élevait au milieu du champ funéraire; elle était sombre et sans aucune lumière. Dans un pays catholique, j'aurais aperçu une petite lueur à travers les vitraux, celle de la lampe du sanctuaire. Ici tout était mort!

Pendant que je laissais ainsi errer mes regards et mes pensées, j'entendis des pas mesurés retentissant sur le pavé des rues: c'était une patrouille, les baïonnettes brillèrent en passant sous les lampes. Alors je me rappelai que j'étais dans une résidence royale.

Les Anglais, en parlant du château de Windsor, l'appellent l'emblème de leur constitution, ils y trouvent tous les caractères de force, de grandeur et d'antiquité.

Edward-le-Confesseur avait fait don de

Courtin, del

L. de Mlle Formentin.

Lettres sur l'Angleterre.

CHATEAU DE WINDSOR.

Paris, Hivert, Lib. éditeur

la colline et des terres de Windsor à l'abbaye de Saint-Pierre de Westminster : mais Guillaume-le-Conquérant trouva que ce site offrait une trop belle position militaire, pour y laisser de tranquilles religieux ; il leur concéda d'autres terres en Essex, et bâtit sur la hauteur qui domine la plaine une imposante forteresse, qui a été comme le noyau des immenses constructions que nous voyons aujourd'hui.

Cette demeure a eu tant d'attraits pour les rois qui s'y sont succédé, qu'il y en a eu peu qui n'y ait ajouté quelque chose ; mais chacun d'eux a suivi la pensée première, et dans toutes ces constructions de divers princes et de différentes époques, on ne remarque pas de discordances.

Henri Ier épousa Adelaïs de Lorraine dans la belle chapelle qu'il venait de construire ; Henri II, en 1170 y tint un grand parlement, où se trouvaient tous les hauts et puissans barons d'Angleterre ; et comme pour prouver que les concessions ne sauvent pas les rois des exigences de leurs sujets, Jean-sans-Terre, un an après la promulgation *of the far famed*

magna charta, fut assiégé dans le château de Windsor par ses fiers et insatiables vassaux.

Edward Ier, Edward II, faisaient de cette forteresse leur principale résidence. Le fameux Prince Noir y est né; en y voyant son buste, les champs de Poitiers nous sont revenus dans la mémoire, et nous n'avons point maudit le vainqueur d'alors. Il savait si bien honorer le malheur; je me le représentais debout et découvert servant le roi prisonnier. Pour vivre dans les âges à venir, une noble action est un aussi sûr moyen qu'une grande victoire.

En 1544, la reine Marie, et son époux, Philippe II d'Espagne, firent leur entrée solennelle à Windsor. Les archives de cette ville racontent en détail toutes les magnificences de ces réceptions..... Elles conservent aussi les récits des malheurs de Charles Ier; dans les premiers temps de son règne, il s'était plu à embellir ce palais, et il fut gardé prisonnier dans ces mêmes salles qu'il avait décorées pour des fêtes.

Charles II y vint ensuite après tant de malheurs, il y apporta trop de dissipation, il y

fit de grands travaux, et de tous les rois qui ont travaillé à embellir Windsor, il est le seul qui en ait un peu dérangé l'harmonie : au lieu de fenêtres gothiques il en fit faire de cintrées, *à la française*, qui ne sont plus à l'unisson avec les vieilles murailles. Mais je dois ajouter que si le léger et insouciant monarque a porté atteinte à la beauté extérieure du château, il en a richement décoré l'intérieur : en le visitant, on voit que Charles se souvenait des palais étrangers. Des peintres français et flamands, des décorateurs de Paris étaient venus à son ordre remplir les vides de spoliation faits par *le long parlement*.

Ceux qui tuent les rois s'enrichissent d'ordinaire de leurs dépouilles ; mais heureusement que ces fortunes amassées avec des mains ensanglantées, ne durent pas long-temps. Parmi les régicides de 1648 et de 1793, j'en connais peu auxquels le prix du sang et le produit des rapines aient prospéré ; l'or s'est en allé de leurs familles, et la tache de sang leur est restée rouge et ineffaçable comme celle de lady Macbeth. Dans un siècle tout positif, il n'est peut-être pas inutile de prouver que

le crime n'est pas une bonne spéculation.

Depuis le règne de Charles II jusqu'à celui de Georges III, peu de changemens ont été faits à Windsor. Tout accablé sous le poids de sa cruelle maladie, Georges s'occupait de réparer la belle et magnifique chapelle attenant au château, et le faisait avec ses propres deniers; courbé sous la main du Seigneur, le vieillard roi sentait le besoin de la piété: et il n'était donc pas si insensé; car il recourait à la sagesse éternelle.

Je l'ai dit ailleurs, Georges IV a apporté sur le vieux trône d'Angleterre l'élégance du prince de Galles. Les *puritains politiques* de son royaume lui reprochent son luxe; sous lui, la cour de la Grande-Bretagne n'a plus l'air bourgeois. C'est à regret qu'il habite encore quelquefois le triste séjour de Saint-James; Brighton et Windsor sont ses deux résidences favorites. Ce qu'il fait faire au palais de ses prédécesseurs porte la preuve de son bon goût. La nation anglaise a voté en 1824 300,000 livres sterlings, pour réparer l'antique séjour de ses rois : avec *ses idées libérales*, elle a de la vraie *libéralité*, et a pensé que

les vieux monumens nationaux devaient être entretenus aux frais des peuples, dont ils redisent l'histoire.

En France, nous avons des gens qui disputent sou à sou la majesté du trône, ils voudraient en arracher tous les rayons. Dans leurs économies, ils étendent la main et sur le siége sacré des rois, et sur les saints autels de Dieu ! En Angleterre, on bâtit des palais, des églises, et l'on ne déclare pas la guerre aux châteaux ; plus tard, j'en dirai la cause. J'ajoute seulement que les grands enseignemens, que les sévères leçons données par notre révolution, ont été mieux entendus de nos voisins que de nous ; ils ont vu que lorsque l'on sapait les trônes et les autels, on amenait le malheur des peuples; et pour protester contre les principes des *niveleurs français*, ils ont ajouté des marches à leur trône, et des temples à leur sol. Dans leur frayeur d'une république comme celle de Robespierre, ils ont, pour ainsi dire, voulu prêter de la force à Dieu et au roi.

C'est dans cette belle chapelle de Saint-

Georges, réparée par l'aïeul, que j'ai vu le cercueil de sa petite-fille; jamais aucune princesse d'Angleterre n'a laissé d'aussi profonds regrets que Charlotte, princesse de Saxe-Cobourg. Les Anglais rêvaient en elle une autre Elisabeth, et déja elle avait des qualités et des vertus que la fille de Henri VIII n'a jamais possédées.

La princesse Charlotte dort dans le caveau fait par son grand-père, et son petit enfant repose sur son sein. Dans ce dortoir royal (*royal dormitory*), sa famille ne lui manque pas: près d'elle, on voit les cercueils de sa tante, la princesse Amélie, de ses oncles, les ducs d'York et de Kent; de sa grand'mère, la reine Charlotte, et de son grand-père Georges III.

Ce caveau a été creusé à l'endroit même où Henri VII voulait que fût placé son tombeau, avant qu'il eût eu la pensée d'élever à Westminster sa magnifique chapelle. Cet espace étant alors resté sans destination, le superbe cardinal Wolsey l'obtint de Henri VIII, et déja, dans son fol orgueil, il s'élevait un somp-

tueux tombeau : la disgrace lui vint avant la mort, et il n'a *pu dormir son sommeil* dans le mausolée qu'il s'était préparé.

Le morceau de terre qui lui avait été concédé retourna à la couronne. Charles Ier, qui n'entrevoyait pas non plus son avenir, pensa à ce lieu pour y faire sa tombe; mais la tempête s'éleva, et ce fut un échafaud qui lui fut donné.

Jacques II, qui ne pouvait aimer la religion des assassins de son père, pratiquait dans cet endroit retiré la vieille religion des rois d'Angleterre; il croyait pouvoir adorer Dieu à la manière d'Alfred-le-Grand et d'Édouard-le-Confesseur; mais son peuple révolté ne voulut pas lui laisser cette liberté, et pendant que Jacques entendait la messe devant l'autel qu'il avait fait dresser sous ces voûtes, une sédition éclata; les vitraux de la chapelle furent brisés, et les saints ornemens profanés ou volés..... Voilà la tolérance des révolutionnaires de tous les temps, et de tous les pays!

En 1813, le prince régent voulut connaître d'une manière certaine où les restes de

l'infortuné Charles Ier avaient été déposés. Lui-même assista sous les voûtes funèbres à cette triste recherche ; à la lueur des flambeaux il reconnut la tête et le corps de son devancier ; un cercueil de plomb tout uni les contenait ; les restes de Louis XVI ont été aussi reconnus : la tête qui avait porté la couronne était placée entre les jambes, comme la tête d'un brigand supplicié !

Ainsi cet échange de cercueils que l'on attribuait à Cromwell, est aujourd'hui prouvé faux. Il n'a point fait porter les restes de sa victime, dans la tombe qu'il s'était préparée, et il n'a point ordonné que son propre corps fût couché dans le cercueil de Charles. Aujourd'hui le peu qui reste de la royale victime est dans le caveau de Windsor, et la poussière du régicide a été jetée au vent.

Tout près de la grande porte de la chapelle de Saint-Georges s'élève le monument que la nation anglaise a consacré à la mémoire de très aimée et très regrettée princesse Charlotte. Pas une mère, pas une épouse, pas une fille, dans les trois royaumes, qui n'aient voulu contribuer à prolonger son souvenir. Ce mo-

nument pourrait avoir plus de grandeur, plus de majesté; le statuaire aurait pu sans doute montrer plus de talent.... mais aucun tombeau ne fait autant rêver que celui-là. Sur une couche une femme vient de mourir.... pour cacher la morte, on a jeté un voile sur elle. Dessous ce voile le corps se trahit, son affaissement se voit, et déja l'on devine la décomposition qui va venir... Une seule chose s'échappe de dessous cet épais voile, c'est une main qui pend hors de la couche; cette main montre toute la jeunesse de celle qui n'est plus..... Au-dessus de cette dépouille jétée comme un vêtement que l'on vient de quitter, on voit une belle et radieuse figure qui s'élève vers le ciel, c'est l'ame de la jeune mère qui prend son essor; deux anges l'accompagnent, l'un d'eux porte son petit enfant qui n'a vécu qu'un jour, et le lui montre, pour qu'elle ait moins de regrets d'avoir quitté la terre.

Le talent de l'artiste se réveille dans cette partie *spirituelle* du monument; on dirait qu'il a chrétiennement dédaigné le corps, la dépouille mortelle, pour porter tous ses soins

sur l'*ame* de la jeune princesse, sur le petit enfant et sur les anges.

Quatre femmes pleurent aux coins du lit, elles cachent leur visage; leur attitude est naturelle, elles sont bien affaissées sous le poids de leur douleur, elles pleurent bien....

Je ne sais comment cela s'est fait, cher ami, dans cette lettre je voulais vous parler de la magnificence du palais des rois, et j'ai bien plus parlé de leurs tombeaux que de leurs salles de banquets; c'est comme dans la vie, les choses tristes ont la plus grande part.

Adieu.

LETTRE VIII.

Windsor.

Windsor....

En vous décrivant Westminster, je vous ai parlé longuement de la chapelle de

Henri VII, je vous ai dit qu'elle était devenue la salle du chapitre de *l'ordre du Bain*: l'autre ordre illustre de l'Angleterre, celui de la Jarretière, a son chapitre dans une dépendance de la chapelle royale de Saint-Georges de Windsor.

Les derniers évènemens politiques ont beaucoup accru le nombre des chevaliers de cet ordre : les gentilshommes honorés de cette haute distinction ne se plaindront pas, leurs nouveaux frères en chevalerie sont des empereurs, des rois, des princes vainqueurs du vainqueur de l'Europe.

Un roi dont l'ame était toute chevaleresque, Edouard III, avait attaché aux illustrations de son ordre des hommes non moins vaillans que les hauts et puissans seigneurs de la Jarretière; on les nommait *les pauvres chevaliers de Windsor*, *the poor knights*, *milites pauperes*. Ces hommes riches seulement en honneur étaient, par la charte de leur incorporation, unis au doyen et aux chanoines de la chapelle royale de Saint-Georges; ils étaient au nombre de treize. On voit encore leurs successeurs assister au service divin avec

leur robe rouge, leur manteau bleu brodé et orné sur l'épaule de la croix de Saint-Georges. C'était, ce me semble, une noble et salutaire pensée que cette institution *des pauvres chevaliers*. Il est bon de prouver aux hommes qu'il y a de la gloire et de l'honneur ailleurs que sous les armures rehaussées d'or. Nous avons lu sous un porche gothique cette épitaphe qui nous a singulièrement touchés :

Ci-gît le corps du capitaine Richard Vaughan, de Pantglass, du comté de Caërnavon, qui se conduisit avec distinction et honneur au service du roi Charles Ier (dont la mémoire soit à jamais bénie); il avait combattu avec courage et constance pendant les guerres civiles, et ayant perdu la vue par un coup de feu, il obtint pour récompense d'être nommé au mois de juillet 1663, *un des pauvres chevaliers de ce chapitre; il mourut à* 80 *ans*. Je me figure ce vieux guerrier aveugle, venant prier pour le fils du royal martyr. Charles II d'Angleterre, en revenant à Windsor, aura parlé à ce défenseur de son père, lui aura dit : Ami, à quelle bataille as-tu été blessé? aujourd'hui as-tu tout ce qu'il faut

à ta vieillesse ? Nous avons vu aussi *d'autres pauvres chevaliers*, après d'autres guerres civiles... et un Charles de France, les récompenser par une touchante parole et un serrement de main... Oh! que les rois sont riches! un regard, une parole d'eux paie bien des sacrifices.

Je reviens, cher ami, aux magnificences de Windsor. Dans une des premières salles, la salle de bal de la reine, nous avons remarqué des tables, des consoles, des trépieds, des candélabres, des entourages de glaces en argent massif et d'un très beau travail; cet argent que la propreté anglaise ne laisse pas noircir, tranche bien sur les couleurs rembrunies de l'appartement. Ces objets ont été offerts à Charles II par la cité de Londres, lors de la restauration.

La longue suite de salles est resplendissante de dorures et ornée de peintures allégoriques; elles rappellent beaucoup celles de Versailles : ce sont des triomphes, des apothéoses; le héros, ou le demi-dieu, c'est Charles II.

Malgré mon attachement à la noble et mal-

heureuse race des Stuarts, je dois avouer que j'ai trouvé ces peintures trop louangeuses; celles de Versailles sont plus vraies.

Dans la chambre à coucher de la reine, le lit n'étonne pas par sa richesse, mais ses rideaux et ses tentures sont l'ouvrage de pauvres orphelines, que la dernière reine protégeait. Pour reposer d'un doux sommeil, ce lit en vaut bien un de pourpre et d'or.

Le trône ne brille pas non plus d'une grande splendeur, mais j'y trouve encore quelque chose de touchant; le dais qui le surmonte a été brodé par la duchesse de Brunswick, mère de Georges I[er]. Certes, ce ne sont ni l'or, ni les pierreries qui manquent aux souverains des trois royaumes, mais ils ont pensé qu'un souvenir de famille était bon à conserver, alors même qu'on est roi.

La maison de Brunswick n'éloigne pas d'elle les souvenirs des Stuarts, elle semble au contraire vouloir profiter des sévères leçons qui ont été données à ses devanciers. Dans la chambre à coucher du roi se trouve un tableau représentant l'exécution de la belle Marie, reine d'Écosse; aucun des détails du sup-

plice n'a été épargné. C'est toute la dernière journée de la victime d'Élisabeth : on la voit d'abord les yeux élevés vers le ciel, la main posée sur son cœur, écoutant la cruelle sentence dictée par sa rivale; plus loin, elle fait sa toilette de mort, s'agenouille pour communier, et distribue le peu qui lui reste à ses femmes et à de vieux serviteurs ; puis vient la terrible scène de l'échafaud drapé de noir ; et enfin, cette belle tête dans la main du bourreau !

Voilà ce qu'un roi d'Angleterre peut voir tous les matins à son lever ; il est vrai que ce tableau est comme perdu au milieu de mille images gracieuses de Vénus, d'amours, de scènes pastorales et de guirlandes de fleurs.

Dans un des appartemens de la *Tour ronde*, nous n'avons pas vu sans émotion un beau portrait du prince Charles Édouard, *the un successfull pretender to the throne*, in the reign of George the II. Si le succès avait secondé son courage, il n'y aurait rien eu à changer aux peintures de Windsor ; c'eût été un fils succédant à ses pères... *un Anglais de plus*.

Je me rappelais dans ces grandes salles dorées que j'avais été, bien jeune encore, faire ma cour à des ladies Stuart ; ce n'était point dans ces palais que je visitais aujourd'hui, que j'étais venu payer mon tribut de dévouement aux trois descendantes des rois d'Angleterre ; mais dans une petite maison d'un petit village près de Londres : c'était à Hampstead que vivaient parmi les émigrés français les nobles exilées du trône ; de vieux catholiques anglais les reconnaissaient encore princesses du sang royal, et les honoraient comme telles. Il y a une grande fidélité dans notre religion, nous tenons à nos rois parce que nous tenons à nos dogmes.

La maison de Brunswick, pour mettre sa conscience en repos, a élévé des monumens à ceux dont elle a hérité ; aussi Georges IV vide joyeusement sa coupe d'or dans la salle de banquet des chevaliers de Saint-Georges.

Cette salle sera ce qu'il y aura de plus beau à Windsor, elle sera digne des illustres chevaliers de la Jarretière, et du roi qui l'a fait bâtir ; son architecture rappellera les plus magnifiques ouvrages gothiques.

Alors que les chevaliers de Saint-Georges seront assis dans cette salle des banquets, entourant leur roi et buvant à la prospérité de la *vieille Angleterre ;* alors qu'ils verront flotter leurs bannières armoiriées au-dessus de leurs têtes, et qu'ils entendront les chants de *rule Britannia*, ils diront peut-être : Ces honneurs dureront toujours, toujours cette salle sera témoin de la gloire de l'ordre.

Rien n'est moins certain : nous avons vu la salle du chapitre de l'ordre illustre du Saint-Esprit, nous avons reconnu les armoiries de nos plus nobles familles sculptées sur les cent piliers de la grande galerie du mont Saint-Michel..... Quand ces écus des chevaliers furent appendus dans cette salle de l'ordre, les chevaliers de Saint-Michel et du Saint-Esprit ne purent-ils pas dire: *Ceci durera toujours ?* L'emplacement existe encore, on y entend encore des voix... mais la salle des chevaliers est devenue un atelier de travail, les voix qui s'y élèvent sont celles des prisonniers qui chantent ou qui jurent dans leur captivité. Comme je l'ai dit ailleurs, là où était l'honneur on s'est plu à mettre le crime.

Nous avions parcouru tout le palais, nous descendîmes dans le parc; il n'est remarquable que par la beauté de ses arbres qui retracent encore à travers des campagnes irrégulières de longues allées droites, éclaircies par le temps.

Au bout de la *longue allée* se voit la résidence d'été de S. M. actuelle, *the royal lodge*. Ce *cottage* se ressent de l'hôte illustre qui l'habite; c'est en vain qu'on voudrait s'y croire dans une chaumière. La magnificence perce sous le chaume, et si c'est vraiment la simplicité des champs que Georges IV vient chercher dans son cottage, il ne doit pas souvent l'y rencontrer.

Ce qui prouve que la grandeur et la puissance que tant de gens envient portent bien leur ennui avec elles, c'est que tous les rois aiment à s'en débarrasser, à s'échapper de leurs palais et à aller se reposer sous quelque abri champêtre, ou du moins qu'ils croient tel, et où l'étiquette trouve encore le moyen de les suivre.

Près de cette *royal lodge* s'élève une autre résidence, Frogmon lodge, habitée par une

des sœurs du roi, cette retraite favorite de la princesse Augusta est digne d'être visitée. Un des salons est entièrement orné de têtes d'études d'après l'antique, toutes dessinées par la princesse royale, feue reine de Wurtemberg.

Dans les jardins on trouve une caverne marine sur le bord d'un lac, la cabane d'un bramine, et plus loin la grotte d'un ermite chrétien; on voit le solitaire assis, lisant les Saintes Écritures, près d'une table couverte de fruits, d'œufs, de lait et de pain. Toutes ces choses que l'on voyait jadis dans les bosquets et les charmilles de France, et qui nous ont toujours semblé de si mauvais goût, reviennent trop à la mode en Angleterre. Les Anglais ont renoncé à la pureté des formes pour leurs vases. Je crains que pour leurs jardins ils ne se gâtent aussi : nous avons déja vu de ces jeux mesquins et de ces enfantillages; les ifs taillés et les buis en bordure commencent à reparaître.

Près de Windsor est le collège d'Eton, fondé par Henri VI. Dans les premiers temps de sa fondation, il n'était destiné qu'à recevoir vingt-cinq pauvres écoliers de grammaire,

et vingt-cinq pauvres infirmes qui devaient, avec leurs maîtres et les supérieurs ecclésiastiques, prier tous ensemble pour le roi. Le nombre actuel des étudians est de cinq cents : mais pour bien remplir le vœu du fondateur, les cinquante pauvres écoliers et infirmes d'autrefois valaient mieux que les cinq cents étudians d'aujourd'hui.

The Castle hotel, où nous sommes descendus ici, ne peut être trop recommandé aux voyageurs, *all the best accomodations are there to be found.*

Cette excellence des auberges est une des choses qui étonnent le plus l'étranger qui visite l'Angleterre. Peut-être plus d'un noble Anglais, en quittant pour la première fois son *comfortable* pays, a-t-il cru que sur le continent ce serait même chose : à Calais, à Boulogne, à Dieppe, son illusion aura pu durer encore ; mais en avançant en France que de *désappointemens !* que de mécomptes ! Il y a cependant dans le caractère français quelque chose de poli et d'accueillant, qui pourrait faire croire aux bons aubergistes ; mais cette disposition à bien ac-

cueillir est étouffée chez nous par l'amour-propre. Un maître d'hôtel garni en Angleterre se contente d'être maître d'hôtel ; il s'occupe de son état, il vient au-devant des voyageurs jusque sur le seuil de son hôtel, prendre avec une respectueuse déférence les ordres des personnes qui arrivent chez lui : sa femme, ses *waiters* l'accompagnent, et le voyageur qui descend de voiture est conduit par eux au salon (the sitting room) où il trouve presque toute la *confortabilité du chez soi*, puisque ce salon est réservé pour lui et sa famille.

En France, le bruit d'une voiture fait bien arriver sur le seuil quelques garçons de l'hôtel ; mais ni le maître du logis, s'il est occupé à lire son journal, ni la maîtresse si elle est entourée des aimables du lieu, ne se dérangent : ils croiraient déroger. Ils ne sont aubergistes qu'en passant, ils aspirent à mieux, et font mal un état qu'ils font à contre-cœur. Tous les soins étant laissés aux subalternes, la propreté, les prévenances, les attentions manquent à l'étranger. Dans notre pays, en général, on a hâte de quitter l'hôtel où l'on est descendu, tandis que je connais en Angle-

terre plus de vingt auberges où l'on passerait des saisons entières, sans qu'aucun des agrémens matériels de la vie de château manquât. Ces réflexions je les ai faites dans de tout petits villages.

L'Angleterre, avec toute sa puissance, toutes ses richesses, ne peut acquérir les avantages que nous avons sur elle. Rien ne peut lui donner notre beau soleil, nos excellens fruits et nos vins généreux. Ces dons, nous les tenons du ciel, comme elle tient de lui ses brouillards et les mers qui l'entourent et la défendent; mais nous pourrions avoir, si nous le voulions bien, ses chemins, ses trottoirs et ses auberges : car c'est elle-même qui s'est fait toutes ces choses, et ce que les hommes ont fait là, ils peuvent le faire ici. Adieu, cher ami; vous voyez que notre part est la meilleure, et qu'elle ne peut nous être ôtée. Soyons donc heureux et fiers de notre France, sans négliger d'y transporter tout le bien qui est transportable.

Si j'avais eu le temps, je vous aurais raconté une belle histoire de revenans, dont la scène est le château de Windsor; mais ce soir il est trop tard, j'aurais peur. Adieu.

LETTRE X.

Windsor.

LA CRAVATE DE DENTELLE.

Les histoires de revenans sont celles qui restent le mieux gravées dans la mémoire. Lequel de nous, mon cher ami, ne se souvient encore du saisissement qu'il éprouvait alors que dans ses plus jeunes années il entendait raconter, soit chez son père, dans la chambre des enfans, soit dans une des grandes salles d'un collège, quelque apparition d'une ame qui était revenue au milieu de la nuit demander des prières ou ordonner une restitution ?

Quant à moi, je me rappelle toujours une histoire que Walter Clifford, mon ami de collège, me dit il y a bien des années. Cet ami aimait de passion les choses sombres et mysté-

rieuses; il me disait quelquefois : Je voudrais mourir, quand ce ne serait que par curiosité. Il est mort jeune, et aujourd'hui tous les mystères lui sont révélés.

La scène de l'apparition que je vais vous redire est le château de Windsor. Aussi en le visitant, je m'arrêtai plus long-temps qu'ailleurs dans la chambre du roi... je regardai ce grand lit avec ses rideaux de velours et ses gros panaches, cette haute et large fenêtre... mais je m'arrête. Si vous recevez cette lettre au milieu du jour, ne la continuez pas : attendez pour la lire que la nuit soit venue. Alors, à la faible lueur d'une bougie, ouvrez-la, et vous verrez que

Le 4 janvier 1736 tout était en mouvement au château de Windsor : la reine Sophie, femme de Georges Ier, se mourait... Elle avait fait appeler le roi; tout le monde avait été renvoyé de la chambre de la mourante, les deux époux étaient restés seuls pendant plus d'une heure, et les courtisans avaient remarqué que Georges, malgré sa froideur habituelle, avait eu en sortant de ce lugubre entretien, le visage baigné de larmes.

La reine Sophie voyait la mort venir sans effroi; malgré la couronne, la vie ne lui avait pas été douce : elle s'était vue négligée par son royal époux, que lady Horatia D.... avait subjugué depuis plusieurs années par sa coquetterie et ses charmes. Femme soumise, Sophie de Brunswick avait souffert en silence; mais avant de mourir, elle voulut essayer de rompre les liens criminels de son mari. Lorsqu'elle vit Georges debout à côté de son lit de mort, elle lui tendit la main, en disant d'une voix défaillante : *Ah! je ne mourrais pas si vite si vous m'aviez aimée!* . . . .

Le roi se penchant sur sa main, la baisa, y laissa tomber quelques larmes, et voulut parler; mais la reine reprit : Georges, à présent tout est oublié, tout est pardonné; Dieu qui m'appelle à lui voit dans mon cœur... ce cœur vous aime encore; aussi je ne vous ferai pas un seul reproche, mais je vous adresserai une prière, et en disant ces mots, elle se souleva à demi, serra la main du roi avec toute la force qui reste à une femme mourante, et ajouta : Au nom du Rédempteur des hommes, si ce n'est par amour, par pitié pour

moi, pour votre salut éternel, je vous en conjure, Georges, renoncez à la vie coupable que vous menez. Si je devais vivre encore, vous pourriez croire que c'est pour mon bonheur que je vous fais cette prière... mais demain je serai froide et insensible à tout dans mon cercueil; ami, c'est pour votre ame que je vous implore : ne voyez plus lady Horatia.

—Je vous le promets, répondit le roi. Sophie, ne parlez pas ainsi; ces pensées-là vous font mal.

— Elles m'en ont bien fait; mais à présent je vois le ciel... Il n'y a point de jalousie dans le ciel !... Quand vous y viendrez, Georges, vous n'aimerez que Dieu et moi. Là, on n'aime que ce que l'on doit aimer... Demain...

—Eloignez cette idée : vous n'êtes pas aussi mal; les médecins assurent que nous pouvons conserver de l'espérance. Toute l'Angleterre prie pour vous.

—La vie d'ici-bas n'est pas ce que je veux : ce que je veux, ce que je demande, c'est que vous songiez au monde où je vais entrer... moi demain, et vous dans un an.

En prononçant ces dernières paroles, la

voix de la reine mourante avait repris de la force, ses yeux fixes s'étaient attachés sur ceux du roi, et elle ne parlait plus que son doigt levé montrait encore le ciel.

Après cet effort, elle garda un long silence, ses yeux ne se rouvrirent plus et ses lèvres s'agitèrent sans proférer une parole distincte. Le roi s'éloigna alors de sa couche, et tout Windsor remarqua sa douleur.

Comme la reine l'avait annoncé, le lendemain *elle fut froide, insensible à tout*, et exposée morte et couronnée sur un lit de parade.

Toute la cour vint en deuil pour lui rendre les derniers hommages, et lorsque la voiture de lady Horatia s'arrêta devant le grand escalier du château, des officiers du palais s'approchèrent de la portière, et signifièrent à l'ancienne favorite qu'elle ne pouvait être admise.

Bientôt cette disgrace fut connue; on en parlait tout bas en traversant les appartemens, et même dans la chambre funéraire on se répétait: Si elle avait été éloignée avant ce jour, celle qui est gisante ici ne serait peut-

être pas morte si vite... D'autres disaient : Ce n'est que par étiquette, la disgrace ne sera pas longue. Ceux-là ne se trompaient pas ; avant peu de mois, lady Horatia avait repris tout son séduisant empire. Georges était retombé sous le charme, mais son amour, mais les distractions que l'on cherchait à lui donner, ne pouvaient effacer sa tristesse ; tout en étant infidèle, il se souvenait malgré lui de la dernière prière de la reine; et tout en s'en rappelant, il ne pouvait résister à l'enchanteresse qui redoublait d'efforts pour le captiver. Georges aimait beaucoup la musique, lady Horatia lui donnait de ravissans concerts, et au milieu de tous ces plaisirs, il entendait une voix qui lui répétait : *Moi demain, vous dans un an !*

Déja il y avait six mois que la reine était morte ; la favorite avait reçu Georges chez elle, mais n'avait point reparu à Windsor; son amour-propre et le désir d'humilier ses rivales et ses ennemis lui faisaient vivement désirer d'y revenir. Souvent elle en avait parlé au roi, qui jusqu'alors avait toujours répondu par les mots de *deuil* et de *convenances;* elle l'emporta enfin, et elle revint au

château resplendissante de parure et radieuse de fierté. Jamais ses regards n'avaient été si brillans de vivacité et d'orgueil, jamais ceux du roi n'avaient été ni si tristes, ni si humbles, car il avait un grand poids sur le cœur. La journée fut longue et embarrassante pour lui.

Enfin la nuit vint le sauver de la représentation, mais il ne vit point s'en aller avec la foule le remords qui attristait son ame. Quand il fut dans sa grande chambre, en se rapprochant de son lit, il se rappela que c'était la reine qui en avait brodé les draperies et les ornemens; il voulut chasser cette pensée, elle revint : sur sa cheminée il avait un calendrier, ses yeux se fixèrent dessus; il compta les mois écoulés, il y en avait déja six : encore un ressouvenir qu'il s'efforça vainement d'éloigner. Comptant que le sommeil le délivrerait de ses sombres pensées, il se hâta de se coucher; mais le sommeil ne vint pas; le plus pauvre laboureur de ses trois royaumes dormait au bout de sa journée, lui ne le pouvait pas; c'était en vain qu'il se tournait et se retournait sur sa couche, ses yeux se refusaient

à se fermer. A travers les hautes et larges fenêtres de sa chambre, la lune projetait de longues gerbes de lumière qui se dessinaient sur le tapis ; tout à coup il vit entre le lit et la croisée quelque chose qui ressemblait à de la fumée, et qui s'élevait du milieu de l'appartement ; il crut qu'une étincelle avait mis le feu au plancher, il se leva pour l'aller éteindre ; mais arrivé à l'endroit d'où il avait vu partir la fumée, il ne trouva rien. Seulement il s'aperçut qu'une odeur d'encens et de ces baies que l'on brûle à l'entour des morts, s'était répandue dans sa chambre. A peine recouché, il vit de nouveau la vapeur bleuâtre s'élever du parquet : elle ressemblait à un léger nuage, mais bientôt elle se condensa. D'abord sa forme avait été indéterminée ; mais petit à petit ce brouillard en se roulant sur lui-même prit l'aspect d'une figure humaine ; en revêtant cette forme, le fantôme, si c'en était un, avait gardé sa transparence, et les rayons de la lune perçaient ce corps qui ne formait aucune ombre. Georges le vit qui s'avançait vers son lit : par un mouvement involontaire, il se retourna pour ne pas voir ce

qui lui semblait surnaturel; mais une main plus glaciale que le marbre d'un tombeau se posa sur son épaule nue, et en même temps une voix douce répéta trois fois : *Georges ! Georges ! Georges !* Alors tressaillant et couvert d'une sueur froide, le coupable époux de Sophie de Brunswick tourna la tête, il vit penchée vers lui l'ombre de la reine ; la mort n'avait fait que pâlir ses traits, ses grands yeux noirs brillaient d'un éclat extraordinaire au milieu de sa pâleur sépulcrale, son vêtement n'était autre qu'un long linceul; sur sa tête brillait encore cette couronne que l'on place aux funérailles dans les cercueils des rois et des reines.

D'un accent solennel, au milieu du profond silence de la nuit, elle proféra ces paroles : Georges, vous avez oublié la promesse sacrée que vous m'aviez faite sur mon lit de mort, Dieu m'a permis de venir la rappeler. Georges, convertissez-vous au Seigneur, ses jugemens sont terribles, et en vérité, en vérité je vous le dis, votre jour approche; celle que vous aimez d'une coupable passion, peut vous précipiter en enfer; mais ne pourra vous re-

tenir sur la terre un jour de plus que le jour fixé. Georges! Georges, convertissez-vous au Seigneur!

Après ces mots, comme un petit souffle passa sur le visage du roi; il regardait toujours, il ne vit plus rien; il écoutait encore, et tout était silence. Est-ce que je dormais? se demanda-t-il; serait-ce un songe? Mais non je suis sûr que je ne dormais pas; comme cette ombre lui ressemblait!.. Oh! il n'en faut plus douter, c'est un avertissement du ciel.

J'y suis décidé, je ne reverrai plus celle que je ne dois pas aimer... et pour confirmer cette bonne résolution, le roi se mit à prier; toutes les heures de la nuit se traînèrent longuement, il les compta toutes résonnant sous les voûtes du château.

Le lendemain avait été fixé pour une fête chez lady Horatia; Georges fit dire qu'il ne s'y rendrait pas, et que pendant plusieurs jours il voulait ne voir que ses ministres.

Cette subite résolution effraya la favorite. Elle intrigua si bien qu'elle parvint à revoir le roi malgré lui; d'abord il voulut être froid et sévère, mais elle fut si aimable, si séduisante

qu'il allait redevenir tendre, quand ses regards tombèrent tout-à-coup sur l'endroit même où la reine lui avait apparu... Alors retirant sa main des mains de la belle maîtresse, il dit : C'est ici même qu'elle m'a dit cette nuit de renoncer à vous.

— Qui? demanda Horatia, qui vous a vu cette nuit?

— Celle que Dieu m'avait donnée pour épouse, la reine Sophie.

— Vous et l'Angleterre l'avez pleurée; Georges, ne pensez plus à elle, elle est en paix dans son tombeau.

—Les tombeaux se rouvrent quelquefois, et le sien s'est rouvert... Elle en est sortie... cette nuit... ici même, là près de mon lit, je l'ai vue... vue des yeux de mon corps... Je l'ai entendue, elle m'a crié : Georges! Georges! convertissez-vous au Seigneur, et renoncez à votre coupable amour!

— Ah! sire, vous ne m'aimez plus! et pour rompre les liens qui faisaient mon bonheur, vous recourez aux visions et aux songes..... Georges, il serait plus simple de me dire : Horatia, je ne vous aime plus...

Des sanglots et des larmes suivirent ces paroles, et le roi qui s'était éloigné de son amante, revint près d'elle et ajouta : Horatia, comment pouvez-vous dire que j'ai cessé de vous aimer? si je ne vous aimais plus, je ne serais pas si à plaindre! Mon devoir me crie de ne plus vous voir, de rompre avec vous, mon amour est plus fort que mon devoir... que Dieu même... car il m'envoie les morts pour me commander de ne plus vous aimer... et cependant je vous adore toujours...

Parlant ainsi Georges serrait Horatia sur son sein, et les larmes qui l'avaient fait revenir à elle furent promptement séchées.

Il y a tant de puissance dans les paroles de la femme qu'on aime! elles savent si bien s'insinuer dans le cœur et dans l'esprit, qu'avant la fin de la journée Georges ne pensait déja plus que c'était bien un avertissement de Dieu qu'il avait reçu la nuit précédente, et que c'était bien Sophie de Brunswick qui lui avait apparu. La conviction qu'il avait eue le matin, il ne l'avait plus à la fin de la journée ; elle s'était pour ainsi dire fondue devant les sourires d'incrédulité de son amante.

Quand il rentra seul dans la chambre royale, il se répétait : Horatia a raison, c'était un vain songe de mon esprit, les morts ne reviennent pas.

Il se trompait, Dieu permet quelquefois que les sépulcres se r'ouvrent, et la reine reparut encore. Pâle comme la veille, son visage cette seconde fois était plus sévère. Georges, dit le spectre qui se tenait debout au pied du lit, et dont une des mains soulevait le rideau de pourpre ; Georges, vous aimez mieux la croire que moi, vous avez dit comme elle que Dieu ne vous avait pas parlé par ma bouche ; que ce n'était qu'un vain rêve de votre esprit... Eh! bien, Georges, écoutez-moi : c'est la dernière fois que moi qui fus votre épouse, que moi qui suis dans le cercueil, ferai entendre une parole... Après cette parole mon silence sera éternel, mes lèvres tomberont en poussière. Georges, convertissez-vous au Seigneur, car votre heure approche... et pour que, demain, vous et elle ne disiez pas encore : Non, Sophie de Brunswick n'est pas sortie de son tombeau, voilà un témoignage que je vous laisse... Si la main

d'un mortel peut défaire ce nœud que la main d'un habitant du sépulcre a fait, alors riez-vous de mes paroles, de mes avertissemens; mais si au contraire ni vous, ni elle, ni aucun autre ne pouvez dénouer ceci, alors dites-vous : C'était bien une vision réelle; c'était bien Sophie de Brunswick qui est venue me répéter de me convertir au Seigneur mon Dieu.

En prononçant ces paroles, le spectre se pencha sur le lit, prit une cravate de dentelle que le roi avait quittée, la noua et la jeta sur le sein de Georges étonné et tremblant.

Après ce geste, les lourds rideaux de velours retombèrent en agitant leurs anneaux dorés, et la vision disparut.

Alors le coupable époux de la reine Sophie ne doutait plus. Couvert d'une sueur froide, entendant battre ses artères, il restait immobile; ses yeux ouverts demeuraient fixes comme s'il la voyait encore. Il écoutait, mais la voix s'était tue, et le bruit triste et monotone de la pendule troublait seul le silence de la nuit. Ce léger morceau de dentelle pesait d'un poids immense sur son sein, et il n'osait

l'ôter de dessus lui... Enfin, rougissant de sa frayeur, il se leva tout-à-coup, prit la cravate nouée, et la porta près de la lampe qui brûlait dans un cabinet voisin. Avec un tremblement nerveux, il essaya et essaya à diverses reprises de la dénouer... mais tous ses efforts étaient vains, et chaque essai infructueux augmentait son émotion et sa crainte.

Rentré dans sa chambre, il ne songea plus à dormir; il fit allumer beaucoup de lumières, et se fit lire les requêtes qui lui avaient été remises pendant les jours précédens; mais au milieu de toutes ces occupations, la pensée de la vision restait fixe et constante.

Le lendemain, Georges alla le soir chez lady Horatia, il y vint avec un visage sombre et sévère; elle était toute parée pour une fête; le roi la voyant accourir en souriant au-devant de lui, lui dit : Le moment des sourires et des enchantemens est passé. Vous m'avez trompé, madame, elle m'est encore apparue cette nuit.

— Votre imagination s'égare, votre esprit se trouble et vous trompe, répliqua la belle Horatia.

— C'est vous qui me trompez, vous seule, répartit Georges avec sévérité; vous m'avez dit que ce n'était qu'un songe, eh! bien voyez! Parlant ainsi, il lui donna la cravate, et ajouta : Voilà ce que la reine m'a dit.

Georges, convertissez-vous au Seigneur, car votre heure approche... et pour que, demain, vous et elle ne disiez pas encore : Non, Sophie de Brunswick n'est pas sortie de son tombeau, voilà un témoignage que je vous laisse... Si la main d'un mortel peut défaire ce nœud que la main d'un habitant du sépulcre a fait, alors riez-vous de mes paroles et de mes avertissemens; mais si au contraire ni vous, ni elle, ni aucun autre ne pouvez dénouer ceci, alors dites-vous : C'était bien Sophie de Brunswick qui est venue me répéter de me convertir au Seigneur mon Dieu.

Horatia, voilà ce nœud, essayez de le dénouer; si vous y parvenez je ne croirai plus à la vision... je serai tranquille et heureux...

— Qu'à cela ne tienne, répondit Horatia, qui voulait encore sourire mais qui commençait à trembler; qu'à cela ne tienne, je vais bientôt avoir défait ce nœud... Et de ses jolis

doigts tout brillans de bagues et de diamans, elle tournait et retournait dans tous les sens la cravate de dentelle; elle essayait, s'arrêtait et essayait encore, mais toujours sans pouvoir relâcher le moindrement ce nœud surnaturel.

— Vous voyez bien, dit le roi, que vous ne pouvez réussir.

—Eh! bien, répondit la jeune femme impatientée et inquiète, je ferai comme Alexandre avec le nœud gordien.... et elle jeta la cravate nouée dans le feu...

— Le roi la retira, mais elle était déja en flamme; il la jeta loin du foyer: en tombant, elle toucha à la robe légère de lady Horatia; la gaze s'enflamma aussitôt. Effrayée et perdant la tête, la maîtresse de Georges se mit à courir en appelant du secours; le mouvement, les portes ouvertes redoublent le feu. Bientôt Horatia jetant d'affreux cris parcourt le château; on dirait un météore flamboyant traversant les longues salles... on ne reconnaît plus la jeune amante du roi parée pour une fête... Elle tombe enfin exténuée de dou-

leur... elle tombe et expire dans d'horribles souffrances...

Depuis ce jour, Georges devint de plus en plus mélancolique : on le voyait passer de longues heures en prières; il fonda un hospice et fit beaucoup de bien au nom de la reine Sophie : Il répétait souvent. *Une partie de ce qu'elle a dit a été prouvée, aucune main n'a pu dénouer ce qu'elle avait noué; l'autre moitié de la prophétie s'accomplira aussi, et je mourrai bientôt.*

Le roi en parlant ainsi ne se trompait pas; deux mois après la mort de lady Horatia, il mourut : l'année de la mort de la reine n'était pas révolue.

LETTRE X.

Oxford.

Vous aurez trouvé ma dernière lettre bien longue, mon cher ami, mais vous m'excuse-

rez en pensant que Windsor est *le Versailles* de l'Angleterre; et puis vous connaissez mon goût pour tout ce qui rappelle les vieux jours du passé : où je trouve des souvenirs, j'aime à rêver long-temps. Ce n'est rien que de voir des yeux du corps ; on regarde mieux avec ceux de l'esprit, et ces regards-là aiment à se prolonger. Dans notre rapide voyage on me fait souvent violence, on m'accuse de ne pas assez admirer les *ensembles* et de rester trop long-temps devant quelques *détails :* certes je ne puis me plaindre, car si l'on m'arrache à ce que je regarde, c'est pour me conduire vers d'autres merveilles ; mais la vieillerie devant laquelle je me plaisais, il me la faut quitter. Par exemple, de tous les monumens de Westminster celui qui m'a intéressé davantage, c'est une pierre brute enchâssée dans un vieux siège de bois vermoulu ; mon guide m'avait dit que c'était sur cette pierre que les rois d'Ecosse, et depuis les rois d'Angleterre, se faisaient sacrer ; et mon imagination s'était attachée à cette pierre, et je commençais déja à évoquer tous les princes qui s'y étaient assis, quand un de mes amis vint me reprocher de donner tant de

temps à si peu de chose. Je le suivis en pensant qu'il avait raison ; mais c'était un sacrifice que je faisais.

On dit que quelques Ecossais sont doués d'une seconde vue (second sight); ils voient dans l'avenir : moi, je ne vois rien de ce côté, que d'épais brouillards, et je ne m'en plains pas ; mais Dieu m'a donné aussi une *seconde vue*, c'est celle du passé : souvent il me revient et se déroule sous mes yeux; quelquefois ses faits m'apparaissent comme des tableaux à demi-effacés par le temps, d'autres fois ils sont tout brillans de couleurs vives et tranchantes. Dans les vieux manoirs, sous les gothiques voûtes des rois et des chevaliers, je ne trouve jamais de solitude ; un sentiment qui ressemble à une émotion religieuse s'empare de moi, je m'isole du moment actuel, et sans efforts je remonte les siècles ; alors les grandes salles que je parcours sont habitées comme elles l'étaient jadis. Ici, dans cette profonde embrasure de la fenêtre, tout près de cette croix de pierre, qui rappelle des souvenirs de croisades, et qui a fait donner à ces ouvertures le nom de croisées, je vois la noble châtelaine assise à son

métier de tapisserie, près de ce large et haut foyer; j'écoute, ainsi que tous ces jeunes enfans que j'aperçois assis sur ces bancs creusés dans l'épaisseur des murs, sous le manteau de la cheminée, les histoires de batailles que raconte le vieux chevalier, haut et puissant seigneur du lieu que je visite. Préoccupé ainsi du passé, je ne vois pas tout le matériel du présent; aussi je suis fort mauvais pour prendre des mesures exactes. Qu'un autre vous dise combien ces voûtes ont de hauteur, combien ces salles sont longues; moi, je n'en sais rien, j'ai bien mieux aimé leur demander les faits qu'elles ont vus que ce qu'elles comportent de pieds et de pouces; l'un m'importe plus que l'autre.

Si dans le plus simple petit castel, bien vieux et bien historique, j'éprouve toutes ces émotions que j'aime et que je recherche, jugez, mon cher ami, de ce que je dois éprouver ici; dans les villes ordinaires, on est obligé de chercher les monumens, il faut passer devant des maisons vulgaires pour arriver à ce qui vaut la peine d'être visité. A Oxford, ce qu'il y a de plus rare, c'est un bâtiment qui ne soit

historique ; toutes ces longues murailles entre-coupées de tourelles, ces toits surmontés de dômes, ces porches en ogives, ce sont des rois et des reines, des cardinaux, des ministres ou des princes qui les ont bâtis : on dirait que les simples bourgeois ont été bannis lors de la construction de la ville savante. Le voyageur est comme étourdi des grands noms que lui redit son guide en le promenant à travers tous les magnifiques collèges. A celui de *Sainte-Madeleine* (car la protestante université d'Oxford a conservé toutes les anciennes dénominations catholiques, de collèges de *Tous saints*, *de toutes ames*, de *corpus Christi*, etc., etc.), on vous montre le tombeau du fondateur Waynflete, chancelier du malheureux Henri VI. Au *Queen's college*, on vous cite Robert d'Eglesfield, confesseur de la reine Philippa d'Espagne, femme d'Edward III. A *University college*, c'est Alfred, roi troubadour et guerrier, qui le premier rassembla dans ce lieu quelques enfans de la harpe et de la science.

Plus loin, à *Oriel college*, vous entendez le nom d'Edward II. *Balliol college* redit ce-

lui de son fondateur, Jean Balliol, père de Balliol, roi d'Ecosse.

Puis vous entendez citer les patrons, les saints de la réformation protestante, le chaste Henri VIII, la vierge reine Elisabeth et le cardinal Wolsey.

Dans ces vastes et nobles collèges les chapelles attirent toujours l'attention des voyageurs, c'est la partie la plus soignée : pas une pierre ne manque à leurs voûtes, pas une feuille à leurs corniches; les statues mêmes de ces saints que l'on n'y vénère plus sont réparées avec un soin extrême. Nous avons remarqué des têtes nouvelles remises sur les corps de sainte Ursule et de sainte Brigitte; en vérité, si, comme je le crois, le catholicisme rentre un jour dans ses vieilles églises d'Angleterre, il n'aura à y rapporter que des tabernacles et des confessionaux. Pendant que nos voisins gardent ainsi la forme matérielle de l'ancien culte de leurs pères, nous, nous bâtissons des églises qui n'auraient rien à changer pour devenir des temples protestans.

Au-dessus de la porte d'entrée de *University college*, nous avons remarqué une statue

de Jacques II; elle a été offerte à ce collège par un gentilhomme catholique romain. Je suis bien aise que cet hommage rendu à un roi malheureux l'ait été par un des nôtres : dans les trois royaumes il n'y a que deux statues de Jacques II, celle d'Oxford et celle de Whitehall. Chez tous les peuples, la force et la résignation dans l'adversité ne sont pas les vertus qui obtiennent le plus d'hommages.

Parmi les édifices sacrés de l'université, l'église de *New-college* est ce qu'il y a de plus cité : c'est là que nous avons admiré de beaux vitraux; à côté des brillantes couleurs des fenêtres gothiques, nous avons vu avec plaisir des peintures modernes sur verre dépoli; elles représentent les quatre vertus cardinales, et sont l'ouvrage de sir Joshua Reynolds, et d'un Français, M. Jervais.

Au-dessus de ce tableau (car on peut lui donner ce nom) on en voit un autre, la nativité du Sauveur. Par une heureuse idée, le peintre a fait partir toute la lumière du corps de l'enfant Jésus, de *ce soleil de justice* qui se lève pour éclairer les nations.

Ces peintures ont quelque chose de magique.

On dirait une vision lointaine; les nuances sont pâles et vaporeuses. Sachant qu'il ne pouvait faire revivre les brillantes couleurs des vitraux d'autrefois, l'artiste, inventeur de ce genre n'a guère employé que le blanc qui tranche sur un fond d'ombre. Le jaune rayonnant, la couleur de chair, un peu de verdure, voilà tout ce que j'y ai vu. Mais le verre sur lequel sont peints ces tableaux n'étant pas coupé en aussi petits morceaux que nos anciens vitraux, l'œil suit mieux le contour des formes et devine plus facilement et les personnages et les sujets.

Nos peintres français devraient s'essayer dans ce genre. J'ai entendu des personnes de goût trouver ces vitres supérieures à celles du 12ᵉ siècle. Ce n'était pas mon avis. Je cite celui des autres, n'étant jamais certain que le mien soit le meilleur. Mais je leur demandai si à travers ces pâles transparens la lumière projetée dans l'église aurait la magie, la chaleur, le *religieux* de ce rayon de soleil traversant une fenêtre gothique, peinte en rouge, en or, en pourpre et en violet.

On nous a montré dans le sanctuaire de

cette chapelle la crosse de Wikeham, évêque de Winchester. Ce bâton pastoral est en vermeil et orné de pierres précieuses incrustées, et a sept pieds de haut. Il porte dans sa partie recourbée la figure du saint fondateur du collège. Il me semble que cette crosse doit faire un singulier effet entre les mains d'un évêque protestant.

A *Jesus-college*, on fait voir aux visiteurs une montre qui a appartenu à Charles Ier. Qui n'aurait cru autrefois, que la montre d'un roi ne devait lui indiquer que des heures heureuses?... Et cependant cette montre lui a fait voir, le 29 janvier 1648, sa dernière heure, celle de son exécution !

Ce collège a conservé aussi un énorme étrier qui servait jadis à Elisabeth, et un bol en vermeil qui contient dix gallons et pèse 278 onces. La loce ou cuiller qui sert à cet immense bol est du poids de 14 onces, et contient une demi-pinte de liquide.

Dans différens endroits nous avons vu de ces vases énormes où les Anglais aiment à faire brûler le punch pour leurs grands jours de fêtes et de réjouissances.

Au Musée ashmoléen (the ashmolean Museum) fondé par Elias Ashmole, et bâti par sir Christopher Wren, il y a une foule de choses curieuses que bien des gens appelleront des *vieilleries :* entre autres

Une amulette jadis portée par Alfred-le-Grand; d'un côté est la figure de saint Cuthbert, et de l'autre une fleur grossièrement taillée. Les ornemens sont d'or, et sur une plaque on lit en lettres saxonnes : *Alfred m'a fait faire.*

L'épée offerte par Léon X à Henri VIII !.. Le livre qui explique toutes ces curiosités dit que ce qu'il y a de plus curieux dans cette épée c'est la poignée qui est de cristal et d'argent; ce qui nous a semblé le plus curieux à nous, c'est de voir cette épée donnée *au défenseur de la foi* par les mains d'un pape, précieusement conservée par le prince apostat !

L'anneau de feu le cardinal d'York, avec le portrait du premier Prétendant et sa femme.

Une montre d'or ornée de turquoises, portée jadis par la reine Elisabeth; à côté, celle de Cromwel! Un peu plus haut nous avons parlé de celle de Charles Ier; le temps a mar-

ché pour le bourreau, comme pour la victime.

Un vieux soulier tout recouvert de pièces et de morceaux de cuir vous est aussi montré : il a appartenu à John Bigg, commis d'un des juges de Charles Ier.

Lorsque la restauration rendit les Stuarts à l'Angleterre, ce valet de régicide ne put se consoler; il tomba dans une noire mélancolie, se retira dans une caverne, et fit vœu de mendier. Il ne mendiait que des morceaux de cuir et s'en servait pour raccommoder tous ses vêtemens, il portait à sa ceinture trois bouteilles, deux pour de la bière et une pour du lait ; ceux qui le regardaient comme un *confesseur* de la foi républicaine, les remplissaient. Cet homme avait eu de l'aisance et de l'instruction. Son soulier jeté au milieu des joyaux des rois, fait encore après des siècles prononcer son nom; cette destinée nous a semblé bizarre.

Le collège de *la Trinité* possède un magnifique calice en vermeil, jadis de l'abbaye de Saint-Alban; de toutes les richesses de cet établissement, ce calice et sa patène sont les

deux seules choses qui restent. Dans le trésor de ce collège on ne voit plus de vases d'or, mais on y montre un reçu de Charles Stuart, qui reconnaît que toute la vaisselle précieuse lui a été donnée par les membres de *Trinity-college*, pour le soutien de la cause royale.

Oxford a été une des villes les plus royalistes de l'Angleterre; elle en est aujourd'hui une des plus religieuses: *l'esprit prêtre* (pour parler le langage du jour) s'y est conservé malgré la réforme. Voyez ce qu'en dit Rubichon dans son dernier ouvrage.

Le collège de *Christ-Church* déploie une belle façade de plus de quatre cents pieds; la porte principale, flanquée de quatre tourelles, est surmontée d'une haute tour terminée en dôme. C'est au fameux Christopher Wren que l'on doit la régularité et la majesté de ce monument. La grande salle ou le réfectoire, l'escalier, le vestibule, sa voûte surtout, sont très remarquables.

Le réfectoire a 115 pieds de long, 40 de large et 50 de haut. Comme l'honneur de recevoir les rois d'Angleterre appartient à *Christ-church college*, cette vaste salle a bien

des fois reçu des convives couronnés : Henri VIII, en 1533; la reine-vierge, en 1566; Jacques Ier le Bel-Esprit, en 1592; et plus tard son infortuné fils!

En 1814, on vit sous ces nobles voûtes une bien illustre assemblée, Georges IV, alors prince régent, Alexandre, empereur de toutes les Russies, François, empereur d'Allemagne et roi des Romains, Guillaume, roi de Prusse, le feu duc d'York, la grande-duchesse d'Oldenbourg et leur suite, le prince Metternich et Blucher, et le généralissime duc de Wellington. Oxford se souvient avec fierté de cette visite, de cet hommage rendu aux Muses par des empereurs et des rois, qui s'honorèrent de recevoir des diplômes de membres de son université. On montre aujourd'hui les fauteuils où se sont assis ces augustes personnages, et les *guides* vous font encore avec emphase les récits du banquet qui leur fut offert dans la rotonde de la bibliothèque de Radcliff.

Dans le réfectoire de *Christ-Church*, les murs sont décorés de nombreux portraits, la plupart de personnages historiques, et qui ont été étudians de ce collège; parmi eux j'ai

distingué lord Grenville, et le duc de Portland et le célèbre Canning, poète, ministre, homme habile, mais qui me semblait trop républicain pour bien défendre une monarchie. J'ai vu avec plus de respect le portrait d'Edmund Burke; celui-là ne disait pas que *si l'Angleterre élevait sa bannière, les mécontens, les radicaux, les jacobins de tous les pays s'y rallieraient*(1). Burke avait une plus noble idée de l'oriflamme de son pays; il ne voulait la déployer que pour des guerres saintes, contre les peuples qui jugent et qui tuent leurs rois.

Pendant que je regardais le portrait de Georges Canning, peint par sir Thomas Lawrence, un Anglais vint me demander si la souscription que le *Constitutionnel* et M. Charles Dupin avaient ouverte pour l'érection d'un monument à la gloire de cet homme d'État *selon leur cœur,* avait produit beaucoup. Je crus voir de la malignité dans la question, et je lui répondis : Je ne sais où en est cette collecte libérale; nous avons tant de

(1) Paroles du ministre Canning.

gloires françaises à honorer, que je ne me suis nullement occupé de celle de votre ministre. Jeanne d'Arc n'avait qu'un monument qui n'était pas digne d'elle; nous allons lui en élever un nouveau, et nous ne vous proposerons pas d'y souscrire.

Dans la chapelle de *Christ-church college*, on montre la châsse de sainte Frideswide; elle est surmontée d'un dais de pierre à petits pinacles gothiques d'un travail précieux. De chaque côté de cette tombe, autrefois vénérée comme une relique, on voyait deux statues couchées : elles étaient de bronze et représentaient le père et la mère de la sainte : ceux qui lui avaient donné la vie étaient ainsi venus se reposer sous sa gloire.

Sainte Frideswide mourut le 19 octobre de l'an 740; à pareil jour, il y a encore chaque année une foire tenue en face de l'église où elle repose. Demandez à cette foule ce qu'était sainte Frideswide, elle n'en sait rien; le catholicisme a gardé le souvenir des bienfaits des saints, le protestantisme n'a conservé que leurs noms.

Ce collège de *Christ-church* compte

comme premier fondateur le cardinal Wolsey, qui avait voulu y établir un diacre, un sous-diacre, cent chanoines, dix lecteurs, treize chapelains, un organiste et seize enfans de chœur; mais la disgrace de cet ambitieux vint avant qu'il pût réaliser tous ses grands projets. Celui dont il avait été le flatteur et le bas complaisant, Henri VIII, annula tout ce que le cardinal avait fait, s'empara de la dotation, et légua pour quelque temps son nom au collège. Elisabeth vint ensuite, et changea ce que *le défenseur de la foi* croyait avoir établi à perpétuité. Malgré ces puissantes volontés, malgré les mots *voulons et ordonnons*, ce grand et beau collège ne porte ni le nom de Wolsey, ni celui de Henri VIII, ni celui d'Elisabeth.

Les dix-neuf collèges réunis de l'université, et les cinq *halls* (qui en sont comme les succursales) comptent près de cinq mille étudians (*members on the books*).

Cette jeunesse nous a paru tranquille et studieuse, respectueuse pour les vieillards, les femmes et les étrangers qu'elle rencontrait. En France, nous aurions entendu plus de

bruit, plus de mouvement. Dans ces vastes cours, dans ces longues galeries, sous ces *cloîtres*, nous nous trouvions sur le chemin d'une foule de jeunes gens se rendant à l'étude: leur démarche était grave, ils faisaient moins de bruit que nos avocats n'en font au Palais. Leur mise ressemble un peu à celle de nos hommes de loi: ils portent tous une toge noire et une petite toque plate et carrée; mais l'agilité et le mouvement de la jeunesse s'accommodant mal de ce long vêtement, ils laissent pendre et flotter cette toge ouverte, comme un manteau, et la manière dont ils placent leur toque nous a rappelé un peu, malgré la différence de forme, les bonnets de police de nos sous-lieutenans.

Dans cette Angleterre que certaines gens nous citent sans cesse comme la terre classique de la liberté, les étudians des universités ne sont pas indistinctement confondus. Nous avons vu dans les réfectoires des places privilégiées pour les *jeunes nobles* (sons of noblemen). Le fils d'un noble, d'un homme titré, a deux habits: celui des grands jours est de soie violette damassée, richemei ..ué de

galons d'or; celui des jours ordinaires est une toge de soie noire.

Après ces fils d'hommes titrés, viennent les *gentlemen commoners*, qui ont deux toges de soie, l'une unie et l'autre chargée de glands de soie noire.

Les simples *commoners* ont la toge en laine et sans manches. Les nobles ont la toque de velours avec le gland d'or; *les gentlemen*, en velours, mais avec un gland de soie; et les *commoners*, en drap noir avec une touffe de soie.

Ainsi le pays de la liberté n'est pas celui de *l'égalité*, et l'on n'a pas craint d'y distinguer les rangs; chaque rang jouit de sa liberté, et l'envie ne gâte pas le bonheur que cette liberté assure à chacun. Un homme accoutumé dès son enfance à voir d'autres hommes au-dessus de lui, reste plus à sa place et s'agite moins dans le monde. Lors d'une grande cérémonie il y aura trouble et tumulte, si vous n'avez pas marqué d'avance des places distinctes; si au contraire, vous avez désigné les rangs, il y aura paix, ordre et dignité : il en est de même de la société : là où l'on n'est pas classé il y a

malaise, désordre et murmures. En Angleterre, on a senti tout cela, aussi rien n'y est confondu, c'est ce qui nous y a frappé davantage; en France, on s'irrite contre une supériorité quelconque, on la croit toujours envahissante et hostile; en Angleterre, on la respecte parce qu'on la regarde comme tutélaire et protectrice. Avec cette disposition il y a moins de jalousie dans les esprits, et par conséquent plus de bonheur et de calme.

L'université d'Oxford a pensé long-temps que les *principaux* ou *gouverneurs* de ses collèges ne devaient pas être mariés; cette pensée était un ressouvenir de l'ancien enseignement catholique; il y a même encore aujourd'hui quelques grades où le mariage n'est pas permis.

Dans tous les pays et dans tous les temps on a dû penser que les hommes qui n'ont pas d'enfans à eux s'occuperont davantage des enfans des autres.

Le premier dignitaire de l'Université est le chancelier; on a toujours soin de le choisir dans les hauts rangs de la société : il faut qu'il ait été élevé à Oxford, car on veut que ce

protecteur aime l'Université avec tous les souvenirs de son jeune âge.

Le vice-chancelier, nommé par le chancelier, est tenu à résidence; c'est lui, qui de concert avec quatre *pro-vice-chanceliers*, surveille tous les collèges et les *hall's*, y maintient la discipline et l'observance *des anciens statuts* : car ici, comme dans presque tout, les Anglais montrent leur respect pour ce qui a été établi par leurs devanciers. Les jeunes étudians s'élèvent au milieu d'usages que nous réformerions en France, parce que nous les regarderions comme *surannés*, comme peu en *harmonie avec nos mœurs*. En Angleterre, dans l'enseignement, comme dans les lois, comme dans les habitudes de la vie, on a conservé et maintenu des choses d'autrefois. Avec cette sage et bonne disposition, je m'étonne toujours du changement de religion qui s'est opéré dans ce pays de constance et de bon sens. On ne peut l'expliquer que par le déchaînement des passions et par la profonde immoralité de Henri VIII, premier pontife de la réforme, qui achetait les consciences et payait les apostasies avec l'argent de cette

église dont il s'était déclaré le défenseur.

Oh! que les crimes des rois ont de terribles suites! et que les cruelles voluptés du meurtrier d'Anne de Boleyn et de Catherine Howard ont coûté cher à l'Angleterre! que de sang, que de ruines, que de parjures, ont suivi l'apostasie de ce libertin couronné!

Dans toutes les collections de tableaux je retrouve son portrait, son ame y est peinte: dans ses yeux petits et vifs on voit la cruauté et la finesse du tigre; son front dégarni de cheveux annonce ses débauches, son énorme embonpoint redit son intempérance; la recherche de sa mise, sa petite toque posée sur l'oreille, montrent ses prétentions d'homme à bonnes fortunes. C'était bien là ce sourire, ce regard qu'il devait avoir quand il voyait une femme qu'il voulait attirer dans sa couche pour la faire passer de ses bras sous la main du bourreau.

Je ne conçois pas que les Anglais reproduisent autant ce portrait; en France, les portraits de Charles IX et de Louis XI sont peu mis en évidence; mais j'oublie que Henri VIII est un *père* de l'église anglicane!

La bibliothèque Bodleyenne (*the Bodleian library*), fondée par sir Thomas Bodley, est la plus riche et la plus remarquable de toutes les bibliothèques des différens collèges d'Oxford. Tout membre gradué a droit d'y venir étudier. On y voit un grand nombre de manuscrits orientaux : elle compte 430,000 volumes. Au treizième siècle, la première bibliothèque en Europe, celle de Glaston Bury, possédait 400 volumes. Le jardin botanique mérite aussi d'être visité. C'est le premier de ce genre qui ait existé en Angleterre : les plantes les plus rares et les plus précieuses croissent et fleurissent aujourd'hui là où l'on jetait jadis les rebuts du monde. L'emplacement de ce jardin était anciennement le cimetière des Juifs.

Deux statues de Charles Ier et de Charles II ornent le portique de cet établissement ; ces statues ont été payées avec l'argent provenant d'une amende imposée à l'antiquaire d'Oxford, Anthony Wood, convaincu d'avoir cherché à diffamer le comte de Clarendon, dans la première édition de son ouvrage intitulé *Athenæ Oxonienses*. Si tous les ca-

lomniateurs étaient ainsi punis, la morale et les beaux-arts y gagneraient.

Je vous ai parlé du chancelier, du vice-chancelier, des pro-vice-chanceliers, des chapelains de l'Université; mais il faut que je vous cite encore une autre charge que les temps auraient pu supprimer, et que l'Université a conservée, celle de barbier ou *tonsor*. Le barbier est encore un personnage, les dignitaires lui doivent les égards de la *fraternité*, et lui donnent à souper une fois par an dans les grands appartemens. Il ne frise ni ne poudre plus, il rase rarement, mais il n'en est pas moins *incorporé* et *immatriculé*.

Je crois vous avoir tout redit ce qui m'a frappé à Oxford; l'impression que vous fait cette ville ne ressemble à aucune autre, tout y est historique autour du voyageur. L'hôtel du *Star* où nous sommes descendus est un des meilleurs d'Angleterre; nous y sommes arrivés le soir, à travers des rues illuminées par le gaz. Tous les vieux monumens, tous les pignons pointus, tous les porches gothiques éclairés par cette lueur blanche et vive, se montraient à nous dans notre

course rapide, comme des apparitions des temps passés. Descendus à l'hôtel du *Star*, nous y avons trouvé toutes les comfortabilités des temps actuels, et j'en ai été bien aise; car si j'aime la *magie du passé*, j'apprécie *l'aisance du présent*, et je me plais à rêver aux hautes salles voûtées, aux longues galeries où le vent siffle et gémit, quand je suis commodément assis, *in a nice and snug sitting room*, seul avec mes livres et le silence de la nuit, ou bien avec de bons amis et leur douce causerie. Adieu, c'est avec cette pensée d'amitié que je vous embrasse.



LETTRE XI.

Oxford.

M. RUBICHON.

Dans ma lettre d'hier, je vous ai cité le nom de M. Rubichon; j'y reviens aujourd'hui. Quand on voyage dans la Grande-Bretagne, il est bon de lire ses ouvrages; il a habité long-temps ce pays, il en connaît autre chose que la superficie : on dirait qu'il a regardé en des-sous pour découvrir quelques-uns des rouages qui font aller cette riche Angleterre; à l'en croire, bien de ces ressorts commencent à s'user et ne doivent pas être imités par nous.

En vous écrivant, mon cher ami, je m'étais défendu de vous faire des citations des auteurs qui ont écrit sur le pays que nous visitons; souvent j'aurais pu alonger notre correspon-

dance de bien des choses que quelques-uns d'entre eux disent à merveille, qui me plaisent et que vous aimeriez aussi... Je ne l'ai pas fait, et voilà, oh ! surprise ! que je vais vous citer un homme qui n'est ni poète, ni romantique, un écrivain qui n'est ni de l'école de Château-briand, ni de celle de Lamartine, un homme positif et spécial, M. Rubichon enfin.

Avec un cœur qui s'exalte pour tout ce qui est beau, pour tout ce qui est bien, avec une imagination vive, ardente et méridionale, M. Rubichon ne s'enivre point d'enthousiasme; il voit les choses comme elles sont : écoutez ce qu'il dit du comté d'Oxford.

« Le comté d'Oxford devint dans le temps moyen la métropole de la religion catholique, non-seulement pour l'Angleterre, mais pour le nord de l'Europe. C'est de ce foyer que la lumière évangélique partit pour se répandre de nouveau en France, et venir donner ses premières lueurs à l'Allemagne. La catholicité n'y a pas existé sans y laisser des traces profondes de son caractère essentiel, la perpétuité. La réforme y a exercé, ainsi qu'ailleurs, ses destructions; mais comme il y avait

beaucoup à abattre, elle y a laissé plus de racines. Certains germes y conservent encore quelque chaleur; certaines traditions y ont survécu, et de toutes les universités protestantes, celle d'Oxford est la plus savante, et, sans aucune espèce de doute, la plus rapprochée de l'église catholique par ses principes de hiérarchie et par l'ordre élevé de ses études. Cambridge, sa rivale, me paraît avoir dérogé de sa dignité en se livrant trop aux sciences exactes, domaine du bureau des longitudes.

« La ville d'Oxford est gouvernée par le vice-chancelier de l'Université; l'influence de ce gouvernement s'étend naturellement dans tout le comté, et ce que je vais dire du comté d'Oxford s'applique, à peu de chose près, aux comtés voisins. Ils n'ont ni manufactures, ni usines, excepté celles qui, comme les moulins à moudre le grain, sont nécessaires à toutes les localités et ne peuvent être placées ailleurs. Le comté d'Oxford est situé, ainsi que le comté de Lancaster, auquel je vais le comparer, au nord-ouest de Londres. Le premier à vingt, le second à quatre-vingts lieues de cette capitale.

« Ce comté de Lancaster est coupé en divers sens par des chaînes de coteaux de cinquante à cent toises au-dessus du niveau de la mer; ce ne fut que peu de temps avant la révolution française, que le duc de Bridgewater, pour donner plus de valeur à ses propriétés, fit couper un canal de communication entre les deux principales villes du comté, Manchester et Liverpool. Cette entreprise présenta quelques difficultés que l'art a vaincues. De ce moment ce comté, par le bas prix des transports, réunit les avantages matériels des pays de plaine, aux avantages que les pays montagneux donnent par leurs mines de charbon et de fer. L'art de filer, tisser et imprimer le coton était presque nouveau en Europe; Manchester le perfectionna. Tout le monde sait que d'ingénieuses inventions de métier vinrent économiser la main-d'œuvre; les mécaniques à vapeur, que dans le comté on compte par centaines, y furent appliquées ainsi qu'à l'extraction de la houille, aux fourneaux, aux forges, aux fontes de fer; les arts mécaniques s'attirèrent mutuellement, et en tel nombre, et avec un tel ensemble, que d'après

l'impôt mis sur les usines et les manufactures, nous voyons que ce comté de Lancaster contient plus d'un quart des manufactures de toute l'Angleterre, quoiqu'il n'occupe pas la trentième partie de sa superficie. Liverpool, devenu l'instrument de cette industrie, a bâti des magasins d'entrepôt, a creusé des bassins, a construit des vaisseaux; enfin par son commerce et ses pompes, elle se regarde comme une rivale de Londres.

« Antérieurement à l'année 1801, les données sur la population de l'Angleterre n'étaient qu'approximatives; mais elles se sont depuis trouvées assez justes. En 1781, le nombre des habitans du comté de Lancaster qui a trois cent dix-neuf lieues carrées de deux mille toises,

Etait estimé être de...........420,000.

En 1801, le recensement officiel l'établit à.................672,731.

En 1821 à..................1,052,859.

« Chaque lieue carrée contenait, en 1821, trois mille quatre cents habitans, tandis qu'à la même époque, elle n'en contenait que onze cents dans le comté d'Oxford. Il est inutile

de dire qu'un pareil surcroît de population à nourrir, à habiller, à loger et meubler, a fait participer l'agriculture du comté de Lancaster à cet accroissement subit de richesses ; et le revenu imposable de chaque arpent de terre est estimé à cinq pour cent de plus que dans le comté d'Oxford.

« Certes, voilà des prodiges! et tous bien dus aux arts mécaniques. Les arts libéraux n'ont jamais fait de pareils miracles : car lorsque dans l'espace de quarante ans, le nombre des habitans du comté de Lancaster a augmenté, comme on le voit, de cent cinquante pour cent, celui du comté d'Oxford n'a augmenté que de quarante-cinq.

« Ce qu'un voyageur aime et cherche le plus, c'est le mouvement ; il ne sort de chez lui que pour en voir et en avoir. On peut s'imaginer l'enthousiasme qu'il éprouve lorsqu'après avoir passé le pâle comté d'Oxford, il arrive dans celui de Lancaster, dont chaque lieue carrée est trois fois plus peuplée, et la population trois fois plus active : et encore dans ce premier coup d'œil, n'a-t-il aperçu que cette partie des habitans qui ont l'air de se reposer,

comparativement à ceux qu'il trouve ensuite dans d'immenses souterrains, où ils minent des métaux, du fer et du charbon ; sous des voûtes où ils travaillent du coton, ou encore à l'embouchure de tant de fournaises ardentes, pour forger le fer et donner le mouvement à diverses mécaniques.

« Mais ici, il y a deux sujets d'observation, la chose et l'homme. Un voyageur sage, et il en est, ne voudrait rien de tout cela dans sa terre, s'il en a une; mais en attendant, il admire et encourage par son admiration. Hors de chez eux la plupart des hommes demanderaient à faire l'essai d'un tremblement de terre. »

Après cet exposé, M. Rubichon fait voir qu'avec son immense population, le comté de Lancaster n'a que soixante-dix paroisses, tandis que le comté d'Oxford en compte deux cent dix-sept : *l'industrie* est donc moins religieuse que *la science*.

Dites-le moi, mon cher ami, n'aimeriez-vous pas mieux habiter dans les contrées paisibles et vertes d'Oxford, que dans les campagnes tumultueuses et noircies du Lan-

caster? La vieille ville où les rois ont bâti des asiles pour les Muses, me plairait plus que Liverpool et que Manchester avec leurs usines, leur mouvement et leur population enfumée. Il ne serait pas sage à moi de me prononcer encore, il faut que j'aie vu ces deux villes pour pouvoir parler avec connaissance de cause; en attendant, je ne puis dire qu'une chose, c'est que j'aime bien Oxford et tous ses historiques monumens : on dirait que la science de ses nombreux collèges a découlé sur le peuple; je l'y trouve plus poli, plus attentif qu'ailleurs.

Lors de l'émigration française, l'université d'Oxford fit imprimer un grand nombre de *bibles catholiques* pour être distribuées aux malheureux exilés.

« Les habitans du comté d'Oxford », dit encore le spirituel et original auteur que je vous ai déja cité, « influencés par les traditions de cette charité catholique que la théocratie et les arts libéraux ont perpétuée, se sont imposé exclusivement, pour l'usage des pauvres et indépendamment des autres dépenses publiques, la somme annuelle de vingt-sept francs

par tête. Les cent trente-quatre mille habitans dont le comté se compose, ont distribué trois millions deux cent mille francs à seize mille malheureux, ce qui faisait la huitième partie des leurs, et deux cents francs par tête.

« Les habitans du comté de Lancaster livrés aux arts mécaniques, surabondans de richesses et indépendans de ce qu'ils nômment *priestcraft*, c'est-à-dire de *toute fraude sacerdotale*, se sont imposé *sept francs cinquante centimes* par tête. Avec pareil tribut ils n'ont pu secourir que la *vingtième* partie de leur population, et encore de la manière la plus inefficace.

« Il y a donc un esprit général de miséricorde chez les uns, et d'insensibilité chez les autres, puisque les deux cent dix-sept paroisses du comté d'Oxford, ainsi que les soixante-dix du comté de Lancaster, ont chacune agi isolément? »

Je n'ai pu résister au plaisir de vous transcrire tous les calculs de M. Rubichon : ils sont si vrais et si justes, que des gens intéressés à les nier n'ont pas osé les attaquer. Je

sais que certain parti a voulu prendre en défaut l'auteur du livre intitulé *de l'Action du Clergé dans les Sociétés modernes ;* que ce parti a fait faire des recherches en Angleterre, et que des Anglais ont répondu : Attaquez l'écrivain royaliste sur autre chose ; mais ce qu'il dit sur Oxford, sur le Lancashire, sur notre clergé et sur nos pauvres, est vrai et fort de raison.

Alors l'attaque n'a pas eu lieu ; nos journaux anti-monarchiques et anti-catholiques se sont tus, et le mensonge est resté muet devant la vérité.

LETTRE XII.

Woodstock.

Blenheim...

J'étais si empressé de vous redire tout ce que j'avais vu et éprouvé à Oxford, que je ne vous ai point parlé de deux châteaux qui se

trouvent sur la route de Windsor, et que nous avons cherché à voir.

Nous étions, comme je vous l'ai déja dit, partis de Londres avec un itinéraire tout tracé et fait de main de maître; nous savions ce qu'il y avait de plus beau et de plus curieux à voir dans toute l'Angleterre, et nous croyions avoir la certitude que nous serions admis partout; nous savions que les grands seigneurs des trois royaumes, fiers de la noble existence qu'ils ont dans leurs terres, aiment à ce que les étrangers voyageurs en aient un aperçu. On nous avait assuré que toutes les barrières des avenues et des parcs s'ouvriraient devant nous; on nous avait dit *toutes*, une seule nous est restée fermée, c'est celle de Park-place, appartenant à M. Maitland. Son régisseur, d'après des ordres exprès, nous a refusé l'entrée de ce délicieux domaine. Je les dénonce tous les deux aux voyageurs; c'est en vain qu'ils s'arrêteront à la jolie *lodge* qui domine la hauteur de Henley : ils auront beau, comme nous, envoyer leurs noms et un billet bien poli, ils n'obtiendront qu'un refus. Comme nous, ils s'en irriteront; car ce

que l'on peut apercevoir de Park-place semble ravissant, et donne grande envie d'être au-delà des palissades qui bordent la gauche du chemin.

Le château à l'italienne est bâti sur le haut d'un coteau, dont la pente douce descend vers la Tamise qui ceint la montagne, et qui se dessine au loin dans la plaine comme un ruban d'argent; un vallonement dont les parties les plus élevées sont couronnées de massifs, forme pelouse en face des fenêtres de cette jolie demeure; de beaux cèdres sortent du gazon de cette vallée, dont la pente incline vers la rivière.

Sur le pont qui la traverse, nous sommes descendus de voiture, et, pour voir cette terre de délices où il ne nous était pas permis d'entrer, nous avons longé pendant long-temps le bord de la Tamise qui ne dépend pas de M. Maitland; enfin, en face d'une ruine gothique d'un charmant effet, et que je m'amusais à dessiner, nous rencontrâmes un pêcheur qui nous offrit de nous faire voir de plus près les beautés de Park-place : la rivière coule pour tout le monde, nous prîmes place dans son

bateau, et les longs rameaux des saules qui croissent sur les terres de M. Maitland, malgré lui nous abritèrent quelques instans; nous n'étions pas chez lui, mais nous avions son ombre, et la brise nous apportait le parfum de ses fleurs.

Un chemin public coupe son parc en deux, avec un art infini : il a su, ou plutôt on a su avant lui, masquer cet inconvénient; on passe sous ce chemin qui appartient au public, sans s'en apercevoir, sous une arche qui forme point de vue et du château et de la rivière.

Le visiteur qui ne fait que d'arriver, qui ne connaît point encore le parc, et qui est venu s'asseoir sous cette arche, entend tout à coup comme un tonnerre, c'est une voiture à quatre chevaux qui roule rapide comme l'éclair à quelques pieds au-dessus de sa tête. Du haut de cette arche nos regards ont plongé dans cette vallée en pente, que j'ai cherché à vous décrire tout à l'heure.

Le soleil penchait vers son déclin, et les ombres des massifs s'alongeaient sur le gazon, un grand calme régnait dans tout ce paysage;

une petite fille portant du lait dans des vases de fer-blanc bien poli, vint à passer; elle chantait. A sa voix, des centaines de lièvres et de lapins se mirent à bondir sur la pelouse, s'arrêtèrent accroupis, la regardèrent et s'enfuirent encore.

D'une petite chaumière perdue dans les arbres, on voyait s'élever une fumée bleuâtre, la villageoise y portait son lait : sous ce chaume on allait prendre le thé. En France, à la même heure, la ménagère aurait été occupée à préparer la soupe aux choux, ou la galette de blé noir.

Un peu consolés de n'avoir pas été admis à Park-place, nous fîmes un excellent dîné à Henley. Il nous restait peu de temps, et nous voulions voir avant la nuit le château de Nuneham appartenant au comte Harcourt. Malgré que la soirée fût fort avancée, la grille du parc s'ouvrit et notre voiture suivit les beaux et gracieux détours de l'allée qui sert d'avenue (the approach). Il y a quelques siècles qu'à la nuit tombante nous ne fussions pas arrivés si près de la demeure d'un sir Harcourt ; des fossés, de hautes murailles d'en-

ceinte, des ponts-levis, nous auraient tenus à distance ; grace au genre actuel rien ne nous empêcha de parvenir jusqu'au château. Une vaste pelouse l'entoure de toutes parts. Nous ne vîmes aucune lumière à travers les fenêtres, les maîtres étaient absens; quelques chiens aboyèrent, et un palefrenier nous cria: qui *va là?* Nous avions laissé la voiture un peu plus loin. A cette heure avancée, on pouvait nous prendre pour toute autre chose que pour des visiteurs; nous regrettâmes beaucoup d'être venus si tard, et de ne pouvoir visiter l'intérieur du château, rempli de beaux tableaux. Le parc a six mille et demi de tour, ses arbres sont d'une beauté remarquable, et en grande abondance ; le *pleasure ground* a trente-huit acres, et une profusion de fleurs, une grotte, un temple et des statues. L'antique nom d'Isis vient se mêler à toutes les beautés de Nuneham, c'est ainsi que s'appelle la jolie rivière qui baigne ses gazons.

Voilà mon oubli réparé ; j'aurais dû vous parler et de Park-place et du château de Harcourt avant ma description d'Oxford ; mais je vois tant de choses, que j'ai de la peine

à mettre un peu d'ordre dans cette suite de lettres que vous m'avez demandée. Si, en vous redisant tout ce que je vois, je vous donne envie de visiter ce pays, mes lettres auront atteint leur but. En France, on regarde trop à se mettre en route ; le moindre voyage fait peur ; nous, *si légers et si actifs*, nous sommes, par un étrange contraste, un peuple casanier.

Croyez-moi, mon cher ami, le *détroit* n'est pas large, et vous ne serez pas perdu, quoique votre sous-préfet ne veille plus sur vous. N'allez pas craindre d'aimer moins la France, parce que vous aurez vu l'Angleterre ; on revient au pays toujours avec plaisir, et l'on y rapporte des souvenirs et des améliorations. Celui qui veut embellir un château doit venir étudier ceux de ce pays-ci ; celui qui n'a qu'une maisonnette doit le visiter encore, et il apprendra à orner son cottage. A son humble demeure il n'aura ni pilastres, ni colonnes ; mais il aura, pour ainsi dire, sur les murs de sa maison, une architecture de fleurs et de verdure. Rien de plus joli que ces légers treillis, que ces portiques champêtres que

les Anglais savent mettre au-dessus de leurs seuils; les fleurs, le chèvre-feuille, le lierre y grimpent; et là où un Français mettrait une corniche ou un cordon de pierre de taille, l'Anglais fait courir une guirlande de roses et de jasmin.

Dans le moindre village nous admirions le bon goût de ces petites demeures; on ne pouvait les voir sans les désirer; en sortant de tous les grands châteaux, j'emportais de l'admiration; et quittant les cottages, c'était des regrets : le bonheur veut si peu de place! et dans tous ces palais dorés l'envie et la méchanceté ont leurs coudées si franches!

Mais je prends mal mon moment pour faire ces réflexions, car nous approchons de Woodstock, et je vais voir Blenheim, l'orgueil des trois royaumes....

Il y avait à peine une heure que nous étions sortis des murs d'Oxford, que déja nous commencions à remarquer sur la droite du chemin les plantations du parc. Nos yeux étaient constamment fixés de ce côté : nous cherchions à apercevoir de loin le château; mais la campagne est si boisée, les ombrages

sont si beaux, qu'il faut avoir traversé le joli village de Woodstock, avant d'entrevoir la merveille de la Grande-Bretagne.

En France, quand il y a quelque lieu célèbre ou curieux à voir près d'une ville ou d'un village, on a mille peines pour pouvoir s'y rendre ; la route n'est pas une route de poste, et vos postillons ne peuvent vous y mener ; les chemins sont mauvais ; on ne sait pas si l'on sera admis.... En Angleterre, aucun de ces obstacles ; partout où il y a quelque chose à voir, tout a été prévu d'avance ; le voyageur sait ce que ses postillons pourront demander et pour le temps et la distance qu'exigera *l'exploration* qu'il va faire : ainsi toutes les épines sont ôtées du chemin.

Les *post-boys*, accoutumés à ces visites, sont devenus des espèces de guides ou de ciceroni à cheval : sans que vous leur disiez, ils prennent les routes les plus pittoresques et s'arrêtent où il y a des aspects remarquables. Chez nous, fiez-vous donc au goût d'un postillon !

A Woodstock, nous trouvâmes à acheter plusieurs livres qui expliquent toutes les ma-

gnificences de Blenheim : phrases ampoulées, citations de poètes, détails minutieux, gravures, rien n'y manque : aussi on les vend très cher.

Enfin nous vîmes un arc de triomphe : c'est la porte d'entrée du parc.... Notre voiture s'arrêta et je lus l'inscription suivante :

This gate was built the year after the death
Of the most illustrious
John, duke of Marlborough, by order of Sarah,
His most beloved wife,
To whom he left the sole direction of the
Many things
That remained unfinished of this fabric.
The services of this great man to his
Country, the pillar
Will tell you, which the duchess has
Erected for a lasting
Monument of his glory and her affection
To him.

M.DCC.XXIII.

Cette porte a été bâtie un an après la mort
De très illustre
Jean, duc de Marlborough, par l'ordre de Sarah,
Sa femme bien aimée,
A laquelle il avait laissé le soin de terminer
Beaucoup de choses
Qui n'étaient pas finies dans cette résidence.

Les services que ce grand homme
Rendit à son pays
Vous seront redits par la colonne
Que la duchesse a élevée,
Comme monument
Durable
De sa gloire et de son affection
Pour lui.

Cette inscription me fâcha ; j'aurais voulu que tout ce qui redit la gloire du nom de Marlborough eût fait partie de la dotation nationale. La reine Anne, en faisant bâtir le château de Blenheim, aurait dû éviter à la famille de son héros le soin d'élever, et cet arc et la colonne triomphale. A cette inconvenance près, tout est royal, tout est grand, noble et majestueux dans cette récompense. Quand une nation paie ainsi les services qu'on lui rend, elle doit touver du dévouement.

Je connais un pays où l'on ne le paie pas, et où il s'en trouve toujours, où il croît comme une plante sans culture.... Dites-moi, mon cher ami, à votre avis, quel est le plus noble peuple ? Est-ce celui où l'on paie si

bien, ou celui où l'on n'a pas besoin d'être payé ?

Nous venions de passer l'arc ; oh ! alors quelle magnifique scène ! le château apparaît d'ici dans toute sa gloire. Sur un coteau, dont vous êtes encore séparé par une rivière, vous le voyez déployer sa façade et ses ailes ; à gauche, s'élève au-dessus des masses d'arbres, la tour de Woodstock ; à droite, vous plongez sur une profonde vallée, où des eaux abondantes brillent au milieu des ombrages; réunissant les deux coteaux, un pont est jeté sur la rivière. J'ai entendu admirer ce pont et le comparer au Rialto de Venise. Son arche, de cent pieds de large, a de la hardiesse ; mais son architecture m'a semblé lourde et massive. Les hommes qui sont chargés de faire voir toutes les beautés de Blenheim, ont grand soin de vous dire que, dans les deux piles qui ont trop de saillie, il y a des logemens pour deux familles : tant mieux pour les familles, mais tant pis pour le pont.

La grande avenue (the grand approach)

passe sur ce pont, et, remontant ensuite la pente du coteau qu'elle tourne un peu pour adoucir la montée, elle arrive de côté au château.

Les hôtes illustres de ce palais descendent sous un magnifique péristyle d'ordre corinthien ; c'est de ce point que l'on a le plus bel aspect de tout Blenheim. On chercherait en vain à se figurer une scène plus grande, plus imposante. De dessous ce péristyle l'œil s'empare de tout le pays, le parc n'a plus de bornes, on dirait que la nation anglaise a donné toute la contrée à son héros. Une pelouse d'une immense étendue part du château, s'étend en descendant vers la rivière. Rien ne papillote sur ce vaste tapis vert : d'imposans massifs le bordent, mais pas un objet ne le coupe ni ne l'interrompt ; la déclivité du coteau n'empêche pas de voir le lac qui sépare les deux collines. Sur celle qui est de l'autre côté du pont, s'élève, droit en face de la grande porte du palais, une colonne triomphale de cent trente pieds de haut : elle est surmontée d'une statue du fameux duc de Marlborough.

les appartemens ; tous les souverains coalisés contre notre grand Louis XIV, ont donné à l'envi au duc de Marlborough les objets les plus rares et les plus précieux. Il avait raffermi leurs trônes en arrêtant nos victoires. Ils lui devaient bien quelque chose, ils ont payé leur dette.

Le roi de Sardaigne s'est distingué par sa magnificence : c'est lui qui a donné tous ces tableaux qui composent la galerie du Titien, les amours des dieux. Cette galerie n'est pas sur le chemin de tout le monde, la pudeur l'a reléguée dans un coin du château.

Parmi cette foule de tableaux que l'on ne voit qu'en courant, j'en ai remarqué quelques-uns ; ce ne sont probablement pas les meilleurs, mais ceux qui *m'ont [illegible] le plus ;* je ne juge que par mes émotions.

Je n'entrerai point, mon cher ami, dans une longue nomenclature de toutes les merveilles des arts rassemblées à Blenheim, elles ne sont pas du pays que je veux vous peindre. L'Angleterre peut être fière de ses parcs, elle les a créés ; mais ces musées, elle ne les remplit qu'avec des productions étrangères.

Quand vous les visitez, vous n'entendez votre cicérone prononcer à sa manière que des noms italiens, français, hollandais ou espagnols. Reynolds et Lawrence, voilà leurs plus beaux noms en fait de peinture.

La bibliothèque est une des pièces les plus remarquables du château, la voûte est supportée par de magnifiques colonnes de marbre blanc. Cette galerie, primitivement destinée à recevoir des tableaux, a cent quatre-vingt-trois pieds de long, et contient dix-huit mille volumes : j'ai remarqué, dans cet asile des sciences et des arts, une belle statue de la reine Anne. Cette reine a été (*en petit*), pour l'Angleterre, ce que Louis XIV a été pour la France. La littérature anglaise a fleuri sous son règne; son image se voit avec plaisir parmi les Muses qu'elle encourageait, et ne peut être nulle part plus à sa place qu'à Blenheim.

Sur le piédestal on lit :

(1) *To the memory of queen Anne,*
Under whose auspices

---

(1) A la mémoire de la reine Anne, sous les auspices

John duke of Marlborough
Conquered,
And to whose munificence
He and his posterity
With gratitude
Owe the possession of Blenheim.
A D... MDCCXXVI.

Cette inscription est belle, simple et noble.

La chapelle n'a rien de très remarquable ; elle contient cependant le cénotaphe du duc et de la duchesse de Marlborough ; ce monument est de Rysbrach : il ne m'a pas semblé un chef-d'œuvre.

Après avoir passé plus d'une heure et demie dans l'intérieur du château, ne nous arrêtant qu'un instant devant chaque merveille, nous revînmes par un long détour au second vestibule qui communique avec le premier et qui porte le nom de Grand Salon (*the saloon*). Il ouvre sur une autre immense pelouse du côté du sud ; ses murs sont peints d'une manière bizarre ; une fausse galerie

---

de laquelle Jean, duc de Marlborough, a été victorieux, et à la munificence de laquelle lui et sa postérité doivent avec gratitude la possession de Blenheim.

règne à l'entour; un peintre français, nommé La Guerre, a représenté, appuyés sur la balustrade et regardant dans la pièce qu'ils dominent, un Français (c'est le peintre lui-même), un énorme Anglais au teint rouge et vermeil (c'est le chapelain de la duchesse Sarah de Marlborough), un Ecossais, un Chinois, un Tartare, un Hollandais, etc.; tous ces représentans du monde nous ont paru de vraies caricatures indignes du bel emplacement qu'elles déshonorent.

Nous sortîmes du château par le péristyle du sud; cette façade me plaît plus que la grande qui regarde le nord; mais la scène qui se déploie de ce côté est bien moins grandiose que celle que j'ai essayé de vous peindre. Au nord, c'est la Gloire...; au sud, c'est le Repos...: bien des gens hésiteraient entre ces deux perspectives...; pas moi.

Du côté de la grande façade, je vous ai dit que l'immense pelouse n'était coupée par rien. La pelouse du sud est toute *salie* par de petits arbres que je pris d'abord pour des pommiers; leurs fleurs blanches et roses, leurs formes basses et arrondies me l'avaient fait

croire ; c'était des aubépines. Je ne puis vous dire combien les Anglais aiment cet arbuste ; ils en mettent partout ; et cette seconde pelouse de Blenheim, qui serait si belle, est toute hérissée de ces vulgaires épines.... Le duc actuel fait des changemens à ce côté du parc ; il y travaille lui-même ; s'il avait gagné des batailles comme son aïeul, on le comparerait à Cincinnatus, à Dioclétien, au grand Condé.

Sur la base de cette colonne triomphale dont je vous ai parlé, et qui forme un si noble point de vue pour les habitans du château, *des bulletins* entiers sont gravés, avec l'acte du parlement qui donne à perpétuité la terre de Blenheim à Jean, duc de Marlborough et à sa postérité. Pour lire ces inscriptions, il faut au moins une grande heure ; ce n'est pas *le style lapidaire*. Je connais une autre colonne qui atteste bien d'autres victoires que celles du général anglais, et qui en dit plus, sans en dire si long !

On attribue cette inscription au fameux Bolingbroke.

Cette partie du parc, qui entoure (the

pilar), est plantée régulièrement ; on y voit une allée droite qui a plus de deux milles de long. L'architecte paysagiste a su mêler avec un art infini le genre français et le genre anglais. Cette longue allée, régulière dans son intérieur, forme à l'extérieur des massifs irréguliers, qui se dessinent comme des pans de forêts sur les pelouses.

Le tour (the ride), que vous font faire les postillons, vous fait voir toutes les beautés du parc. Tantôt votre voiture traverse des espaces vides comme des savannes ; tantôt elle s'enfonce sous d'épais ombrages ; des arbustes croissent sous les grands arbres et forment un rideau qui voile la campagne. Tout à coup les lilas, les lauriers, les alaternes cessent, et vous vous trouvez sous d'énormes chênes contemporains de Henri et de Rosamonde. Leurs troncs droits percent le gazon, et leur sombre feuillage forme une voûte sur votre tête.... Alors, comme entre les colonnes d'un temple, on aperçoit les vallées, les coteaux et les ondes brillantes du lac.

D'autres fois, ces vieux témoins des plaisirs de Woodstock sont bizarrement contournés;

leur vieillesse décrépite s'est rajeunie de la verdure du lierre ; souvent ce lierre ne recouvre que la mort ; mais la cognée ne se presse pas d'abattre cette double image de la vieillesse et de la constance.

C'est du côté de ces vieux chênes que nous avons vu la demeure du fameux Wilmot, duc de Rochester ; c'est à cette fabrique, qui porte le nom de *high lodge*, que le favori de Charles II, l'homme à la mode, le roué de l'Angleterre, est mort dans des sentimens de religion et de repentir.

Here dying Wilmot caught religion's flame,
And breath'd contrition for a life of shame.
Condemn'd his wit, revok'd his folies past,
And fix'd his anchor on the skies at last.

Nous sommes montés sur cette high lodge (loge élevée), et nous avons joui d'une magnifique vue. Presque tout le parc se déploie au-dessous de vous. Rochester avait bien choisi son ermitage ; par un reste d'habitude il n'était pas loin de la demeure des rois ; le vieux palais de Woodstock, dont il ne reste pas aujourd'hui le moindre vestige, était à peu de distance.

Parmi les visiteurs de Blenheim, il y en a beaucoup qui ne pensent qu'à ce qu'ils ont sous les yeux; et j'avoue que là ils sont plus excusables qu'ailleurs, car le présent est si beau, qu'il a de quoi occuper l'esprit. Cependant, au milieu de toutes les magnificences de Blenheim, j'ai recherché des souvenirs de Woodstock. Cette terre que je foulais ne s'était pas toujours appelée Blenheim; ces campagnes, avant d'avoir été données à un guerrier par une reine et par un peuple, avaient appartenu à des rois. Alfred, ce barde couronné, a chanté ici ses combats, assis sous des ombrages qui ont précédé ceux d'aujourd'hui. Ethelred, en 866, a tenu des états (held a parliament) à Woodstock : ici, Edward-le-Confesseur a rendu la justice sous des chênes qui ont vécu leurs siècles; Guillaume-le-Conquérant s'y est reposé de ses batailles, et Henri Ier avait peuplé le parc d'alors de lions, d'ours et autres bêtes féroces, pour que la chasse ressemblât davantage à la guerre, et qu'on n'y allât pas sans danger.... Mais c'est surtout Henri II et Rosamonde qui ont laissé le plus de souve-

nirs à Woodstock. L'histoire de ces deux amans est restée populaire parmi les Anglais ; je viens vous la dire comme elle m'a été racontée. Adieu ; ce sera dans ma première lettre : je vous demande grace pour aujourd'hui.

LETTRE XIII.

Blenheim.

Lettre 2e.

Je vous avais promis l'histoire de la belle Rosamonde pour ce courrier-ci ; mais, mon cher ami, je m'aperçois qu'il me reste encore beaucoup à vous dire sur Blenheim. Blenheim est la chose présente, Woodstock est la chose passée ; l'un est le *positif*, le domaine des yeux ; l'autre, le *ressouvenir*, champ ouvert à l'imagination. Je dois mettre le positif avant tout, c'est la devise du siècle.

Le parc de Blenheim contient plus de deux



Courtin, del.

Lith. de Mlle Formentin.

CHATEAU ET PARC DE BLENHEIM

(Côté de l'Ouest)

mille acres de terre, et s'étend sur un pays qui n'a aucun caractère prononcé, ce n'est ni plaines ni montagnes, mais une réunion de charmantes collines à pentes douces, à dos arrondis, à cimes boisées et verdoyantes, et tous ces aspects entrecoupés et embellis par les eaux des vallées. On ne peut plus deviner comment était cette contrée avant que le génie des jardins s'en fût emparé; toutes les beautés y sont si naturelles que l'on ne pense point à l'architecte paysagiste : on ne s'enquiert point de son nom, on croirait que c'est Dieu qui a fait tout cela.

Un architecte, comme notre fameux Le Nôtre, ne perd pas sa peine; ses travaux se montrent au dehors; on voit bien que c'est le génie de l'homme qui a fait les superbes jardins de Versailles, mais les ouvrages de Kent, de Brown, de Loudon, et autres dessinateurs de jardins anglais, se fondent pour ainsi dire avec les campagnes. Voulant vous écrire sur tout ce que je voyais à Blenheim, je demandai au guide qui nous conduisait, par qui le parc et les jardins avaient été primitivement tracés. Il n'en savait rien. Je compulsai

les livres que nous avions achetés à l'auberge de Woodstock, et je vis *que le chef-d'œuvre de Brown était les embellissemens* (improvements) *de Blenheim ; qu'il avait eu un beau champ pour déployer ses talens, et qu'il avait trouvé, dans le noble possesseur de ce lieu magnifique, un goût pur qui avait secondé le sien.* Malgré ce mot : *embellissemens, improvements*, qui ferait supposer qu'il y avait eu un plan antérieur au sien, je vois que c'est lui qui a dessiné les lignes gracieuses qu'on y admire aujourd'hui.

Dans le *pleasure ground*, ou cette partie que les Anglais commencent à appeler *gardens* ou *plaisance*, et qui, à Blenheim, n'a que deux cents acres de terre, ce goût pur disparaît peu à peu : le duc actuel travaille beaucoup et d'après ses propres plans. Nous sommes fâchés de le dire, mais le génie des jardins ne s'y montre pas; du reste, le descendant d'un homme célèbre, après tout, n'est pas obligé d'être un célèbre jardinier; ce n'est pas là ce que la société lui demande.

Ce *Brown*, devenu fameux en Angleterre, avait été garçon jardinier; souvent ses maîtres

le grondaient, souvent il suspendait tout à coup son ouvrage; et, s'appuyant sur le manche de sa pelle ou de son rateau, on le voyait regarder les campagnes, et puis dessiner sur le sable des traits que lui seul comprenait. C'était alors qu'il étudiait son art : son œil poétique s'emparait du pays, sa jeune imagination créait des paysages, élevait des collines et faisait serpenter des rivières; à *Kiddington* où il était jardinier, il dit un jour à ses maîtres : Vous n'avez point de vue, votre château est resserré dans d'étroites limites; et bien, laissez-moi faire, je vais l'entourer de si jolis aspects, que l'on ne voudra plus en sortir pour aller en voir d'autres. Il mit la main à l'œuvre, son coup d'essai fut un coup de maître, et l'on croirait aujourd'hui que les entourages de Kiddington ont toujours été charmans.

L'auteur qui rapporte cette anecdote ajoute : *il est fâcheux que Brown ait été jardinier; car aujourd'hui tout homme qui est attaché à quelque jardin, qui a tenu la pelle ou le rateau dans un potager, s'est cru en droit de*

quitter sa sphère, et, à l'exemple de Brown, de s'élancer dans le genre paysagiste.

Voilà quels étaient, d'après ce que j'ai vu, les grands principes de Kent, de Brown, de London, de Wise et de Repton :

1° D'encadrer les premiers plans par des *scènes de côtés*, de manière à joindre les distances, et à les lier avec les principaux points de vue ;

2° De créer des scènes élevées pour donner du relief aux sites les plus plats ;

3° De cacher tout objet désagréable à l'œil;

4° De donner plus d'étendue aux objets qui plaisent, en cachant sous des masses de verdure le point où ils finissent, de manière à ce que l'imagination les prolonge plus loin que l'œil ne les voit ;

5° De donner d'agréables contours aux lacs, aux rivières, aux bois ;

6° D'éviter la roideur des lignes droites, mais de ne pas jouer avec les détours ; d'imiter dans les courbes celles que l'on retrouve dans la nature.

Toutes ces premières règles ont été bien

observées dans le grand parc de Blenheim ; tout le pays, comme je vous l'ai déja dit, se rattache au château. Les campagnes ont l'air d'avoir été créées pour le palais, et le palais élevé pour la contrée. De cent points divers on l'aperçoit, tantôt avec sa grande façade du nord et ses deux ailes avancées, tantôt du côté du sud ; plus loin l'on ne voit qu'une des ailes ; d'un autre endroit la scène est si resserrée, que l'œil n'entrevoit que le noble péristyle ; le même bâtiment offre ainsi cent aspects différens. Descendu dans les vallées sur les bords du lac, on ne pense plus à la gloire ; la demeure du héros n'est pas en vue, on rêve de bonheur et de paix, et fait-on encore quelques pas, au détour d'un coteau ou d'un massif, Blenheim reparaît tout à coup comme le soleil, sortant de dessous un nuage. Quelques parties du parc sont tout-à-fait sauvages. Les routes seules qui s'y dessinent en longs rubans jaunes sur la verdure des prairies, vous redisent que l'homme a travaillé là ; un autre soin vous le montre encore, c'est que sur toutes ces vastes pelouses, vous ne voyez ni ronces ni épines. Dans ces lieux retirés on rencontre

souvent de nombreux troupeaux de daims : tantôt couchés sur l'herbe, ces jolis habitans des bois ne se dérangent pas à votre approche, seulement ils relèvent la tête pour vous voir passer ; tantôt ils bondissent devant vous, descendent la colline, ou montent le coteau ; rien ne donne un aspect plus noble à un parc.

Auprès de ces animaux de luxe, vous voyez de superbes bestiaux et d'innombrables moutons à toisons blanches ; le troupeau de Blenheim monte à plus de mille.

Le parc est ainsi divisé : *the gardens on pleasure ground*, touchant au château ;

The sheep park, parc des moutons, séparé de la partie des fleurs par un saut de loup imperceptible à l'œil ;

Et le *deer park*, le parc des daims, encore séparé de la région pastorale. Toutes ces divisions ne paraissent pas dans le paysage ; l'unité n'est pas détruite, toutes les scènes se tiennent et se lient merveilleusement ensemble. Dans le *pleasure ground*, le dernier duc entretenait un grand nombre d'oiseaux précieux. Cette volière, ou *aviary*, n'est plus

remarquable ; nous n'y avons vu que des faisans de la Chine. L'homme qui nous montrait les jardins, se plaignait beaucoup de la démoralisation du pays ; il disait qu'il y a quarante ans c'eût été regardé comme un crime de voler un seul des oiseaux de *mylord Duke ;* mais qu'aujourd'hui on les prenait par vingtaines, et que *sa grace* avait renoncé à un plaisir favori, pour ne pas être exposée à trouver des coupables.

A Blenheim, les fabriques sont rares ; je ne me rappelle que l'arc de triomphe, la colonne, la galerie de porcelaine, *magasin anobli,* où j'ai remarqué la théière de Cromwel, et une tasse de Louis XIV ; le temple de la Santé, où j'ai remarqué cette noble et touchante inscription :

Deo maximo conservatori
Et providentiæ divinæ :
Ob recuperatam Georgii tertii
Regis optimi, piissimi, salutem,
Hoc marmor
Georgius dux Marlburensis
Expleto desiderio, votique compos,
In aliquod grati animi testimonium
Lætus lubensque dedicavit
Anno salutis humanæ
MDCCLXXIX.

Au-dessus de la tablette de marbre qui porte cette inscription, on voit un médaillon contenant le buste du souverain qui était si aimé de son peuple, que l'on élevait des temples pour célébrer son retour à la santé. Il est beau d'inspirer cet amour, il est beau de le témoigner comme le duc de Marlborough.

Au-dessous des jardins potagers, qui sont beaux et vastes, jaillissant d'un coteau boisé, une cascade attire les regards ; son cours a été pendant quelque temps caché sous d'épais ombrages de cèdres, de sapins et d'épicéas ; mais soudainement elle se montre, brille au soleil et se précipite dans le lac.

Une fontaine d'eaux minérales, un obélisque, quelques fragmens d'antiquités se voient dans ces parages du parc.... De là, par un assez long détour, le promeneur est ramené au pont que je vous ai décrit en commençant mon autre lettre. Avant d'y arriver, vous passez devant Rosamond's well, la fontaine de Rosamonde; elle se trouve placée au pied d'un coteau à forme arrondie ; la source sort entre deux pierres, et tombe dans ce qui est appelé *la baignoire de Rosamonde*. L'onde

est d'une grande limpidité; on prétend qu'elle conserve la beauté. Nous y avons vu deux jeunes filles s'y laver le visage. C'était au-dessus de cette fontaine qu'étaient le fameux labyrinthe *Woodstock bower*, le pavillon d'amour et le champ de roses.

On montre deux arbres qui indiquent le lieu où était le renommé château de Woodstock; il n'en reste plus rien; Blenheim a tout effacé : une gloire en fait pâlir une autre.

A Woodstock, Chaucer, le père de la poésie anglaise, a vécu long-temps; sa maison était auprès de l'arc de triomphe.

Here he dwelt
For many a cheerful day, these ancient walls
Have often heard him while hio legends blithe
He sang of love or knighthood.

Ici, il passa plus d'un heureux jour; les vieilles murailles ont entendu ses chants d'amour et de chevalerie.

Parmi les souvenirs de Woodstock, les Anglais citent l'emprisonnement d'Elisabeth. Long-temps on a montré la chambre où elle

a été renfermée, et où l'on prétend qu'elle a pleuré en voyant passer sous les fenêtres de sa prison une petite fille de campagne, qui chantait en portant son lait. Shenstone a fait des vers charmans sur ce sujet; il y montre la noble captive enviant le sort de la pauvre villageoise, et voulant changer sa destinée de reine pour celle de la jeune paysanne.

On voyait, écrits avec du charbon sur un des volets de la chambre, d'autres vers, composés par Elisabeth elle-même; ils ne montrent pas un grand talent poétique; mais ils font voir que si la liberté lui est rendue, elle saura faire retomber sur ses ennemis tous les maux qu'elle endure. Il y a loin des vers d'Elisabeth aux plaintes touchantes de la belle Marie Stuart! Je me laisse peut-être aller à des préventions injustes; mais je ne puis me résoudre à plaindre Élisabeth, pas plus qu'à l'aimer. Chacun peut avoir ses affections ou ses antipathies historiques; j'use de cette liberté pour détester Henri VIII et sa fille.

C'est sous le tyran Cromwell que le palais de Woodstock a le plus souffert; il fut as-

siégé, et ayant été pris, son magnifique mobilier fut mis en vente. Les commissaires envoyés par le *rump parliament* pour s'emparer de cette propriété royale, osèrent se loger dans les appartemens du roi....; mais ils n'y restèrent pas long-temps en paix : rien ne s'alarme aussi facilement qu'une mauvaise conscience; ces régicides, troublés par le souvenir de leurs crimes, ne pouvaient être tranquilles sous ces voûtes royales. La nuit ils entendaient des bruits épouvantables.... Un soir qu'ils se rassemblèrent pour une orgie, ils trouvèrent sur leur table une tête d'homme couronnée; une autre fois ils ne virent que du sang au lieu d'eau dans leurs chambres. Au milieu du silence, ils entendaient des voix qui leur demandaient : *Qu'avez-vous fait de votre roi?* Bientôt le bruit de toutes ces choses merveilleuses se répandit au dehors; on ne parlait que de la frayeur des commissaires du rump parliament. Ceux qui ne croyaient pas aux revenans, accusèrent Joë Collins, royaliste éprouvé, et surnommé *le Juste*, d'avoir joué tous ces tours aux amis de Cromwell; mais l'opinion générale était que des régicides

avaient bien mérité de ne pas dormir en paix dans la demeure de leur victime, et que tout ce qu'ils avaient entendu, vu et éprouvé, était une punition surnaturelle et venant de Dieu.

Deux gros volumes contenant les récits de toutes ces visions et malédictions sur les hommes de sang, furent publiés en 1660, l'un par un savant professeur de l'université d'Oxford, l'autre par M. Widdowes, qui était alors ministre à Woodstock.

Les révolutions ont fait de grands progrès; aujourd'hui ceux qui tuent les rois ont meilleur marché de leur crime; les démons ne les tourmentent plus, et ils trouvent des hommes qui vantent *leurs vertus* et *la douceur de leurs mœurs*.

A présent, mon cher ami, que je vous ai raconté tout ce que j'ai vu à Blenheim; que je vous ai redit tout ce que j'ai éprouvé à l'endroit où fut le palais de Woodstock, je vais vous envoyer l'histoire de la belle Rosamonde. J'ai soin de vous prévenir d'avance que je ne la tiens ni d'un savant antiquaire, ni d'un vieux chroniqueur: c'est l'hôtesse d'une

petite hôtellerie qui me l'a racontée. Si elle ne vous intéresse pas, jetez-la au feu, je vous la livre.

Walter Scott a placé la scène principale d'un de ses romans à Woodstock. Je me rappelle qu'en le lisant, je souffrais de voir la manière burlesque et triviale dont il peint le roi Charles II. Un royaliste français ne jouerait pas ainsi avec la majesté sacrée d'un roi dans la mauvaise fortune.

Jusqu'à la publication de ce roman, j'avais cru l'illustre Écossais stuartiste, et je l'en aimais encore plus, car il sera toujours et partout noble de se faire

Courtisan du malheur, flatteur de l'infortune.



LETTRE XIV.

Woodstock-Bower,

ou



Blenheim.

Parmi tous les souverains que la maison d'Anjou a donnés à presque tous les trônes du monde, l'histoire n'en cite pas un dont l'ambition fut aussi active que celle de Henri II. Dans une vie aussi guerrière et aussi remplie, on ne s'attendait pas à trouver tant d'amour; Henri a aimé Rosamonde comme la gloire, avec délire et passion. Il revenait de conquérir l'Irlande, et pour quelques instans fatigué de batailles il voulut se reposer à Woodstock, vieille résidence de ses devanciers. Gaultier de Clifford, sénéchal du pa-

lais, sachant l'arrivée de son royal maître, avait fait tous les préparatifs d'usage : les bannières aux trois léopards, auxquels on venait de joindre la harpe d'Irlande, flottaient déployées sur les mille tourelles du château. Les paysans, tenanciers des villages de Handborough, de Combe et de Bladon, avaient été sommés, d'après la teneur de leur charte, de venir faucher les prairies du parc royal, et avaient reçu en échange de leurs travaux deux pains et un gallon d'*ale*. Les tenanciers de Hordley avaient aussi, d'après une ancienne charge à eux imposée, balayé les chambres du roi. Toutes les dispositions avaient été prises, Henri et Eléonore de Guienne arrivèrent ; grandes furent les réjouissances pendant plusieurs jours ; joutes, tournois, chasses ne manquèrent pas. Henri n'aimait que les jeux où l'on s'expose ; avec lui les tournois devenaient souvent des combats à outrance. Quand des ménestrels venaient devant lui chanter ses propres exploits, il s'ennuyait tout de suite de leurs louanges ; insensible à tout ce qu'il y a de doux dans la vie, il ne souriait qu'à la gloire, une femme n'avait qu'un

rapide regard de lui. La superbe et fière Eléonore en souffrait, mais elle ne pouvait s'en plaindre ; car elle savait qu'elle n'avait pas de rivale. Un jour la chasse entraîna le roi à plus de vingt milles de son parc ; le cerf avait fatigué presque tous les chasseurs, il ne restait avec lui que les plus intrépides : parmi eux, et en avant de tous, on distinguait le roi, Stongbow, prince de Galles, et Gaultier de Clifford. Un orage, que la chaleur pesante du jour avait annoncé, vint à éclater ; la pluie tombait par torrens, le tonnerre grondait sur la forêt, les éclairs éblouissaient les chevaux et les chasseurs, Henri ne s'arrêtait pas ; la nuit vint, il voulait poursuivre encore, mais Gaultier de Clifford lui dit :

Très redouté seigneur, vous voyez sur cette colline une lumière briller, c'est au manoir de mes pères : plaira-t-il à monseigneur d'y reposer cette nuit?

— Par notre-dame de Ronceray, répondit Henri, j'irai chez toi avec plaisir, beau sire de Clifford ; ce ne sera pas la première fois que roi se sera reposé sous ton toit ; et mon fidèle Strongbow, qui ne m'a pas quitté dans

mes guerres d'Irlande, me suivra dans mes aventures.

— Par saint David, s'écria le prince gallois, *toujours et partout.*

L'obscurité était complète, pas une étoile ne se montrait dans le ciel; le vent et la pluie continuaient toujours. Clifford, malgré la nuit, reconnaissait le chemin de son château, et tout fier et tout heureux de l'honneur que lui faisait le roi, il hâtait le pas de son cheval fatigué.

Enfin ils arrivèrent sur le sommet de la colline. L'homme d'armes qui veillait sur la tour du donjon ne voyait pas ceux qui s'avançaient vers le château; mais il entendit leur marche et sonna du cor : aussitôt ceux qui veillaient dans la salle d'armes prirent leurs lances et montèrent sur les murs. A la lueur des torches, on voyait briller les casques et les armures. La pluie et le vent agitaient ces lumières et menaçaient de les éteindre. Le sire de Clifford se fit reconnaître, alors les feux disparurent du haut des murailles; mais à travers les petites fenêtres des tours, on s'apercevait que ceux qui portaient les flam-

beaux descendaient au-devant de leur maître.

La porte s'ouvrit et le passage voûté qui conduisait du pont-levis à la cour, parut tout illuminé par la lueur rougeâtre des torches. Le sénéchal avait mis pied à terre, et prenant la bride du cheval de Henri, il dit à haute voix :

Le roi !

A ce nom, le passage retentit du salut des armes, et après ce bruit de fer, on vit accourir une jeune fille de quinze à seize ans; elle se jeta dans les bras de Clifford : c'était sa fille bien-aimée, la belle Rosamonde.

Oh ! mon père, s'écria-t-elle, montez, montez vite chez ma mère...

— Mon enfant, dit le sénéchal, voici le roi qui a daigné...

— Mon père, ne perdez pas un instant ; ma mère est fort mal.

— Il faut rendre à notre royal hôte...

— Il n'y a qu'un instant, elle pouvait parler encore, elle vous appelait, mon père... et disant ces paroles, la jeune fille, les yeux gonflés de pleurs et le sein agité, avait saisi la main du sénéchal : tout entière à ses craintes,

elle n'avait remarqué ni le roi, ni le prince Strongbow, ni entendu les paroles de son père.

— Suivez votre fille, dit Henri à Clifford, nous sommes mieux ici que dans la forêt; votre majordome aura soin de nous. Allez donner vos soins à votre femme; allez, je vous l'ordonne.

Rosamonde, alors pour la première fois, tourna les yeux sur celui qui venait d'ordonner d'aller soigner sa mère : son premier regard à Henri fut ainsi un regard de reconnaissance; il fut tel qu'il pénétra jusqu'au cœur du guerrier.

Pendant que le majordome du sire de Clifford introduisait le roi dans la grande salle que l'on s'empressait d'éclairer, et que l'on allumait un grand feu dans le vaste foyer, des cris perçans retentirent dans les chambres supérieures du château : la noble et pieuse épouse de Clifford venait d'expirer, et Rosamonde n'avait plus de mère; comme les femmes qui l'entouraient, la fille désolée ne criait pas, son désespoir était muet; arrachée des bras roides et refroidis de sa mère, elle alla

se jeter dans ceux de son père, et pleura avec lui.

Clifford recevant son roi, avait déja rêvé des projets de fêtes, et voilà comme ses idées de plaisirs, de tournois et d'honneurs devaient se réaliser. Que de rêves de joie changés en réalité de douleur !

Le lendemain matin, Henri alla au devant de son hôte, et lui dit : Je comptais passer quelques joyeux instans avec toi ; ta douleur ne me chasserait pas ; mais je connaissais les vertus de celle que tu viens de perdre : elle a été attachée à ma mère, de très regrettée mémoire ; je veux qu'elle dorme dans la chapelle de Woodstock, auprès de son ancienne maîtresse et amie. J'ai donné des ordres, ses restes vont y être portés avec les honneurs qui sont dus à châtelaine de si haut rang.

Clifford, ému, mit un genou en terre, et baisa la main du roi. Rosamonde ne fit que lever les yeux sur lui ; mais ce regard disait, qu'elle aussi le remerciait d'honorer ainsi la mémoire de sa mère.

Le roi et Strongbow partirent ensemble quelques jours après ; Rosamonde et son père

suivirent la marche lente du convoi funéraire.

Les obsèques furent dignes de la munificence royale : cent messes chantées furent célébrées pour le repos de l'ame de très haute et très puissante dame de Clifford ; cinq cents pauvres furent vêtus d'étoffe noire, et une statue d'argent de sainte Mathilde, sa patronne, fut offerte aux religieuses de Godstow.

Pendant quelque temps le sénéchal ne remplit point les fonctions de sa charge ; retiré dans un des pavillons de Woodstock, il y vivait avec sa fille. Jamais le roi Henri n'avait autant partagé la douleur d'aucun de ses sujets ; à la cour on remarquait qu'il allait bien souvent consoler le sire de Clifford : on s'étonnait de tant de sensibilité. Quelques courtisans prononcèrent le nom de Rosamonde ; malgré ses longs habits de deuil, malgré sa douleur, on avait entrevu sa beauté, et l'on se plaisait à la vanter.

La reine Eléonore voulut en juger par elle-même, elle vit la jeune fille, et la trouva trop belle pour rester à sa cour : elle témoigna au sénéchal toutes ses craintes, et le décida à la

mettre pendant l'année de son deuil à l'abbaye de Godstow, dont la vénérable abbesse lui tiendrait lieu de mère.

Clifford trouva ce projet sage, et conduisit sa fille bien-aimée dans la sainte maison; il prit pour l'y mener le moment où le roi était allé chasser dans sa forêt de Windsor.

Quand il voulut reprendre les fonctions de sa charge, il ne trouva plus dans le roi la bonté à laquelle il était depuis long-temps habitué; mais plus Henri était froid pour lui, plus la reine Eléonore devenait bienveillante.

Henri venait de faire renfermer d'une haute palissade une partie du parc de Woodstock; on y entendait journellement le bruit des ouvriers, mais on ne pouvait voir leurs mystérieux travaux; les matériaux qu'ils employaient n'arrivaient que la nuit. On répandait que c'était une surprise que le roi réservait à Eléonore. Quelques-uns disaient que c'était un site de la Guienne, que Henri voulait imiter pour lui plaire; d'autres assuraient qu'un savant de la ville d'Oxford avait été consulté, et qu'il avait apporté et montré au roi un plan

du fameux labyrinthe de Crète. Pendant que l'on formait toutes ces conjectures, la cour partit pour Londres. D'autres objets amenèrent d'autres conversations, et bientôt on ne parla plus des travaux de Woodstock, mais Henri ne les oubliait pas. Quelques instans de trève lui laissaient le temps de penser à Rosamonde, et souvent il s'absentait de la capitale. Dans ces voyages de quelques jours, le sénéchal ne l'accompagnait plus; il venait ainsi seul hâter les travaux du labyrinthe; car c'en était vraiment un qu'il avait fait construire. Les jours sombres de l'hiver étaient passés, et Woodstock allait être témoin de nouvelles fêtes. Ermengarde, fille de Richard, vicomte de Beaumont, cousine de Henri II, allait y épouser Guillaume, roi d'Ecosse. Une cour plénière devait être tenue par le roi et par la reine; et des pas d'armes et de grands carrousels étaient annoncés.

Henri voulut devancer sa cour; il partit seul avec Strongbow, cheminant dans les campagnes entre Oxford et Woodstock. Le prince gallois lui dit : Seigneur, je vous ai souvent répété mon cri de guerre : *toujours et partout*;

mais *toujours*, quand l'honneur parlera ; *partout*, où il y aura de la gloire. Dans l'expédition que vous projetez, je ne vois ni l'un ni l'autre ; je ne me mêle point d'affaires d'amour, adieu. Quand vous lèverez l'étendard j'accourrai, mais pour aujourd'hui, adieu.

—Tu es heureux d'être mon frère d'armes, s'écria Henri avec colère !

—Si je ne l'étais pas, je vous prouverais que je suis digne de l'être, répondit Strongbow en portant la main à son épée. Je prouverais que je ne crains pas le plus brave de l'Angleterre.—Donne moi la main, farouche et sauvage Gallois, ajouta le roi, va t'en ; j'ai eu tort de compter sur toi en pareille matière, adieu ; ton regard me gênait.

Strongbow rebroussa chemin ; et Henri, avec cette impétuosité d'action et cette violence irréfléchie qui le distinguaient, mit son cheval au galop, et arriva en peu d'instans à l'abbaye de Godstow. Les portes sacrées s'ouvrirent devant le roi. Amenez-moi Rosamonde de Clifford, dit-il d'une voix haute et impérative à l'abbesse troublée de cette visite inattendue, son père la demande.

Rosamonde parut. Je vous mène à votre père. La jeune fille de Clifford rougit et trembla, et, obéissant au roi, elle monta en croupe sur son blanc palefroi; elle ne put s'empêcher de laisser échapper quelques larmes, quand elle fut hors de l'enclos du monastère.

— Ne tremblez pas ainsi, lui dit Henri en se retournant vers elle; passez votre bras autour de moi, vous êtes avec un ami.

— Oh! je le sais, répartit la timide vierge; mon seigneur et mon roi aime et honore mon père; mais pourquoi n'est-il pas venu me chercher lui-même? Est-il malade? Vais-je le perdre aussi?

— Tel malheur ne vous menace pas; le sénéchal est auprès de la reine. Rosamonde, pourquoi cessez-vous de vous tenir à moi? mon palefroi va vite, vous pourriez tomber, j'ai hâte d'arriver.

— Et moi de me trouver auprès de mon père.

— Vous ne le verrez que dans quelques jours.

— Avec qui serai-je en l'attendant?

— Avec moi, Rosamonde; avec moi qui

vous aime depuis le jour où je vous ai vue pour la première fois ; avec moi, avec votre roi, votre maître, votre amant.

Disant ces paroles, l'impétueux Henri avait saisi la jeune fille dans ses bras, était sauté à bas de cheval, et par une porte mystérieuse, s'était élancé avec elle dans le nouveau labyrinthe.

Quand elle fut un peu revenue de sa première frayeur, elle regarda autour d'elle. Henri l'avait déposée dans un pavillon élevé au milieu d'un champ de roses, et s'était aussitôt éloigné. Desfemmes apportant des joyaux et des robes éclatantes, lui dirent : Par ordre du roi, nous sommes à vous et devons vous obéir.

Ah ! amenez-moi mon père, s'écria en pleurant la pauvre Rosamonde.

Les femmes se regardèrent et ne répondirent rien ; et pendant que leur nouvelle maîtresse laissait couler ses pleurs, elles étalaient sur la toilette et sur les siéges, des colliers, des bracelets, des manteaux lamés d'or, et une brillante couronne. Sans chercher à voir toutes ces choses, la jeune fille les voyait.

Après un long silence entrecoupé de soupirs, elle demanda à la femme qui était restée debout près de la toilette : Et pour qui cette couronne ?

— Pour la reine de ces lieux, répondit la femme d'atours, pour la belle Rosamonde; c'est un grand roi qui la lui donne, comme à la plus belle de ses royaumes.

— Ah ! ce voile sombre me convient bien plus, dit la fille du sénéchal; je l'ai reçu à Godstow, je ne veux pas le quitter....

— Cependant, répondit la femme d'atours, notre très redouté seigneur et roi nous a ordonné d'en débarrasser vos beaux cheveux... Et parlant ainsi, elle s'avançait comme pour ôter le voile noir ; avec un geste fier et d'une voix qui voulait être obéie, Rosamonde l'arrêta et ajouta : Si je suis maîtresse ici, sortez, laissez-moi seule.

La femme sortit .... Seule dans ce pavillon, où tout le luxe d'alors avait été déployé, la fille de seize ans promena ses regards autour d'elle. Des emblêmes sculptés sur les murs, des devises à sa louange

s'offraient de toutes parts; toutes ces merveilles avaient été créées pour elle. Il y avait donc long-temps que ce roi, qui avait été insensible aux charmes des autres femmes, l'aimait en secret.... Régner sur son roi.... oh! cette idée était loin de son cœur....; mais elle pouvait se dire : Si je le voulais, je serais plus aimée que cette superbe Eléonore qui a été souvent dédaigneuse pour moi! Passant devant un miroir d'acier poli, elle vit son long voile; elle allait peut-être l'ôter; mais se rappelant ce qu'elle avait dit à la femme d'atours, elle le garda.

Ses yeux étaient déja moins rouges; elle sortit du pavillon pour reconnaître le lieu où elle était. Ayant passé du temps à Woodstock, elle en avait vu toutes les beautés; mais rien d'aussi élégant que ce pavillon n'avait frappé ses regards; ce pavillon, bâti tout en marbre de Derby, présentait huit pignons en ogive, des colonnes de marbre blanc bien sveltes et bien élancées se dessinaient sur les murs veinés de lilas. Une galerie du même genre d'architecture liait ce petit bâtiment à

un bâtiment plus vaste, mais qui était entièrement caché par un massif d'arbres toujours verts.

Le pavillon semblait isolé au milieu d'un champ de roses. Au-dessus de la porte, on voyait une rose sculptée, avec cette devise :

Non Rosamundæ
sed
Rosa mundi.

Pas à *Rosamonde*, mais à la *rose du monde*.

La fille du savant sénéchal savait assez de latin pour comprendre ce jeu de mots : si elle n'avait pas été aussi triste, peut-être y eût-elle souri.

Pendant qu'elle restait assise, comme la douleur, avec ses vêtemens noirs, au milieu de toutes ces roses, une suave harmonie vint jusqu'à elle ; les airs qu'elle entendait étaient ces mélodies d'Irlande, fort à la mode au retour de la conquête. Tout à coup ces airs cessèrent ; une marche guerrière retentit. Henri II parut ; elle voulut se lever, il était à ses pieds. Il ne portait plus sa sombre

cotte-d'armes, il était resplendissant d'acier et d'or. Sur son casque surmonté de hautes plumes flexibles, brillait la couronne des rois, et son écharpe était aux couleurs des Clifford.

— Ah! seigneur, s'écria Rosamonde, c'est moi qui dois tomber à vos genoux, pour vous supplier de me rendre ma liberté.

—Que parles-tu de liberté, tu es souveraine ici, c'est moi qui suis esclave?... Et le roi n'était plus à genoux, et son casque ne cachait plus son noble front; il l'avait jeté sur le gazon, et il s'était assis auprès de la jeune fille émue............ Une passion comme celle de Henri devait être partagée. Bientôt Rosamonde l'aima de toutes les forces de son ame; le voile noir avait été jeté bien loin, toutes les magnificences du luxe lui étaient prodiguées; les plus beaux diamans se mêlaient aux fleurs dont elle se couronnait; tous les enchantemens des plaisirs se succédaient dans le mystérieux labyrinthe, un passage secret y conduisait son royal amant: de temps en temps elle parlait de son père, mais Henri lui disait qu'il l'avait chargé d'une haute mis-

sion pour son frère le roi de France; et au milieu de tous ses plaisirs la jeune fille prenait patience et attendait. Clifford avait su l'enlèvement de Rosamonde du couvent de Godstow : l'abbesse avait cherché à cacher le nom du ravisseur, mais en vain; et le sénéchal irrité était venu redemander sa fille avec l'autorité d'un père. Poussé à bout par les refus insultans du roi, il avait tiré l'épée; mais se sentant entraîner loin du monarque, furieux et écumant de rage, il l'avait brisée en criant : *Puisque je ne puis m'en servir contre lui, je la brise ; je ne pourrais plus la tirer pour le défendre.*

De ces paroles, de cette action on avait fait un crime de haute trahison, et le malheureux Clifford fut enfermé dans un château sur les frontières d'Ecosse. Pendant qu'il gémissait dans cette affreuse captivité, la jeune victime, ignorant le sort de son père, vivait au milieu des fleurs et des plaisirs !

La superbe Eléonore avait entendu Clifford redemander sa fille, elle n'ignorait plus maintenant le nom de son heureuse rivale; mais ni sa jalousie, ni son désir de se venger, n'a-

vait pu lui faire deviner l'endroit où vivait Rosamonde; on avait bien parlé du labyrinthe, mais des gens apostés par la reine avaient veillé aux portes et n'y avaient jamais vu entrer Henri; et cependant il ne faisait pas d'absences; jamais le château de Woodstock n'avait eu autant de charmes pour lui. Enfin, la guerre se rallumant en France, il partit; l'amour avait été puissant sur son cœur, mais c'était à défaut de gloire. Ses adieux à Rosamonde furent tendres, et ses promesses de revenir fidèle, appuyées par les plus saints sermens. La pauvre fille séduite n'osait plus redemander à voir son père; abandonnée de Henri qu'allait-elle avoir dans sa profonde solitude? ses remords et son repentir.

Il est parti, s'écriait-elle; oh! que je vais être seule!

Il est parti, répétait aussi Eléonore; oh! quel plaisir j'aurai à me venger! L'épouse délaissée de Henri n'aurait pas été reine, qu'elle aurait encore trouvé le moyen de parvenir auprès de sa rivale. La jalousie, si ingénieuse et si forte dans l'ame d'une femme, ne la guidait-elle pas? A force de séductions, de pro-

messes et d'or, la clef du labyrinthe lui fut livrée par une des femmes de Rosamonde. Quand elle fut parvenue dans la mystérieuse enceinte, elle hésita un instant devant les mille sentiers qui s'offraient à elle; et puis avec un sourire qui fut compris de celle qui lui avait ouvert la porte du labyrinthe, elle s'écria : Pour trouver ma rivale, je ne te demande pas de fil conducteur, ma haine me guidera. Et faisant briller un poignard, elle s'élança dans un des mille détours, et disparut sous ces épais ombrages. La femme qui avait trahi Rosamonde avait peine à suivre la reine, la honte ne court pas aussi vite que la haine. Souvent Eléonore était obligée de revenir sur ses pas, elle s'indignait des obstacles qu'elle rencontrait, de toutes ces murailles de verdure, de houx et d'ifs qu'elle ne pouvait franchir. Comme elle approchait du pavillon, elle entendit une voix, une douce voix : c'était celle de Rosamonde, elle chantait :

Dors, mon Geoffroy,
Dors sans effroi;
Clos ta paupière,
Ta pauvre mère
Ne peut dormir...

Ces mots ont tout révélé à la reine. Sa rivale, son heureuse rivale est mère... Son désir de vengeance redouble; elle voit à quelques pas d'elle Rosamonde avec le petit Geoffroy sur ses genoux. Pour frapper sa victime, il faudrait faire un détour, retarder le coup qu'elle veut porter. Elle se jette dans la haie qui entoure le champ de roses; ses plantes épineuses ne l'arrêtent pas. En désordre, les vêtemens déchirés, rouge et palpitante de fatigue et de fureur, Eléonore, le poignard tiré, apparaît tout à coup à deux pas de Rosamonde... Oh! épargnez mon enfant, s'écrie la jeune mère, et elle est tombée à genoux et elle élève son fils vers la femme outragée de Henri. On raconte qu'une mère de Florence voyant son enfant emporté par un lion, s'était jetée au-devant de l'animal qui allait dévorer sa proie; mais que le cri de la mère avait été si déchirant, son geste, sa prière si énergiques, que le roi des déserts, vaincu par l'accent maternel, avait abandonné l'enfant. Il en fut de même de Rosamonde. Sa frayeur pour son fils, son désespoir, ses larmes allèrent au cœur d'Eléonore. Le poignard tomba de ses mains... Le

fer ne me vengera pas, dit-elle; malheureuse créature, emportez cet enfant de devant moi.

Rosamonde obéit, et remit le petit Geoffroy aux bras d'une des femmes. Pendant ce temps, la reine, debout, immobile, les yeux en feu, le sein agité, regardait les merveilles de la demeure de sa rivale....

— Indigne fille de Clifford, dit-elle quand elle vit revenir Rosamonde, savez-vous où est votre père?....

—Oh! madame.... je n'ose plus y penser. mon père .... mon noble père.... Et la pauvre malheureuse, cachant son visage dans ses mains, ne fit plus entendre que des sanglots.

— Répondez..... savez-vous où est votre père?.....

— On m'a assuré qu'il était en France, chargé d'une mission du roi....

— Le roi! répéta Eléonore, le roi ne charge pas ses fidèles amis de missions honorables.... C'est une prison qu'il leur donne; ses faveurs sont pour des filles perdues....

— Oh! accablez-moi de vos mépris; je les

mérite tous...; mais, au nom de la pitié, au nom du Dieu que j'ai offensé, dites-moi, madame, où est mon père ? ....

—Dans une prison d'état, accusé de haute trahison....

— Ses jours sont-ils menacés ? cria avec un accent déchirant la fille de Clifford....

— Non, repartit la reine; celui qui l'a accusé de haute trahison sait quelle était *sa trahison*. Clifford ne voulait pas vendre l'honneur de sa fille... Ce crime ne lui vaudra pas la mort....

— O vous qui veniez vous venger et me donner une mort que je mérite..... vous, madame ! vous m'apportez des paroles de bonheur. Mon père vivra..... que celle qui m'a donné cette assurance soit bénie ! ... Et disant ces paroles, Rosamonde baisait les pieds de sa superbe ennemie.

— Relevez-vous. On assurait que vous étiez fière dans votre ignominie. Je vous vois honteuse, repentante; je vous pardonne.... Avant le retour du roi, vous quitterez ces lieux....

— Oh ! je vous le promets; j'irai à pied

à travers les campagnes, j'irai jusqu'au-dessous de la prison de mon père; je lui crierai : J'ai péché contre Dieu et contre vous. J'implorerai son pardon, et je m'ensevelirai dans le cloître le plus austère pour le reste de mes jours.... Devant vous, madame, et devant ce ciel que je n'osais plus regarder, j'en fais le vœu...

— Persévérez dans votre repentir, dit la reine d'une voix plus douce, et Dieu vous pardonnera....

Après ces paroles, elle s'éloigna..... Rosamonde restait à la même place. On lui rapporta son enfant; on le mit à côté d'elle sur le gazon où elle était encore à genoux. Le petit Geoffroy vit briller quelque chose sur l'herbe; il le prit : c'était le poignard qui était tombé des mains d'Eléonore... A cette vue, elle pensa au danger qu'elle avait couru, à la pitié de la reine; et, voulant remercier Dieu, elle éleva son enfant vers le ciel.... Lui était innocent !

De retour à son palais, Eléonore pensa aux moyens d'éloigner sa rivale des environs de Woodstock; mais, malgré toute sa puis-

sance, elle ne put parvenir à la faire sortir du labyrinthe. Avant de partir pour la France, Henri avait voulu s'assurer de son trésor. Il avait nommé Arnold, un de ces favoris subalternes dont les rois se servent pour accomplir leurs volontés secrètes, de veiller à la garde du labyrinthe. En partant, les dernières paroles du roi avaient été : Si Rosamonde de Clifford sort morte ou vive de l'enceinte que j'ai tracée, ta tête tombera sur le seuil qu'elle aura, ou qu'on lui aura fait franchir....

Arnold doubla donc le nombre des gardes, quand il sut les projets de la reine. La femme qui avait trahi Rosamonde ne reparut plus devant elle. Un jour elle fut mandée devant le gouverneur du labyrinthe, et depuis on ne la revit jamais.

Toute reine qu'elle était, Eléonore fut donc obligée de renoncer à éloigner sa rivale. Arnold ne s'opposait pas à ce qu'elle pénétrât dans l'enclos qui n'était plus mystérieux pour elle ; car il se disait : Je n'ai pas juré au roi mon maître de ne pas laisser entrer la reine dans le labyrinthe ; j'ai fait ser-

ment de n'en pas laisser sortir Rosamonde de Clifford ; mais dois-je m'opposer à ce que des paroles de vertu viennent à la jolie pécheresse? .... Non, et Dieu me remettra peut-être bien de mes péchés, si je n'éloigne pas de Rosamonde les moyens de se repentir.

La reine savait qu'il y avait dans la forêt de Windsor une femme citée pour sa profonde science ; tous les mystères de la nature lui étaient connus ; elle jetait à volonté des sorts sur les hommes, les animaux et même sur les choses inanimées. L'arbre qu'elle maudissait se desséchait à l'instant.... Gurtha parut donc à Woodstock, et le jour qu'elle y vint tous les corbeaux du pays ne firent que voltiger en tournant au-dessus du labyrinthe. Le ciel était obscurci par leur nombre, et le pays assourdi par leurs cris.

Eléonore la fit paraître devant elle.

Gurtha, accoutumée à vivre dans les forêts, ne sembla nullement étonnée de la magnificence du cabinet de la reine.... ; mais apercevant un crucifix d'ivoire au-dessus

du prie-dieu, elle dit : Je ne puis parler si vous n'emportez cette image.

— Eh quoi! reprit l'épouse de Henri, est-ce que pour vous consulter il faut renier mon Dieu ?

— Votre Dieu n'est pas le mien ; ma puissance ne vient pas de lui; devant son image... mon esprit troublé ne verrait pas l'avenir....

Alors (je rougis de le dire) Eléonore de Guienne se leva de son fauteuil, et jeta un voile sur l'image du Sauveur.

Aussitôt Gurtha qui, jusqu'à ce moment, avait été comme courbée sous le poids de ses ans, grandit tout à coup ; ses yeux enfoncés brillèrent d'un éclat infernal, elle étendit son bras décharné, et touchant de sa main le cœur de la reine, elle en compta quelques battemens, et puis dit avec assurance : Je sais ce que tu veux ; c'est de la vengeance.

— Oui, répondit Eléonore; et, en prononçant ce mot, elle n'osa regarder du côté du crucifix qu'elle venait de voiler....

Reine, est-ce d'une reine que tu veux te venger ? demanda la sorcière.

Non, répliqua Eléonore, celle que je hais, ne porte point la couronne; mais elle est plus heureuse qu'une reine, elle a l'amour d'un roi, elle m'a ravi le cœur de mon époux.

— Il faut l'en punir....

— C'est pour cela que j'ai recours à ta science.

— Femme de roi, tu as la puissance, pourquoi ne parles-tu pas? Auprès de vous autres grands de la terre, il y a toujours des hommes prêts à obéir; dis: Je veux qu'elle meure, et elle mourra....

— La mort! Dieu défend de la donner même à son ennemi.

— Si tu veux obéir à ton Dieu, pourquoi m'as-tu fait venir?... Faut-il te parler comme lui, alors je te dirai: Femme délaissée de Henri, va embrasser Rosamonde ta rivale, cette reine de beauté....

— *Cette reine de beauté*, répéta Eléonore... *cette reine de beauté!* je sais que c'est ainsi que le peuple l'appelle.... C'est son empire que je veux détruire, c'est ce diadème de beauté qu'il faut lui enlever... Je ne veux pas la voir morte, je veux la voir laide.

— Dès ce soir la laideur germera dans son sein ; avant huit jours l'oeil même de son amant ne pourra plus la reconnaître.

— Tiens, tiens, dit la reine, prends cet or....

— Donne-le à ceux qui s'en servent, dans mes bois je ne saurais qu'en faire.

— Mais ta récompense ?

— Je l'ai, puisque je fais le mal ; faire souffrir, c'est ma joie et ma destinée. Quand veux-tu commencer ta vengeance ?

— Ce soir.

— A ce soir. Et Gurtha disparut du cabinet de la reine sans que l'on entendît le bruit des portes, et sans que les courtines des portières fussent le moindrement agitées.

En attendant le soir, Eléonore fut loin d'être tranquille ; elle n'osa ôter le voile que sa main avait jeté sur le Christ : il y a des jours où l'on voudrait ne pas être vu de Dieu.

Enfin, le soleil se coucha, et Gurtha se trouva au rendez-vous. La reine y était tremblante, et pouvait à peine marcher. La vieille, aimée de l'enfer, lui tendit sa main ridée et

l'aida à franchir le seuil du labyrinthe. Pendant leur marche, l'une pensait à ses conjurations, et l'autre se disait : Pourquoi trembler ainsi ?... Je ne vais pas lui donner la mort... Sa beauté a été fatale à mon repos. Elle a rendu mon époux parjure. Je vais la lui ôter... Dénuée de ce don fatal, le lien impie sera brisé; mon époux me sera rendu, et elle pourra bien mieux se repentir... Alors même que l'on fait le mal, on cherche à lui donner l'air du bien, on s'abuse pour ne pas être retenu dans le chemin qu'on veut suivre.

Les enchantemens du labyrinthe avaient cessé depuis long-temps ; Rosamonde ne voyait plus se succéder les fêtes. Solitaire et abandonnée, elle attendait ; mais cette attente n'était plus de l'espoir, c'était de l'inquiétude. Elle savait que la jalousie ne pardonne jamais. Elle entendit des pas dans les allées tortueuses, et elle se dit : C'est la reine. Elle ne se trompait pas. Eléonore s'avança seule ; paraître avec Gurtha, c'eût été comme une sentence de mort.

Rosamonde était assise près du pavillon.

A la vue de la souveraine elle se leva, et tremblante, elle gardait le silence.

Fille de Clifford, dit la reine en s'asseyant sur le banc de marbre, avez-vous oublié votre voeu?

Non, répartit Rosamonde; j'y ai pensé chaque jour depuis que je l'ai prononcé : mais, ma très redoutée reine et souveraine sait que je ne suis pas libre.

—Vous n'êtespas libre de sortir de ce labyrinthe, je le sais, et toute ma puissance n'a pu vous en arracher; mais, fille repentante du vertueux Clifford, je puis rompre vos liens; parlez, voulez-vous qu'ils soient à l'instant brisés.

L'amante de Henri ne répondait pas.

Eléonore reprit : Votre père sera consolé dans sa captivité, s'il apprend que sa fille est revenue à la vertu. Ses chaînes lui seront moins lourdes, si vous rompez celles du vice... Hésitez-vous, Rosamonde?... Ici la voix de la reine devint douce, et presque caressante.

—Parlez, madame, votre servante écoute et obéira... En prononçant ces mots, la pauvre malheureuse fut obligée de s'appuyer sur le

dossier du banc, ses genoux tremblans se dérobaient sous elle.

La reine ajouta : Vous savez, Rosamonde, qu'à force d'études et de travaux, il y a des êtres qui ont surpris les secrets les plus cachés; leur science s'est élevée jusqu'aux astres, et a pénétré jusque dans les entrailles de la terre; un de ces êtres a obéi à ma voix : Gurtha, habile dans l'art de composer des philtres, est ici, elle vous en apporte un; en le buvant vous n'aimerez plus Henri, il ne vous aimera plus.

Ah! ne pouvez-vous m'en donner un qui me tue? s'écria douloureusement la mère de Geoffroy; j'aimerais mieux la mort!...

— Arrêtez, fille coupable, vous retombez dans le délire... et votre vœu, et votre père!. A cet instant Gurtha sortit du massif de cyprès où elle était restée cachée. Rosamonde frémit en la voyant avancer. Hideuse à voir, l'œil brillant de la malice des enfers, la sorcière s'approcha de la victime; d'une main elle lui présentait une coupe d'or, de l'autre elle tenait un petit vase d'airain qui avait la forme d'un dragon ailé.

Que celle qui veut rompre des liens d'amour boive ce breuvage, et les souvenirs délirans et les regrets s'envoleront de son cœur, et elle redeviendra tranquille comme elle était aux jours de son enfance, alors qu'elle n'aimait que son père et sa mère; voilà ce que promet Gurtha.

Donnez, donnez vite, et versez le breuvage, dit Rosamonde en saisissant la coupe. Mon père, c'est à vous que je bois! Et la fille de Clifford but jusqu'à la dernière goutte le fatal breuvage; et la reine, les yeux remplis d'une cruelle joie, cherchait déja sur le charmant visage de Rosamonde les effets du philtre de Gurtha. Vous avez obéi, maintenant Henri peut revenir; adieu, je viendrai vous voir demain. Après ces mots, Eléonore et Gurtha s'éloignèrent, et l'amante du roi resta seule, immobile, interrogeant sa pensée et son cœur, et se disant: Le philtre n'opère pas, j'aime encore mon héros. Henri, on dit que je ne t'aimerai plus; eh bien! entends mon dernier mot d'amour, je t'aime plus que jamais. Geoffroy, Geoffroy, viens, doux enfant, joli portrait de ton père, viens que je te presse

sur mon cœur; Henri, jamais je ne t'aimai davantage. Oh! comme elles m'ont trompée avec leur philtre, je savais bien qu'il n'y en aurait pas d'assez puissant pour m'ôter mon amour... Mais qu'était donc ce breuvage?... Ce n'est pas la mort qu'Eléonore a voulu me donner, on ne l'apporte pas en parlant de devoir et de vertu; et l'autre jour n'a-t-elle pas laissé échapper son poignard? pourquoi donc cette inquiétude dans mon sein, cette sueur froide sur mon front? mon fils, viens me réchauffer par tes baisers, j'ai froid.

Elle n'était plus debout, elle s'était laissée tomber sur le banc à la place de la reine. Le petit enfant vint, monta sur ses genoux, et se mit à caresser sa mère.

Le lendemain, la reine se hâta de revenir au labyrinthe. En approchant du pavillon, elle n'entendit plus la douce voix de Rosamonde, tout était triste dans le champ des roses : elle franchit le seuil de l'appartement de sa rivale, et sous les chiffres amoureux elle vit sa victime étendue sur un lit de repos. Le charme n'a pas opéré encore? dit la reine. Rosamonde se méprenant sur le sens de ces

paroles, répondit : Oh madame ! pour renoncer au bonheur d'aimer, accordez-moi quelques jours ; ma volonté, le souvenir de mon père aideront le breuvage. Vous le savez, j'en ai fait le voeu.

— Je ne l'oublie pas ; mais je trouve que le philtre manque de puissance ; vous n'êtes pas changée, vous êtes la même qu'hier ; Gurtha m'aurait-elle trompée ?

— Comment ? est-ce que je devais...

— Vous deviez l'oublier, s'empressa d'ajouter la reine ; vous deviez être changée aujourd'hui... et cependant vous m'avez encore parlé de lui.

— Par pitié prenez patience, dit la jeune fille en joignant ses belles mains d'albâtre ; madame, de grace, un peu de temps.

— Je reviendrai demain.... En disant ce peu de mots, elle disparut encore..... ; et, comme elle s'éloignait, une des femmes lui entendit répéter : *Comme c'est lent! Gurtha m'aurait-elle trompée ?*

Non, Gurtha n'avait point trompé la vindicative Eléonore. Le lendemain sa joie fut grande, lorsqu'elle revint auprès de celle qui

avait été la plus belle des femmes ; la rose du monde n'avait plus de fraîcheur.... Si la tempête l'eût jetée à terre, elle eût fait moins de pitié.... Mais elle qui attirait, qui charmait tous les regards, les repoussait maintenant. Un seul être pouvait prendre plaisir à la contempler dans cet état : c'était Eléonore.... Aussi, comme elle se repaissait de cette horrible vue !!.... Les progrès du philtre avaient été rapides. Les yeux si voluptueusement doux de l'amante de Henri étaient ternes et fixes ; son teint, plus frais que la rose, dont elle portait le nom, était plombé et d'une couleur violâtre ; ses mains, ses jolis pieds étaient enflés... ; ses beaux cheveux se détachaient de son front... ; sa taille, élancée et gracieuse, était courbée... ; et tout ce changement s'était fait en si peu de temps ! Oh ! beauté, que tu es fragile ! oh ! jalousie, que tu es puissante, quand le cœur d'une femme t'a nourrie !

Assise sur sa couche, la fille de Clifford, celle qui avait été Rosamonde, voulut se lever quand elle vit entrer la reine.

Non, non, dit Eléonore; restez, ne vous dérangez pas...; le philtre a produit son effet...; regardez-vous, rose de l'Angleterre! rose du monde! regardez-vous! Je suis vengée. Et parlant ainsi, l'épouse de Henri plaçait sous les regards de sa rivale un miroir fidèle.... et ajoutait : Qu'il vienne donc maintenant tomber à vos genoux, cet amant qui devait vous adorer toujours; qu'il vienne, il reculera épouvanté : il n'y a que moi qui puisse vous regarder avec plaisir....

Rosamonde, en se voyant dans le miroir, avait jeté un cri d'horreur, et avait caché son visage avec ses mains déja flétries..... Ainsi dérobant une cruelle jouissance à son ennemie, la victime de la jalousie dit d'une voix encore ferme : Vous ne triomphez qu'à moitié, madame; votre philtre n'a changé que mon corps; mon ame est restée tout entière à Henri. Vous m'avez trompée; je suis dégagée de ma promesse.... Je vous le déclare, je l'aimerai jusqu'à mon dernier souffle. Tout affreuse que je sois maintenant, Henri me trouvera moins abominable qu'une

empoisonneuse. Quand j'ai séduit votre époux, ce n'était pas avec des crimes..... son noble cœur vous repoussera....

Je n'ai point attenté à vos jours, répondit Eléonore. Quand j'ai employé le savoir de Gurtha, je n'ai point voulu vous ôter la vie; je n'ai voulu que vous enlever votre beauté : j'y ai réussi; votre enfant aurait peur de vous aujourd'hui.

Eh! n'est-ce pas ôter la vie à une mère que de lui arracher l'amour de son enfant? demanda avec douleur la mère de Geoffroy.

Ainsi vous ne rougissez pas de votre coupable maternité, s'écria la reine.... Malheureuse! je vous laisse avec votre laideur, votre bâtard et vos remords....

Depuis ce jour, Eléonore revenait de temps en temps au labyrinthe. Rosamonde la fuyait; elle avait repris son grand voile noir; elle ne parlait plus qu'au petit Geoffroy. Souvent on la voyait à genoux. Sa démarche devenait de plus en plus faible et lente. Le chagrin minait son existence, et elle sentait venir la mort avec plaisir.... Il ne me verra point telle que l'on m'a faite, se disait-elle. Quand il est parti,

j'étais belle ; ce sera ce souvenir-là qu'il gardera de moi ; et quand il viendra sur ma tombe, il m'appellera encore comme il m'appelait ici, Rosamonde.

Un jour elle priait dans une des grottes du jardin ; elle entendit les pas d'un guerrier dont l'armure résonnait ; il approchait d'elle. Elle se voila à la hâte... : c'était Arnold.

A travers son voile, elle vit le soldat tomber à genoux à quelque distance, et il lui dit : Haute et puissante maîtresse, j'étais chargé de veiller à votre sûreté ; j'ai laissé le malheur approcher de vous : oh ! dites-moi que vous me pardonnez ! .... •

Oui, si tu m'amènes la consolation. Je vais bientôt mourir ; conduis près de moi un saint religieux, et réconciliée avec Dieu, je ne t'en voudrai plus... Le soir même, Arnold revint avec l'aumônier de Godstow. C'était un saint vieillard. Il se rappela que son divin maître n'avait pas repoussé la pécheresse de Jérusalem, et il écouta avec charité la jeune fille égarée. Se rappelant un instant peut-être encore son amour criminel, elle avait peine à espérer le pardon de Dieu. Le

religieux lui dit : Pour être assurée d'obtenir ce pardon, allez dire à votre plus cruelle ennemie que vous lui pardonnez. Vous avez été belle entre toutes les femmes, et vous en avez été fière. Allez à ce palais où l'on vous a admirée : s'humilier et pardonner, c'est le plus sûr moyen de s'ouvrir les portes du ciel.

Rosamonde pria long-temps, enfin elle se releva de la terre qu'elle avait arrosée de ses larmes, et d'une voix défaillante fit entendre ces mots : Je pardonne du fond de mon cœur, et je vais aller le dire à la reine ; mais vous, mon père, vous redirez au sire de Clifford, que sa fille s'est repentie et a pardonné...

Le soleil était dans tout son éclat. Rosamonde, suivie de deux de ses femmes, sortit du labyrinthe, et se présenta sans voile au palais de Woodstock. Grande fut la foule sur son passage, et grande la pitié de tous ceux qui la virent ; on avait tant de larmes dans les yeux, qu'on aperçut mal sa laideur. Elle monta d'un pas chancelant le grand escalier du palais, et arrivant sur le seuil du cabinet de la reine, elle tomba à genoux, et élevant les bras, elle cria : Oh vous ! ma souveraine

que j'ai offensée, vous à qui j'ai ravi criminellement l'amour d'un époux, pardonnez-moi comme je vous pardonne !... A ce moment la reine et tous ceux qui furent présens à cet abaissement sublime, trouvèrent Rosamonde encore belle : il y a tant de beauté dans une noble action. Eléonore, touchée malgré elle, voulut tendre la main à sa victime ; mais celle qui avait opprimé, manqua de force. La reine, à demi-soulevée, retomba sur son fauteuil : Rosamonde mourante fut moins faible. Elle retourna au labyrinthe. Peu de jours après, se sentant plus mal, elle dit au saint religieux : Voilà Geoffroy, menez-le au roi d'Angleterre, priez Henri en faveur de mon père, dites-lui ce que j'ai souffert, ce que j'ai pardonné, qu'il ne se venge sur personne... Après ces recommandations, elle ne parla plus ; on la voyait prier tout bas et baiser le crucifix avec amour, et enfin elle rendit au Dieu qui pardonne son ame contrite et humiliée.

La reine, pour apaiser sa conscience, voulut faire enterrer avec magnificence, à l'abbaye de Godstow, sa jeune et malheureuse

rivale ; mais au moment où les prêtres allaient emporter le cercueil de l'enceinte du labyrinthe, Arnold et des hommes d'armes se mirent à l'encontre du convoi, et le gouverneur montrant un ordre signé du roi, fit voir qu'il devait, sur la responsabilité de sa tête, *empêcher Rosamonde de Clifford, morte ou vive*, de sortir du labyrinthe de Woodstock confié à sa garde. Le cercueil fut donc déposé dans le pavillon des Roses ; et y resta jusqu'au retour de Henri. Alors il fut porté avec pompe, à la sainte maison des religieuses de Godstow. Des prières à perpétuité furent fondées pour le repos de l'ame de Rosamonde, et pendant plusieurs siècles, des lampes et des cierges brûlèrent autour de son tombeau, ou l'on retrouvait un souvenir du pavillon d'amour : car sur la pierre tombale, on avait écrit :

Hic jacet
Non Rosamunda
Sed
Rosa mundi.

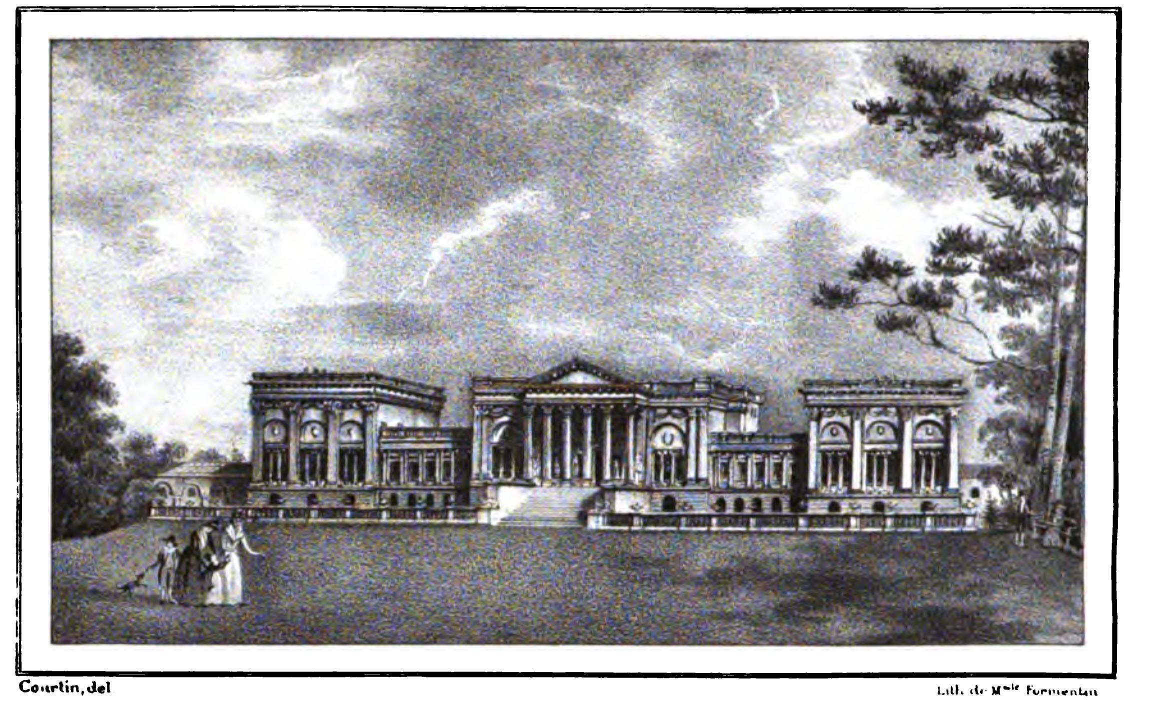


LETTRE XV.

Buckingham, Stowe.

Stowe...

Il faudrait, pour bien voir Blenheim, s'établir pendant quelques jours dans une des jolies auberges de Woodstock, et de là aller tout à son aise se promener, s'asseoir et rêver et le matin et le soir sous les beaux ombrages du parc, et étudier ainsi ses divers aspects à différentes heures du jour. Nous avions été obligés de voir et d'admirer tout *tout d'un trait*; et l'admiration même fatigue quand elle est sans repos. Nous nous retrouvâmes donc avec bonheur en voiture; et là chacun de nous analysait et classait dans sa pensée les merveilles qui nous avaient frappés davantage. Lorsque l'on a vu pendant plusieurs heures une foule d'objets divers, ce



Courtin, del — Lith. de Mlle Formentin

Lettres sur l'Angleterre — CHATEAU DE STOWE. — Paris, Hivert, Lib. éditeur

(Coté du Sud-Est)

que l'on emporte dans son esprit, ressemble à une bibliothèque dérangée ; il faut un peu de temps pour remettre de l'ordre dans ses souvenirs. C'est ce que nous éprouvions tous. Notre pensée de toute la journée fut donc Blenheim ; et quand le soir nous arrivâmes à la petite ville de Buckingham, c'était encore de Blenheim que nous parlions.

Nous descendîmes à l'hôtel des Armes de Cobham ; car en Angleterre les armes des grands seigneurs n'offusquent pas ceux qui sont sans armoiries ; et dans la plupart des villes, nous avons trouvé des auberges ayant pour enseignes les écussons des plus nobles familles du voisinage.

Nous ne faisions que de nous arranger dans le joli petit salon qui nous était destiné, quand nous entendîmes de l'harmonie au-dessous de nos fenêtres. En Angleterre, c'est chose rare. Nous écoutâmes : c'était trois Allemands chantant en partie de charmantes tyroliennes... Dans tous les spectacles de Londres, l'Opéra Italien excepté, nous n'aurions pu entendre rien de si mélodieux que ce concert d'une rue de village.

Depuis quinze ans, les Anglais n'étant plus livrés à eux-mêmes, et s'étant mis en relation avec l'Italie, l'Allemagne et la France, ont fait des progrès dans les arts; leur architecture a plus d'élégance, leur peinture plus de vérité, leur danse moins de gaucherie; mais leur musique est restée la même.

Le peuple d'Alfred a tout-à-fait oublié les accords de la harpe royale; il n'a que deux beaux chants: mais, il faut le dire à sa louange, ce sont deux chants nationaux, le *God save the king*, et le *rule Britannia*. L'un est doux et religieux comme la prière, l'autre fier comme la victoire. Les Irlandais ont leurs vieilles *mélodies*, les Ecossais leurs antiques *ballades*; les Anglais n'ont que des chansons de chasse et de table. Un recueil de nos *romances* d'amour et de chevalerie serait une charmante collection de petits poëmes nationaux, que l'on pourrait donner comme modèles de simplesse et de sentiment. La Harpe, dans son *Cours de Littérature*, n'a pas dédaigné d'en citer plusieurs. Depuis le temps où il écrivait, il en a paru un grand nombre de très remarquables; celle *du beau Dunois partant pour*

la Syrie, a été si chantée dans toutes les rues de France, que l'on ne se met plus aux fenêtres pour l'écouter. Mais en Angleterre, son refrain que nous entendîmes sur un orgue de Barbarie, nous fit revenir à la croisée que nous avions quittée après le chant des Allemands.

C'était une Française qui chantait; jamais figure plus lamentable ne s'était montrée; chaque mot que prononçait la chanteuse lui arrachait une grimace à la fois si burlesque et si douloureuse, que l'on ne pouvait s'empêcher de rire (tout en se le reprochant), car on voyait bien qu'il y avait des larmes au fond de sa chanson. Cette femme avait été jolie; du moins il faut le croire: elle avait été enlevée de Verdun par un officier anglais. Il y avait eu bien des malheurs et des années entre le moment de sa beauté et le moment où nous la voyions. Peu de temps après son enlèvement, la pauvre Française avait été abandonnée par son séducteur, et avait été réduite à chanter, en pleurant, l'inconstance des amours et les ennuis de la patrie absente.... Ayant entendu quelques mots de français

prononcés auprès d'elle, elle fut toute heureuse de rencontrer des compatriotes, et raconta sa triste histoire à un domestique, en ajoutant : Je sais bien qu'*à présent je chante mal; j'ai eu tant de misère! mais c'est égal; ça fera plaisir à des Français et à des Françaises d'entendre ici une chanson du pays.*

Après une nuit passée à l'excellent hôtel de Cobham, nous partîmes pour Stowe, qui n'en est éloigné que de deux milles. Une longue avenue droite conduit du grand chemin à l'entrée principale de cette somptueuse et magnifique demeure : nous étions encore pleins du souvenir de Blenheim, qui ne peut être rangé dans la classe des habitations particulières. C'est une résidence royale, donnée comme récompense par un grand peuple. Blenheim est donc tout-à-fait hors de ligne; mais Stowe, que nous allons voir, n'est ni une demeure de rois, ni de princes; c'est celle d'un sujet qui y vit de ses rentes et de sa propre illustration : c'était donc là que nous allions avoir un aperçu de la noble existence d'un grand seigneur anglais. Je n'hésite pas à le dire, nous n'avons rien en France

sur cette échelle-là ; nous entendons mieux les plaisirs et la vie de la ville, nos fêtes de Paris ont plus de poésie, d'élégance, de graces; les beaux-arts y sont plus à l'aise que dans les *routs* de Londres ; mais à la campagne, dans leurs terres, que les Anglais nous laissent loin derrière eux ! Ce sont eux qui ont vraiment compris la vie de château, et l'existence d'un grand propriétaire ; ils mettent tout leur orgueil, toute leur gloire, à vivre noblement où ont vécu leurs pères ; leur influence, leur patronage, est un bienfait pour le pays qu'ils occupent pendant huit mois de l'année. Ceux qui, dans leur voisinage, ont des demeures plus humbles que leurs châteaux, ne s'irritent point de la hauteur de leurs tours, de l'étendue de leurs parcs. En France (il faut bien l'avouer), il y a aujourd'hui une telle haine de toute *supériorité*, qu'un grand propriétaire ne pourrait, en dépensant autant d'argent que le duc de Buckingham, ou que lord Grosvenor, avoir, dans nos provinces, l'existence que ces nobles personnages ont dans leurs comtés. Que dirait-on parmi nous, si un pair de France, revenu dans son châ-

teau après les débats parlementaires, faisait hisser sur ses tours *son pavillon* armoirié, pour prévenir la contrée de son arrivée, et ainsi faire savoir que, pendant toute la saison, il va tenir table ouverte! Certes, l'on crierait à l'orgueil féodal! Eh bien! dans le pays classique de la liberté, on s'arrange encore de ces mœurs d'autrefois... Le bon sens anglais a compris que l'égalité était une chimère; il l'a bannie de ses lois et de ses habitudes. Les radicaux sans doute se plaignent de cet état de choses; mais l'aristocratie peut se rire de leurs criailleries. Ses racines sont enfoncées avant dans le sol, et le souverain ne cédera aucun des droits de cette aristocratie : car ils font aussi la force de son trône.

Le simple gentilhomme, qui veut que la constitution qui assure les libertés reste sans atteinte, se garde bien d'en saper la base, et de se joindre aux niveleurs; il voit donc sans haine et sans en être humilié, des supériorités sociales qui sont aussi *amies* que nécessaires. Il se rend aux somptueuses réunions du château, aux longs dînés, aux brillantes parties de chasse du haut et puissant lord. Le paysan

ne sera pas non plus en défiance ; son bien-être lui vient du lord du manoir ; son joli cottage, sa ferme si propre, si salubre, à qui les doit-il ?...

Voilà surtout ce qui doit singulièrement ajouter aux délices de la vie de campagne en Angleterre, c'est cet air d'aisance qui règne autour de vous. Si la magnificence décore le *château*, il en a, pour ainsi dire, découlé quelque chose sur la *chaumière* ; elle a aussi son éclat, celui de la propreté, et d'un certain *comfort*.

Quel beau luxe que celui de rendre heureux ce qui vous entoure, et ce qui dépend de vous ! C'est celui du duc de Buckingham. A l'entour de Stowe, tout respire le bonheur et l'aisance.

Nous entrâmes dans le parc par une porte qui est un vrai arc de triomphe, de plus de soixante pieds d'élévation et d'ordre corinthien ; de cette magnifique entrée on aperçoit le château, bâti tout-à-fait dans le style pur italien. Placé entre deux larges massifs, il déploie sa façade sur une vaste pelouse, qui s'incline, comme à Blenheim, vers de belles

eaux ; il y a dans cette scène moins de majesté que chez le duc de Marlborough ; mais il s'y trouve encore beaucoup de grandeur et de grâce. L'une de ces habitations nous semble faite pour la gloire, l'autre pour le bonheur ; on voudrait passer quelques jours à Blenheim, on voudrait passer sa vie à Stowe. Le parc est entrecoupé de collines et de vallons ; la végétation y est superbe. On prétend que le genre de Stowe a vieilli, que ce n'est plus le goût pur d'aujourd'hui ; que l'on a surchargé les jardins de *fabriques* de toute espèce, que les pelouses sont trop resserrées, les massifs trop petits et trop fréquens ; je n'ai pu y trouver ces défauts, les temples y sont sans doute en grand nombre ; mais l'espace est si vaste, et chacune de ces constructions est si pure et si belle ! Quand le duc de Buckingham voyageait en France et en Italie, il avait avec lui un architecte de Rome, et lorsqu'il voyait un monument remarquable, il disait à son compagnon de voyage : je veux avoir cela comme fabrique dans mon parc de Stowe, prenez exactement les mesures de cet arc de triomphe, de ce temple, de cette maison carrée,

et de retour en Angleterre, nous bâtirons des *copies* de ces monumens. Ce plan a été réalisé, plusieurs des fabriques du parc de Stowe ont coûté des sommes immenses, et sont des monumens grecs et romains transplantés en Angleterre avec leurs véritables proportions et leur pureté première.

Celle qui m'a le plus frappé est le temple de *la Victoire et de la Concorde* : on y arrive par un vallon resserré entre deux beaux massifs. Le gazon, d'une finesse extrême, s'étend sous les ombrages ; jamais scène plus tranquille n'a été mêlée au mot de victoire ; il y a contraste entre ce nom retentissant et le calme de ce lieu enchanteur. Nous ne pûmes pénétrer dans l'intérieur de ce temple, je ne le regrettai pas. En général, je reste froid dans ces temples où il n'y a pas de divinité à adorer. Cependant je ne fus pas sans émotion en entrant dans celui que le duc de Buckingham a élevé à l'*Amitié* ; là il a rassemblé les bustes de tous ses amis. Au-dessous de leurs images, j'ai lu les noms :

De Frédérick, prince de Galles ;

Du comte de Chesterfield ;

Du comte de Westmoreland;

Du comte Marchmont;

De lord Cobham;

De lord Gower;

De lord Bathurst;

De Richard Grenville, plus tard, Earl Temple;

De William Pitt, plus tard, lord Chatam;

De Georges Lyttleton, plus tard, lord Lyttleton.

Une similitude d'opinions et de sentimens liait ensemble toutes les illustrations du temps.

Trop près de ce temple on aperçoit une fabrique gothique, qui contraste d'une manière trop heurtée avec le genre grec : cette espèce de vieille église bâtie en granit rouge, est placée sur la hauteur d'un coteau dégarni d'arbres ; pour y arriver en sortant du temple de l'*Amitié*, il faut passer sur un pont à colonnade imité de Venise. Dans l'intérieur de cette fabrique on est retenu long-temps par la beauté des vitreaux peints qui y sont réunis en grand nombre et avec beaucoup de goût.

Le pleasure ground de Stowe est un des

plus soigné que nous ayons vus; je crois même que les partisans du *genre actuel* trouvent que ce soin est porté trop loin : les gazons de la moitié de cet espace réservé sont fauchés tous les huit jours, et *maintenus courts*, *kept short*, par des troupeaux de moutons que de petits bergers gardent et retiennent loin des arbustes et des fleurs. Ces pelouses qui ressemblent à du velours, sont roulées par un énorme cylindre que traînent quatre chevaux; et pour que ces chevaux ne laissent pas sur les gazons la marque de leurs pieds, on les chausse avec des bottines de cuir épais; je crois que les soins sont encore portés plus loin : ce qu'il y a de sûr, c'est qu'aucune trace de leur passage ne se voit sur les pelouses qu'ils parcourent.

Dans aucun autre parc je n'ai vu cette recherche; je crois même que le genre actuel dédaigne un peu tous ces soins; on veut tellement aujourd'hui donner l'air *campagne* à son parc, que les routes ou allées y deviennent très rares, et que celles qui existent, sont moins bien entretenues qu'il y a vingt-cinq ans. Leurs bords ne sont plus aussi net-

tement dessinés, et les gazons souvent coupés en tous sens par des sentiers que trace la routine. Les *fabriques* ou *monumens* commencent aussi à disparaître, et je pense que, si c'est un défaut de goût de les multiplier trop, c'en est un autre de n'en pas élever dans ses jardins. Les paysagistes ne manquent pas de jeter de l'architecture au milieu des touffes d'arbres, sur les bords des eaux, sur la cime des rochers qu'ils se plaisent à peindre. Le dessinateur d'un parc qui peut s'écrier : *Et moi aussi, je suis peintre*, ne doit pas négliger les effets produits au milieu de la verdure de leurs massifs par les colonnes d'un temple grec, le pignon pointu d'un manoir gothique, la flèche aiguë d'une pagode ou la couronne dentelée d'une tour à créneaux. A l'effet que ces fabriques produisent dans la scène, il faut ajouter leur utilité ; elles sont quelquefois un but pour le promeneur, toujours un repos, et souvent un abri. J'ai vu des parcs que rien ne distinguait des campagnes environnantes. C'est, je crois, porter trop loin l'amour du simple. Tout le parc ne doit pas être orné et soigné comme le *pleasure*

ground, ou la *plaisance*, mais tout son ensemble doit être mieux que les champs voisins.

A Stowe, l'art se laisse deviner un peu partout; mais nulle part il n'a fait d'efforts; il aide à montrer les beautés de la nature; il la fait valoir, comme un amant fait valoir son amie. Je sais cependant que les *puristes* parmi les Anglais reprochent aux jardins du duc de Buckingham, trop de recherches et trop de monumens; c'est sans doute moi qui me trompe, mais je ne puis être de leur avis. A présent que je suis loin de leurs beaux ombrages, j'ai gardé de Stowe un souvenir qui me plaît plus que celui de Blenheim.

Parmi tous les monumens, tous les *souvenirs* du parc de Stowe, il y en a deux qu'un Français ne peut passer sous silence. Dans une île, nous n'avons pu voir, sans une vive émotion, un modeste autel en pierre, que S. M. Louis XVIII avait élevé dans les jardins de Gosfield, belle résidence que le duc de Buckingham avait offerte, à son arrivée en Angleterre, à la famille royale de France proscrite et exilée. Sur cette pierre, le petit-

fils de Louis XIV s'était plu à graver sa reconnaissance d'une si noble hospitalité. L'autel était ombragé d'ormeaux plantés par le roi. Voici l'inscription qu'on lisait sur une de ses faces :

Hunc locum
Georgii marchionis a Buckingham,
Ejusque uxoris Mariæ Nugent,
Generositate,
Ludovicus XVIII, Franciæ et Navarræ rex,
Regisque a fratre nepos
Ludovicus Antonius Engolismæ dux
Primum in Anglia
Habitaverunt.
Inde
Maria Josepha Ludovica Sabaudiæ
Franciæ et Navarræ regina
Mariaque Theresia Franciæ Engolismæ ducissa
Conjuges eorum carissimæ
Novæ istis sedibus successere hospites;
Has hic ulmos
Bene memorum mentium
Pignora
Manu sua plantaverunt
Prid: Kal. Mart. MDCCCIX.
Crescent illæ, crescet et gratitudo.

Ce lieu,
Grace à la généreuse munificence
De
George, duc de Buckingham, et de

Marie Nugent, marquise
De
Buckingham,
A été habité
A leur arrivée en Angleterre,
Par
Louis XVIII, roi de France et de Navarre,
Et par son neveu
Louis-Antoine, duc d'Angoulême;
Et plus tard,
Par leurs illustres épouses
Marie-Joseph-Louise de Savoie,
Reine de France et de Navarre;
Et
Marie-Thérèse, fille de France,
Duchesse d'Angoulême.
Les ormeaux de ce lieu
Ont été plantés
Par leurs propres mains
En 1800.
Puissent-ils croître comme leur reconnaissance!

Ces arbres ont grandi; et comme l'avait dit le royal exilé, la reconnaissance des hôtes du généreux duc de Buckingham a grandi comme eux.

Lorsque la terre *de Gosfield* fut vendue par le duc actuel, il enleva *l'autel de la gratitude*, et le porta à la grande et noble demeure de sa

famille ; il a fait graver sur une des faces cette autre inscription :

Louis, roi,
Ayant été rendu au trône
De France,
Et la paix,
Avec la permission de Dieu,
A l'Europe,
Richard, duc de Buckingham, et Chandos,
Apporta de Gosfield
Cet autel,
Qui rendra durable à jamais
Le souvenir
De la splendide et généreuse
Hospitalité
De ses parens ;
Il l'a placé
Parmi les souvenirs glorieux
De ses ancêtres. A. D. 1825.

Entre tous les titres de l'illustre famille de Buckingham, peu seront plus beaux que celui que nous venons de citer. Donner ainsi l'hospitalité à un roi et à des fils de France, n'est pas chose commune ; et voir ce roi élever lui-même un autel à la reconnaissance, prouve que l'on a calomnié les princes en les appelant *de grands ingrats*.

On voit aussi, dans une autre partie du parc de Stowe, la tour appelée tour des Bourbons (*Bourbon tower*); elle a soixante-cinq pieds de haut; sa circonférence est de cent dix; son intérieur est habité. A l'entour de ce monument un massif de chêne a été planté par

S. M. T. C. Louis XVIII;
Charles-Philippe *Monsieur*;
Louis-Antoine, duc d'Angoulême;
Charles-Ferdinand, duc de Berry;
Louis-Philippe, duc d'Orléans;
Louis-Charles, comte de Beaujolais;
Louis-Joseph, prince de Condé;
Louis-Henri, duc de Bourbon.

Tous ces hôtes augustes, avant de quitter les délicieux ombrages de Stowe, voulurent eux-mêmes planter ces arbres de souvenir dans un sol hospitalier, mais qui n'était pas pour eux la terre de la patrie... Dieu a permis qu'ils ne restassent pas à l'ombre de ces arbres; il les a pris comme par la main, et les a reconduits au beau pays des lis.

Dans ces immenses jardins, bien d'autres fabriques, ou remarquables par leur beauté, ou par les noms qu'elles rappellent, se trou-

vent disséminées, tantôt sur le haut des coteaux, tantôt dans le creux des vallons. L'obélisque du général Wolfe, celui du capitaine Grenville, la colonne de Cobham, celle de la reine Caroline, femme de Georges II ; le temple des illustres de la Grande-Bretagne, le tombeau de Congrève, la grotte et le banc de la duchesse.... attirent tour à tour l'attention du visiteur : il faudrait des jours entiers pour bien voir toutes ces merveilles ; il faudrait pouvoir s'asseoir sous ces beaux ombrages, et laisser aller son esprit exalté par de si grands noms !

L'intérieur du château est digne de la magnificence des jardins ; dans ma prochaine lettre, je vous donnerai quelques détails sur tout ce que j'y ai vu et admiré.

Dans un des salons, j'ai remarqué le portrait de Louis XVI, en regard de celui de Charles Ier, et Marie Antoinette, auprès de Marie Stuart !!

Dans tout ce que nous voyons, il y a des leçons et des enseignemens pour tout le monde. Les portraits que je viens de citer disent que les couronnes ne sauvent pas du malheur. Un

autre portrait, que nous avons retrouvé dans toutes les galeries, celui de l'infortuné Thomas Wentworth, comte de Strafford, parle à tous ceux dont le cœur a battu de pitié à l'aspect d'une grande adversité.

Jamais portrait n'a plus *arrêté* que celui-là; il a comme un charme, comme une magie de malheur qui vous fixe et vous retient devant lui; on se reprocherait de passer devant cette image de l'ami de Charles Ier, comme on rougirait de ne pas vouloir entendre la plainte d'un malheureux. Au moment, où les yeux humides de larmes, on veut s'en éloigner, son regard vous retient encore; sa bouche va s'ouvrir; il va répéter ces paroles qu'il laissa échapper quand Carleton lui apporta dans sa prison, sa sentence de mort, signée par son royal ami!

Oh! mettez donc votre confiance dans les enfans des hommes!! Il n'y a point de salut à attendre d'eux.

Oui, en contemplant l'image de cette illustre victime, sacrifiée par un roi aux sanguinaires exigences de son peuple, j'ai cru entendre ce cri parti d'un cœur cruellement ulcéré.

Auprès de cette sentence que Strafford tient avec contraction dans sa main, je croyais voir celle de Charles lui-même. Peut-être, s'il n'avait pas laissé traîner son fidèle ministre sur l'échafaud de Jower-hill, l'échafaud de Whitehall ne se fût-il pas élevé pour lui. La faiblesse a plus souvent donné la honte aux rois que le salut.

Dans ce beau tableau il n'y a que deux figures; celle du comte et celle de Carleton. Le ministre, tout vêtu de noir, est assis près d'une table; il tient à la main la fatale sentence; son regard n'est plus fixé sur le papier; tout ce qui se passe dans son ame y est peint; on y voit quelque chose de brillant comme des larmes; il pense à sa femme, à ses enfans, à son ami qui le condamne!! L'autre figure se penche un peu en avant, comme pour épier l'émotion du comte.:. J'ai vu autre chose que de la curiosité dans ce regard; j'y ai trouvé de la pitié.

Charles avait été long-temps avant de céder aux cris du peuple, aux exigences du parlement; sa conscience d'ami et de roi lui faisait un devoir de résister toujours. Un jour,

l'archevêque Laud arrivant chez le monarque, le trouva tout en larmes; il tenait à la main la lettre que le comte de Strafford venait de lui écrire. Ah! s'écria le malheureux prince, je suis plus à plaindre que le dernier de mes sujets : y en a-t-il un dans mes trois royaumes, que l'on force à sacrifier son ami? Et cependant ils disent tous que mon salut, que la sûreté de ma couronne....

— Sire, repartit Laud, il n'y a de salut que dans ce qui est bien; la condamnation de votre ministre ne peut rien sauver, ce sang-là versé, il en coulera d'autre....

— Voyez ce qu'il m'écrit. Et d'une voix émue, Charles Stuart lut les lignes qui suivent :

« *Sire*,

« *Pour vous délivrer de vos ennemis, je consens à mourir, condamnez-moi; mon consentement vous acquittera plus devant Dieu, que tout le monde ensemble : on ne fait pas d'injustice aux malheureux en consentant à ce qu'ils désirent; et comme la grace du ciel me rend capable de pardonner à tous, avec une tranquillité et une résignation qui*

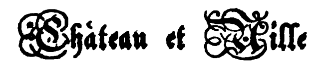
jettent un contentement infini dans mon ame prête à départir, je puis, sire, vous résigner cette vie mondaine, en échange de toutes vos extrêmes faveurs. »

Ce dévouement volontaire de la victime ne fit qu'ajouter aux désirs que le roi avait de sauver Strafford. Pendant le court délai de trois jours qui suivit la sentence, il fit tout ce qu'il put pour attendrir les pairs : il leur envoya son propre fils, prince tout orné des graces du jeune âge, leur porter une lettre en faveur de son ancien ministre, de son constant ami. Mais ce ne sont pas les prières envers leurs peuples qui conviennent à la bouche des rois ; la tête du ministre en roulant de dessus l'échafaud, ne fit que précéder celle de son maître.

Adieu, cher ami, voyez combien un seul portrait fait rêver, et combien les rêveries font écrire.



LETTRE XVI.



de

Warwick.

A Stowe nous aurions pu nous croire en Italie; le palais, les monumens du parc, tout était pur et classique; et même pour compléter l'illusion, nous avions eu pendant notre exploration un ciel bleu et un beau soleil.

Au château de Warwick que nous venons de visiter ce matin, c'était tout un autre aspect : ici plus de toits plats ornés de balustres et surmontés de vases, mais de hautes tours déchirant la nue avec leurs couronnes de créneaux.

Ici plus de pelouses verdoyantes s'étendant mollement autour du manoir, mais des ro-

chers à pic, et une rivière bouillonnante à deux cents pieds au-dessous des fenêtres.

Pour avoir une idée juste et exacte de Warwick-Castle, figurez-vous, mon cher ami, une demeure féodale du treizième siècle, à laquelle on dirait que l'on n'a rien changé, et qui a, cependant, toutes les recherches, tous les *comforts* du temps actuel.

Comme pour préparer le visiteur au noble et sévère aspect que le château va lui offrir, l'avenue n'a rien de riant; elle est taillée dans le roc. A droite et à gauche, s'élèvent deux hauts pans de rochers granitiques, ornés de plantes avec leurs branches projetées, ou leurs festons appendus. Pendant quelque temps le voyageur marche ainsi dans ce chemin creux et resserré; mais parvenu à un détour, tout-à-coup l'espace s'élargit, et le noble manoir apparaît avec toute la majesté des jours de chevalerie. Rien de moderne n'est là pour affaiblir l'impression que vous éprouvez en face de ces vieilles murailles; cela devait être exactement ainsi au temps de Guillaume-le-Conquérant, ou de Henri de Neubourg, premier comte de Warwick; car déja un château avait



Lettres sur l'Angleterre

remplacé la tour qu'Ethelfrida, fille d'Alfred, avait fait élever dans ce lieu. Les douves ne sont plus remplies d'eau, mais un luxe de plantes, d'arbustes et d'arbres a remplacé le flot qui battait les murailles. Ces masses de verdure se dessinent bien sur la couleur grise des remparts. Ciceri ne pourrait rien inventer de plus pittoresque et de plus imposant que cette scène qui se déploie subitement comme une immense toile de fond, au débouché de l'avenue.

Après avoir entendu les chaînes du pont-levis résonner, après être passés sous un double porche et sous la herse à longues pointes de fer, nous entrâmes dans la dernière enceinte. Cette cour entourée de toutes parts par de hautes murailles, n'est pas triste : des massifs d'arbres au feuillage varié, des bouquets d'arbustes à fleurs, y sont dispersés avec art ; les lignes crénelées qui tranchent sur le ciel, ne sont pas nues ; le lierre a poussé où marchaient les hommes d'armes. Une vaste nappe de gazon s'étend entre tous les bâtimens ; le soin, le bon goût, se montrent dans cette antique demeure avec un charme tout

particulier. Si j'étais poète, je comparerais ce gothique manoir si bien entretenu, à un vieux chevalier couronné de roses.

Du côté de la cour, le château n'a que deux étages ; du côté de la rivière, il en a cinq. C'est du bord opposé de l'*Avon* qu'il faut prendre une vue de Warwick - Castle : ses hautes murailles ne semblent faire qu'un avec les beaux rochers qui les portent ; et ces grandes masses de granit dominent elles-mêmes de magnifiques cèdres qui croissent sur le bord des eaux. Un pont à balustres, une cascade, une ville en amphithéâtre, complètent le paysage. Je n'en connais qu'un que l'on puisse y comparer, Clisson.... ; mais à Clisson, la demeure du connétable est en ruines ; à Warwick, pas une pierre ne manque ; le mouvement de la vie l'anime, et quand vient la nuit, on voit briller des lumières à toutes ces nombreuses croisées !

Pour que tout fût bien en harmonie, un vieil invalide fut notre guide dans la partie réservée du parc. L'âge et les infirmités l'empêchaient d'aller vite. Nous lui demandâmes de parcourir le *pleasure ground* sans lui ;

il nous le permit et alla s'asseoir au soleil, à côté d'un porche en ogive. C'était une figure à peindre, que ce bon vieillard, avec son long bâton, assis entre une touffe de lilas et d'ébéniers, et cet arceau, surmonté d'un écusson et d'un casque gothique.

Les jardins sont bornés d'un côté par la rivière, de l'autre par les vieilles fortifications. Ils ont peu d'étendue : c'est là que nous avons vu les plus beaux cèdres de l'Angleterre. Sur un des rochers qui portent le château, je vis une petite plaque de marbre noir; elle redit que G. Bagott, né à Dublin, s'est noyé sous les murs du château en jouant sur la rivière. Son esquif est venu se briser contre la cascade; et ce jeune homme, qui sortait du collège, qui allait revoir sa mère, a trouvé sa tombe dans ce beau lieu de Warwick!

Le plus magnifique vase antique que possède aucun particulier appartient au comte de Warwick; on a élevé une serre exprès pour lui; il la mérite bien.

Ce vase a été trouvé au fond d'un lac près de la *villa* d'Adrien, non loin de Tivoli, et

fut d'abord acheté par sir W. Hamilton, ambassadeur de S. M. B. à la cour de Naples, qui l'a vendu au comte actuel de Warwick. Il est de marbre blanc, d'une forme circulaire, et peut contenir 163 *gallons* (1304 bouteilles). Des branches de vigne forment les anses, et une guirlande de pampre règne tout à l'entour sur sa partie supérieure. Sur le corps de cette énorme coupe, est jetée une peau de panthère, emblême bien connu du dieu du vin; des têtes de satyres, des thyrses, des ceps de vigne, s'y voient aussi sculptés avec un art infini.

Le noble propriétaire de ce bel antique l'avait d'abord placé en plein air dans ses jardins; mais sous le ciel brumeux de l'Angleterre, il commençait à se détériorer. Le comte de Warwick lui a fait élever un élégant abri, une serre à coupole arrondie; et ce beau vase se voit maintenant au milieu des fleurs et des plantes les plus rares.

C'est aujourd'hui le modèle le plus en vogue; on le retrouve chez tous les orfèvres de Londres et chez tous les fondeurs des trois royaumes.

Les chroniques disent que la fille du grand Alfred, Ethelfrida, suzeraine des Merciens, a fondé le château de Warwick : il n'était pas alors ce qu'il est aujourd'hui. Une simple tour, perchée sur les rochers qui bordent l'Avon, était la demeure de cette femme guerrière.

Henri de Neubourg, venu en Angleterre avec le conquérant, est le premier comte de Warwick de la ligne normande. Sous Henri III, William Mauduit, qui avait pris parti pour le roi contre les barons, se laissa prendre dans le château, et lui et la comtesse de Warwick furent gardés prisonniers dans leur propre demeure. Peu de temps après, la forteresse fut rasée, et les tours seules restèrent debout.

L'intérieur du château a bien le caractère qui convient ; le hall, ou vestibule, n'a rien de grec ni de romain ; son aspect est noble et sévère, il est voûté et lambrissé de chêne ; des casques, des cuirasses, des boucliers, des lances, des épées, des gonfanons, des bannières et d'énormes bois de cerfs, forment toute sa décoration. Ici l'on nous a montré

le casque de Cromwell ; c'est sous ce fer que la pensée du régicide a germé. A côté de ce *heaume*, on en voit d'autres : ceux des partisans d'Olivier, appelés *têtes rondes*, et ceux des *cavaliers*, vaillans et fidèles défenseurs de la royauté.

On nous montra également l'armure du duc Monmouth, fils de Charles II, Stuart ; il a été malheureux comme son aïeul, et sa tête aussi a roulé de dessus l'échafaud. De ce vestibule on a un aperçu de toute la longueur du château ; l'enfilade des pièces qui se tiennent et se suivent, est de plus de trois cents pieds. Toutes ces salles sont ornées de tableaux, dont plusieurs des plus grands maîtres.

Saint Ignace de Loyola par Rubens : l'homme de guerre se voit encore sous l'habit religieux ; le génie et le courage brillent dans son regard plein de vie et d'expression.

Le comte de Lindsay, par Cornélius Janssen : ce portrait est bien à sa place à Warwich ; celui dont il rappelle les traits combattait pour le roi. En 1642, il commandait à la fameuse journée de Edgehill ; il y fut

mortellement blessé, fait prisonnier, amené au château de Warwick, où il rendit le dernier soupir.

Lord Darnley, époux de la belle Marie Stuart; Martin Luther le réformateur. J'ai cherché dans son regard de la piété et de l'humilité; je n'y ai vu que de l'orgueil. En effet, il en fallait beaucoup pour oser dire : Tout le monde s'est trompé avant moi.

Henri VIII enfant; à côté, Anne de Boleyn.

Charles Ier; à côté, Cromwell en armure.

Dans la salle du déjeuné, on nous a fait remarquer un lion et une lionne peints par Rubens.... On a vraiment peur d'en approcher : c'est beau et terrible comme la nature. Voilà ce qu'on raconte de ce tableau : Rubens désirait voir le roi des déserts dans un accès de fureur, il voulait le représenter rugissant. Le gardien, pour complaire au grand maître, se chargea d'exciter la colère du lion. Pour y parvenir, il se mit à lui arracher des poils de sa barbe. Pendant plusieurs jours l'animal, patient comme la force, le laissa faire; mais à la fin il s'irrita, terrassa

l'imprudent gardien et se coucha tranquillement sur lui. Tremblant et respirant à peine, le malheureux homme n'osait remuer; il craignait, en dérangeant le lion, de le fâcher de nouveau. Pour ne pas être dévoré tout vivant, il allait être étouffé, et restait immobile sous le poids qui l'oppressait.... Pour le délivrer, on n'hésita point à sacrifier le lion : un coup de fusil, tiré à bout portant à travers les barreaux de la cage de fer, le blessa à mort.... Mais avant d'expirer, le terrible animal se leva en rugissant, secoua sa crinière, et déchira en lambeaux le pauvre gardien.

Avant de quitter Warwick-Castle, nous visitâmes la tour de Guy : elle a cent six pieds d'élévation, et de dessus sa plate-forme la vue du pays est magnifique; sa forme est un polygone à douze pans. La première pierre en a été posée par Thomas de Beauchamp, comte de Warwick, sous Richard III.

Près de cette tour est celle de César.

En 1441, le fameux comte de Warwick, surnommé *le faiseur et le défaiseur de rois*, reçut dans son château Edouard II, auquel

il venait de donner la couronne. Alors il offrit au souverain *de sa façon* de magnifiques et somptueuses fêtes. Plus tard, quand l'ingratitude d'Edouard eut poussé le comte dans le parti du duc de Clarence, Warwick voulut que celui qu'il s'était naguère choisi pour maître eût un autre souvenir de son château, que celui de la brillante réception qu'il lui avait faite après son couronnement.

Comme tous les plus puissans seigneurs de l'Angleterre, Warwick avait eu à souffrir de l'impertinence du favori d'Edouard, de Pierre Gaveston, dont la morgue et les railleries atteignaient et blessaient les plus fiers barons. L'insolent Gascon amusait le roi par les surnoms qu'il distribuait à toute la cour. *Le gentil comte Thomas* de Lancastre avait reçu de lui le sobriquet de *vieux Pourceau*; le comte de Pembroke, de *Joseph-le-Juif*; le comte de Glocester, du *Coucou*, et le comte de Warwick avait été appelé *le Chien noir des bois*.

Le Chien noir avait juré que le favori sentirait ses dents : voilà comme il accomplit sa vengeance. Gaveston, assiégé dans le château

de Scarborough par les barons qui avaient résolu de le perdre, fut forcé de se rendre. Confié à la garde du comte de Pembroke, qu'il avait cruellement offensé, il aurait dû craindre pour sa vie ; et loin de là, il ne fit que chanter *ballades et lais d'amour*. Pendant toute la première nuit de sa captivité, il se répétait : *Joseph-le-Juif* aime l'or ; il va en demander au roi pour ma rançon, le roi paiera, et je serai sauvé.

Il n'en fut point ainsi. « Avant le jour, « Gaveston reçut l'ordre de s'habiller et de « sortir de sa chambre. A sa grande surprise, « il ne vit plus à sa porte ses anciens gardes : « il ne reconnut plus le comte de Pembroke, « mais son mortel ennemi, le comte de War- « wick, avec une troupe nombreuse. On le « plaça immédiatement sur une mule, et son « arrivée au château de Warwich fut an- « noncée par une musique militaire, et des « cris de triomphe.

« Là, les chefs du parti tinrent conseil sur « le sort du prisonnier. A la proposition de « lui laisser la vie, une voix répondit : Vous « avez attrapé le renard, si vous le laissez

« échapper, vous serez obligés de le chasser « encore. Et il fut définitivement résolu qu'on « n'aurait aucun égard à la capitulation, et « qu'il serait mis à mort, conformément à « l'une des ordonnances. Quand on lui pro- « nonça son jugement, Gaveston se jeta aux « pieds du comte de Lancastre, et implora « en vain la pitié et la protection de son *ai-* « *mable lord*. On le conduisit à Blacklow- « hill, et il fut décapité en présence du comte « de Lancastre, de Honford, et de Surrey. « La nouvelle de ce meurtre fut reçue par la « nation avec étonnement et terreur ; les an- « nales du royaume ne fournissaient aucun « exemple d'une pareille exécution. » Le roi, en apprenant la fin tragique de son favori, entra dans des accès de fureur qui firent trembler tous ceux qui l'entouraient. Au milieu de ses larmes et de ses sanglots, le jour, la nuit, il répétait : *Je le vengerai*. Il a tenu parole.

Au nom de Warwick bien d'autres souvenirs historiques viennent encore se lier. En parcourant les galeries et les salles du château, ils affluaient tous dans mon esprit et je

vous les redis au hasard, et dans le désordre de dates où ils se présentaient à moi.

Edouard Plantagenet, le dernier de la race qui porte ce nom, était comte de Warwick. Ayant inspiré de l'ombrage à Henri VII, ce prince le fit enfermer dans la tour de Londres : il y eut pour compagnon de captivité le fameux Perkin Waërberk, qui s'était fait passer pour le dernier fils de Richard III. L'aventurier flamand, et le noble fils du duc de Clarence, se lièrent dans les cachots et concertèrent ensemble les moyens de s'échapper. Le fils d'um cordonnier, séduit par un moine Augustin, se donna, sur ces entrefaites, pour le comte de Warwick; car ce beau nom tentait tout le monde.

Henri VII saisit cette occasion pour se défaire du véritable comte qu'il redoutait toujours, et le fit décapiter en 1499.

Pendant sa longue détention dans la tour, un autre homme du peuple, Lambert Simnel, voulut aussi se faire passer pour Edouard Plantagenet, comte de Warwick; il était parvenu à se saisir d'une ombre de couronne;

des partisans l'avaient reconnu roi à Dublin en 1487 ; mais son empire fut de courte durée. Ayant livré bataille aux troupes de Henri, il fut battu, fait prisonnier, et de son trône éphémère il descendit aux cuisines de son compétiteur, où il obtint la charge de marmiton. Ce fut là toute la vengeance du roi !

Dans les cachots de la *tour de Guy*, nous vîmes, avec l'aide d'un flambeau, un grand nombre de noms de prisonniers gravés ou inscrits sur les murs : on y voyait aussi les dates de captivité, il y en a de fort anciennes ; nous en avons vu de 1420.

En 1642, lord Brooke, auquel appartenait le château de Warwick, s'était déclaré contre le roi, et avait épousé la cause du parlement. Aussi parmi ces noms de prisonniers, la plupart sont des noms de royalistes. Ces fidèles défenseurs de la bonne cause avaient pris la même devise, le même cri de guerre que les Vendéens, et les mots *God and the King, Dieu et le Roi,* sont écrits sur les murailles des cachots de Warwick, comme dans les souterrains du château de Clisson.

Avant de laisser sortir les visiteurs, le concierge, ou portier de Warwick-Castle, a grand soin de leur faire voir l'armure du célèbre Guy et celle de son coursier, son énorme épée et son immense marmite. Toutes ces reliques du héros de la contrée sont gardées avec respect, et le portier a grand soin de dire que lorsqu'un Warwick vient à naître et à se marier, la fameuse marmite est remplie de punch, et que l'on n'a encore jamais pu la vider, sans qu'une grande quantité d'habitans du pays n'aient été obligés de coucher sous le porche, tant ils avaient pris part à la joie du seigneur.

Avant de finir cette lettre, je veux encore ajouter quelques mots sur la ville de Warwick; elle aussi, mérite d'être décrite : elle est pittoresquement située sur un amas de rochers qui dominent la jolie rivière d'Avon. Si l'on en croit les antiquaires du pays, son origine remonterait au commencement de l'ère chrétienne; Gutheline, roi de Bretagne, aurait été son fondateur.

Henri III fit de cette ville le rendez-vous

général de ses troupes avant d'aller assiéger le château de Kenilworth, qui en est peu éloigné.

Dans la dixième année du règne d'Edouard Ier, en 1281, une des grandes fêtes chevaleresques de la table ronde fut célébrée à Warwick.

En 1572, la reine Elisabeth y fit son entrée solennelle; à sa suite on remarquait les lords Burleigh et Howard, et tout ce qu'il y avait de plus noble et de plus illustre dans le pays.

Quand le corps municipal vit approcher le carrosse royal, il *s'agenouilla*, et ce fut *à genoux* que l'orateur (the recorder), complimenta sa majesté. Malgré l'humilité et la gêne de cette posture, la harangue fut longue, et Elisabeth ne put s'empêcher de témoigner un peu d'impatience. Le discours terminé, une bourse d'un travail précieux, et contenant *vingt livres sterlings*, fut offerte à la magnifique souveraine d'Angleterre. En échange de ce don, elle donna gracieusement au bailli et à l'orateur (the baillif and the recorder), sa main à baiser, et dit en souriant et familièrement : Approchez, *mon petit recorder; il m'a*

été dit que vous aviez crainte de lever les yeux sur moi, et de me parler hardiment; mais soyez rassuré, vous ne pouviez pas avoir si grand'peur de moi, que moi de vous; à présent je vous remercie de m'avoir rappelé mon devoir. Que Dieu vous soit en aide et à moi aussi!

S. M. résida au château de Warwick pendant quelques jours, et de là, se rendit chez le *comte de Leicester* à *Kenilworth*. Ces deux noms rappellent le délicieux ouvrage de Walter Scott, et la fin si tragique de la douce Amy Robsart.

Comme la plupart des villes d'Angleterre, celle de Warwick a été brûlée plusieurs fois. Guillaume III la vit en 1695, à peine relevée de ses cendres.

L'église de Sainte-Marie est la plus remarquable. Au XIV[e] siècle, les comtes de Warwick, de la ligne des Beauchamp, la choisirent pour le lieu de leurs sépultures. Après la chapelle de Henri VII à Westminster, la chapelle funéraire de Warwick est une des plus belles que j'aie vues: on y descend de l'église par un escalier en marbre noir; entre

ces marches et l'autel s'élèvent les tombeaux. A gauche, on voit une petite porte abaissée : elle conduit à une galerie taillée dans l'épaisseur du mur; au bout de cet étroit corridor, une ouverture carrée, fermée par des grilles de fer, communique avec l'église. Devant l'ouverture est un *prie-Dieu* en pierre; c'était là que s'agenouillait le pénitent. Le prêtre écoutait sa confession, assis dans le sanctuaire, de l'autre côté du mur; et c'était de tout près de l'autel, que le pardon descendait sur le pécheur repentant. Les marches de pierre sont tout usées par la prière (Worn ont by prayer).

Un dais gothique (*a gothic canapy*) surmonte l'autel, où il n'y a plus de sacrifices pour le repos des ames; ce couronnement est d'un travail admirable. A droite et à gauche deux niches sont restées vides; elles contenaient deux statues d'or massif, pesant chacune vingt livres : la réformation n'a pas épargné ces saints-là.

Au milieu de la chapelle gît Richard Beauchamp, comte de Warwick. Comme si son sommeil ne devait pas être long, comme s'il

devait bientôt se relever pour d'autres batailles, le chevalier a gardé son armure dorée; sa tête, ceinte de la couronne de comte, s'appuie sur un casque. Un cygne étend ses ailes sur lui, et un ours muselé est couché à ses pieds. A l'entour du tombeau on voit quatorze figures en bronze doré; au-dessous de chacune d'elles est un écusson avec toutes les couleurs vives du blason. Ces petites statues remplâcent les *pleureurs* ordinaires, et sont des portraits des plus grands personnages du siècle, amis ou parens de notre défunt; ce sont les ducs de Sommerset, de Buckingham, les comtes de Shrewsberry, Salisbury, West-Moreland et autres illustres *notabilités*. Sur une banderole, on lit ces mots :

Sit Deo laus et gloria

et

Defunctis misericordia.

L'épitaphe est longue et écrite en vieil anglais, et redit que Richard Beauchamp est mort à *Roan* (pour Rouen) : *He being at*

that tyme, lieutenant genel and governor of the roialme of Fraunce.

Non loin de cette tombe est celle du fameux Robert Dudley, comte de Leicester, et de lady Letitia-Knoles sa noble épouse. Au-dessus du peu de poussière qui reste encore du favori d'Elisabeth, on a prodigué tous les titres les plus magnifiques. Le monument a à peine assez d'étendue pour contenir toutes ces brillantes appellations. En les lisant, on s'étonne qu'un seul homme ait pu réunir tant d'illustres charges.

Cependant deux choses aident à le faire comprendre : l'amour d'une femme et l'ambition d'un courtisan. Si l'on avait voulu inscrire sur le même tombeau l'épitaphe de lady Letitia, comtesse de Leicester, on n'aurait point eu assez de place pour l'énumération de toutes les faveurs, de toutes les dignités; aussi on a relégué le bien que l'on dit de *lady Lettice* sur une plaque de marbre incrustée dans le mur de la chapelle. Après la mort de ces deux époux, c'est comme pendant leur vie. La femme n'est point un obstacle à la gloire de

son mari; son nom ne dérobe pas un titre à sa poussière.

Dans l'épitaphe de cette comtesse de Leicester, écrite en vieux vers anglais, j'ai remarqué plusieurs passages touchans :

There, all our losse you may behowl'd
There you may see that face, thal hand
Which once was fairest in the land.

....

She that in her youth had bene
Darling to the maiden queene
Till she was content to quitt
Her favour for her favoritt.

....

....

Whilst she liv'd, she lived thus
Till that god displeased with us
Suffred her at last to fall,
Not from him, but from us all.

Dans cette église de Sainte-Marie, à côté des restes de tant de puissances et de grandeurs, nous avons vu trois plaques de marbre consacrées par les comtes de Warwick à la mémoire de vieux et de fidèles serviteurs de leur noble famille. Sur une de ces plaques, j'ai lu auprès du nom de François Parker :

Et quand je m'éveillerai, et quand je me

relèverai de mon tombeau avec mes maîtres et seigneurs qui dorment auprès de moi, puissé-je entendre ce joyeux éloge :

Tu as bien agi, bon et fidèle serviteur....

Une autre chose qui m'a frappé dans cette chapelle funéraire de Warwick, c'est cette inscription que j'ai lue sur plusieurs monumens :

Deo viventium.

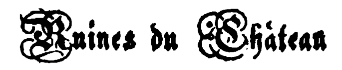
Au Dieu des vivans. Ces mots gravés sur les sépulcres des morts attestent la foi et l'espérance de ceux qui y reposent, et sont consolans pour ceux qui viennent honorer les cendres que la religion garde. Dans cet asile des morts, ces mots de *Dieu des vivans* font du bien. C'est comme cet évangile que l'on dit à la messe des trépassés, dans lequel notre Seigneur répète qu'il est *la résurrection et la vie*, et que *ceux qui croient en lui ne meurent pas pour toujours.* Lequel de nous, en assistant à ces messes funèbres qui reviennent si souvent, n'a senti ses larmes couler moins

amères, en entendant ces mots : *Ego sum resurrectio et vita; qui credidit in me non morietur in æternum.*

Je croyais, mon cher ami, n'avoir presque rien à vous écrire sur Warwick, et voyez quel volume je vous envoie! En partant d'ici, nous allons visiter Stoneleigh-abbey, que l'on vante beaucoup, et les ruines du fameux château de Kenilworth. J'ai vu la tombe du favori d'Elisabeth, je vais voir maintenant sa magnifique demeure; le souvenir du tombeau me suivra quand je parcourrai les lieux qu'il a si somptueusement habités; il me sera comme un memento de la vanité de la gloire; et puis les ruines ne me diront-elles pas aussi que les hommes ne sont pas seuls à mourir, et que les plus beaux monumens ont aussi leur fin! Nous vivons des jours, eux des siècles. Les pyramides auront leur tour. Ainsi, mon cher ami, consolons-nous de la brièveté de notre temps, et employons-le à faire le bien et à nous aimer. Adieu.



LETTRE XVII.



de

Kenilworth.

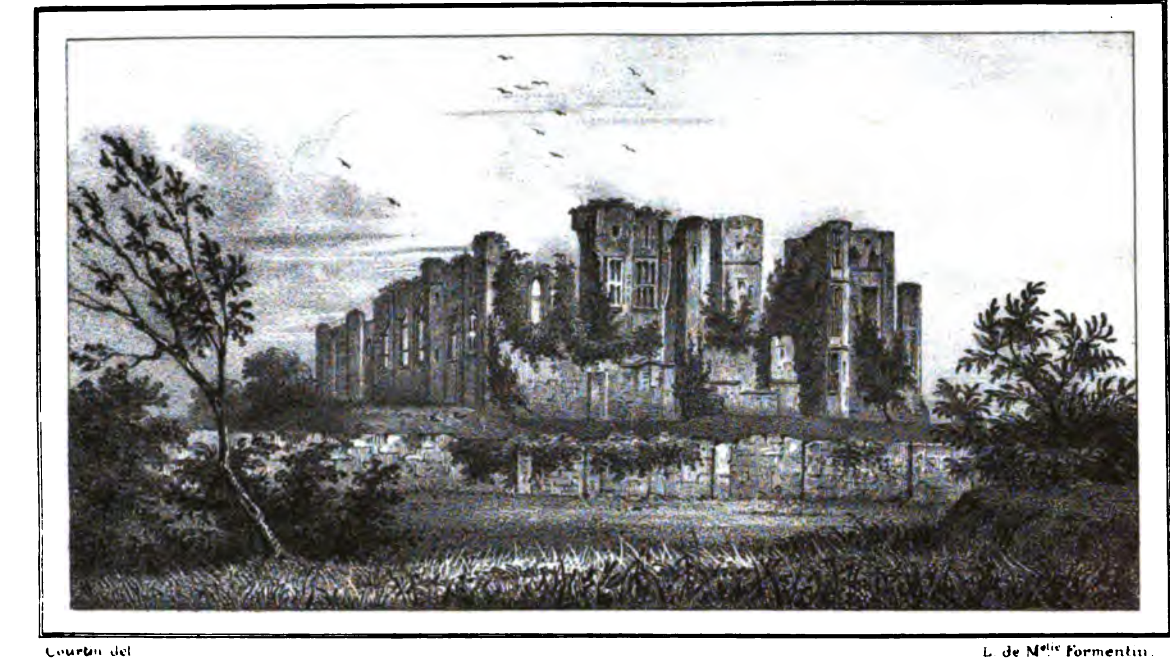
Ne pas manquer de soleil en Angleterre, et dans une année où les beaux jours ont été aussi rares que celle-ci, c'est un double bonheur dont nous jouissons depuis que nous avons commencé nos explorations. On dirait que nous avons laissé tous les brouillards à Londres. Aujourd'hui le ciel est bleu, la lumière brille sur les coteaux, et argente les rivières ; c'est comme un beau jour de France.

Avant d'arriver hier soir à Warwick, j'ai oublié de vous dire, mon cher ami, que nous

avions vu sur la gauche du chemin une jolie ville toute neuve ; c'était Leamington, un des *spas* renommés de l'Angleterre. Tandis que la noble petite ville de Warwick, avec ses tours et ses créneaux, est assise comme une reine sur la colline, la ville moderne, comme une jolie fille bourgeoise, s'est posée dans la plaine sur le bord des eaux. Jeune, fraîche et propre, elle attire à elle un grand nombre de visiteurs, et depuis quelques années la population de Warwick diminue, et celle de Leamington augmente.

Le nom de la rivière qui coule dans ces jolies campagnes est Avon; ce nom m'avait rappelé la patrie de Shakespear, *Straford on Avon;* nous devions aller voir sa maison et son tombeau. Une erreur de nos postillons nous fit prendre une autre route ; nous l'aurions plus regretté si nous n'avions pas eu tant d'autres choses à admirer. Je vous l'ai déja dit, nos journées sont trop courtes, et quand vient le soir, c'est un agréable travail que de se souvenir de tout ce que l'on a vu.

A deux ou trois milles de Warwick, le chemin se dessine entre un coteau très boisé



Courbon del. L. de Mlle Formentin.

RUINES DU CHATEAU DE KENILWORTH.

et une vaste plaine ; une des cimes du coteau s'appelle *Guy 's cliff*, le pic de Guy ; car le nom de ce célèbre chevalier se retrouve partout dans ces contrées. Dans la plaine qui s'étend à droite du chemin est Stoneleigh-abbey, vieille abbaye dont parlent souvent les chroniques du pays, et qui est devenue la demeure de la famille Lée. Pour arriver au château moderne, on passe sous un porche gothique; c'était celui de l'ancienne église. Les cloîtres et une partie du couvent ont aussi été conservés ; ils ne sont que masqués par les constructions nouvelles. Le château est vaste mais sans caractère ; après Warwick il eût été difficile de trouver cette habitation noble, et cependant rien ne manque à son intérieur : tableaux, statues, beaux marbres, meubles élégans, décorent les salons et les galeries. Ce qui nous a frappé davantage à Stoneleigh-abbey, ce sont les écuries; on y communique du château par un reste de l'ancien cloître. Jadis, sous ces arcades, on voyait de vieux solitaires à têtes chauves, à longues barbes blanches, se promener gravement en parlant des choses du ciel : aujourd'hui on y entend

les pas légers des jeunes gens qui vont montér à cheval, et des propos de chasse, de chevaux, de paris gagnés ou perdus, de courses passées ou à venir.

Les créneaux, que l'on retrouve partout en Angleterre, surmontent les bâtimens que M. Lée a fait élever à ses chevaux; ces bâtimens sont vastes et bien disposés : les écuries qui peuvent contenir cent chevaux, forment un arc. La partie représentant la corde de l'arc, est destinée aux remises, aux selleries, aux magasins et aux logemens des cochers et palefreniers.

Tout en visitant ces écuries, je pensais à Kenilworth, et je trouvais que nous restions bien long-temps à Stoneleigh-abbey, dont le parc nous a paru peu remarquable. Je ne sais, si avant l'admirable roman de Walter Scott (*le Château de Kenilworth*), les ruines qui portent ce nom, avaient la réputation qu'elles ont aujourd'hui; mais lorsque nous y arrivâmes, nous y trouvâmes plusieurs autres visiteurs. Si j'en crois l'effet qu'elles ont produit sur moi, je penserais qu'elles ont toujours dû être citées et admirées par ceux qui

aiment l'*historique* et le *pittoresque*. L'ame est aussi occupée que les yeux quand on entre dans cette vaste enceinte; à travers les pans tombés des hautes murailles, on voit la campagne : elle a l'air désolé comme les ruines. Jamais je n'avais vu un tel luxe de lierre; à Kenilworth cette plante devient arbre. Sous sa verdure des parties entières du bâtiment ont tellement disparu, qu'on n'y voit plus une pierre; on dirait alors des arbres taillés roides et immobiles. Au cœur de ces énormes touffes de verdure vous trouvez ou une salle de banquet, ou une prison, ou une chapelle, et la lumière ne pénètre plus dans ces intérieurs, qu'à travers les feuilles luisantes du lierre, dont les rameaux se sont tendus devant les fenêtres à ogives, comme un sombre rideau. Les douves qui ceignaient de toutes parts cette imposante et forte demeure, sont à moitié comblées par le temps. Des arbres poussent avec vigueur dans cette terre, que l'on ne retourne pas sans rencontrer des ossemens blanchis.

Le château n'a plus une seule partie habitable : la seule qui soit encore couverte, est le

manoir de la porte (the gâte house); on y a réuni divers morceaux d'architecture appartenant jadis à l'ancienne demeure. Une cheminée dont la partie inférieure est en albâtre merveilleusement sculptée a certainement été enlevée des grands appartemens et placée dans cette loge qui avait été habitée par les officiers d'Olivier Cromwell, autre espèce de bande noire, jacobins enrichis de ce temps-là, et qui, ainsi que les nôtres, pillaient partout.

Sur cette cheminée, j'ai lu cette devise qui ne m'a pas semblé parfaitement convenir à l'ambitieux Leicester :

Droit et loyal.

Et puis un peu plus bas :

Vivit post funera virtus.

Le chiffre E. R. *Elisabeth regina*, se retrouve dans les panneaux de boiserie; on y aperçoit encore quelques restes de dorure.

Kenilworth a été bâti par Geoffroy de Clinton, chambellan et trésorier du roi Henri Ier.

On n'est pas d'accord sur la naissance de ce Geoffroy de Clinton : les uns le font des-

cendre de Guillaume de Tancarville, chambellan de Normandie; les autres disent que c'était un homme de rien élevé aux honneurs et au pouvoir par un caprice du roi son maître.

Le château et le domaine ne restèrent pas long-temps dans sa famille; car nous voyons que sous Henri II c'était déja une propriété de la couronne, et que dans la dix-neuvième année de son règne, ce roi y mit garnison lors de la rébellion de son fils aîné qui était soutenu par le roi de France, Robert, comte de Leicester, et plusieurs hauts et puissans barons.

Sous Henri III, le château revint pour quelque temps à Geoffroy de Clinton, fils du fondateur; mais une autre confiscation eut lieu, et Simon de Montford, comte de Leicester, en devint le nouveau possesseur par un don spécial du roi. Les bienfaits ne peuvent lier les ambitieux. Simon de Montford se mit à la tête d'un complot contre son souverain. A la bataille d'Evesham, il reçut la juste punition de sa trahison et de son ingratitude : il fut tué avec son fils aîné Henri de Montford

et plusieurs autres nobles et puissans rebelles.

Simon, son autre fils, trop jeune pour les combats, était resté à Kenilworth ; il en ouvrit les portes aux fuyards qui lui rapportaient les corps de son père et de son frère. Dans la grande cour du château, on plaça sur une estrade les deux cadavres mutilés, et le jeune adolescent vint jurer sur eux, en présence de tous ceux qui avaient échappé à la bataille et de toute la garnison de Kenilworth, qu'il défendrait le château jusqu'à la dernière extrémité.

Mais bientôt la maladie et la désertion vinrent diminuer le nombre des défenseurs du château; et cependant le roi Henri faisait de grands préparatifs pour venir l'assiéger. Simon déguisé sortit de Kenilworth et alla jusqu'en France pour trouver des partisans : mais déja l'on pressentait son malheur, et peu s'attachèrent à lui. Henri, parti de Warwick avec drapeaux et bannières déployés, et une nombreuse armée, arriva devant le château le jour de la fête de saint Jean-Baptiste. Ses troupes formèrent comme une vaste ceinture autour des murailles, et au bout de six mois

Kenilworth fut contraint d'ouvrir ses portes. Henri y entra, et le reprenant à la famille du traître et de l'ingrat, le donna avec toutes ses dépendances à Edmond, son plus jeune fils.

Je vous ai redit, en vous parlant de Warwick, la mort de Gaveston. Edouard n'avait pu s'en consoler, il s'était vengé comme il l'avait juré : une vengeance en attire une autre, le sang veut du sang, et le duc de Lancastre, seigneur de Kenilworth, qui, après avoir mis à mort le premier favori de son maître, avait encore fait porter une sentence de mort et de bannissement contre Hughes de Spencer et son vieux père, parce qu'ils avaient succédé au gentilhomme gascon dans l'amitié et la confiance du roi. Ce fier et despotique seigneur, qui prétendait toujours imposer ses volontés, ses affections et ses haines au faible Édouard, avait comblé la mesure, et son moment était venu. Convaincu de trahison et de connivence avec les Ecossais, il fut pris près de Pontefract et conduit prisonnier dans son propre château. En y entrant, il se jeta devant un crucifix, et s'écria : *O mon Dieu !*

c'est à toi que je me rends, je n'espère qu'en ta miséricorde !

Il faisait bien de n'espérer qu'en Dieu, car le roi n'était plus disposé au pardon ; il fut condamné, comme traître, à être *traîné, pendu et mis en quartiers.* Comme il était d'extraction royale, la *miséricorde* d'Edouard commua ce supplice ignominieux, il fut ordonné qu'il serait *seulement* décapité.

Tandis qu'on le conduisait au supplice sur un petit cheval gris, sans bride, son confesseur et un frère prêcheur à ses côtés, le peuple lui jetait de la boue, et criait par dérision : *Salut, honneur et gloire au roi Arthur!* nom qu'il avait pris dans ses traités avec les Ecossais.

Arrivé sur une éminence hors de la ville, le cortège s'arrêta ; le condamné se mit à genoux et s'écria : *Roi du ciel, accorde-moi merci, car le roi de la terre m'a abandonné!!* Priant ainsi, Lancastre avait le visage tourné vers l'est, on lui ordonna de se retourner vers le nord, afin de porter ses regards vers ses amis d'Ecosse.... Hélas ! il n'en vit aucun

accourir à son secours, et sa tête tomba tranchée par un exécuteur de Londres. Ainsi finit Arthur de Lancastre, seigneur de Kenilworth.

Ce château a vu bien d'autres grandes infortunes : c'est sous ses voûtes que le malheureux Edouard, trahi par sa femme, séparé de son fils, abandonné de ses serviteurs, fut dépossédé de sa couronne.

Tombé au pouvoir de Henri, comte de Leicester, frère du duc de Lancastre, dont je viens de vous raconter le supplice, le roi d'Angleterre fut renfermé dans la forteresse de Kenilworth. De sa prison il apprit que tous ses partisans étaient sacrifiés sans pitié. On ne lui épargna aucun des détails de la mort de Hughes Spencer, son nouvel ami; il sut comme quoi celui qui avait eu sa confiance, avait été jugé à Hereford par l'homme qui avait massacré son vénérable père, et condamné, *comme voleur, traître et banni, à être traîné, pendu, éventré, décapité et mis en quartiers.*

Ce Hughes de Spencer dont le plus grand crime avait été la haute faveur dont il avait

joui auprès de son royal maître, pour marcher à la mort, fut affublé d'une casaque noire avec les armes de sa famille renversées et une couronne d'orties sur la tête. Une potence de cinquante pieds de haut avait été dressée pour lui; il y fut pendu, et au-dessous de lui Simon Reading, son fidèle serviteur, mourait du même supplice, et lui criait : *Mon bon seigneur et maître, prenez courage: Dieu et votre noble père vous attendent là haut.*

Jamais homme né pour la couronne n'a souffert autant qu'Edouard II. Privé du pouvoir, après avoir vu tomber un à un ses plus fidèles défenseurs, trahi par une épouse adultère, par cette Isabelle, que les Anglais ont surnommée *la Louve de France*, séparé de son fils et prisonnier de l'amant de sa femme, il était condamné à boire la lie de toutes les douleurs. Le 20 janvier 1326, l'évêque de Winchester, son ennemi déclaré, et l'évêque de Lincoln arrivèrent au château de Kenilworth avec d'astucieuses paroles, avec une feinte amitié; ils engagèrent le roi à se démettre de la puissance en faveur de son jeune fils, ils lui parlèrent de grandeur d'ame, de

noblesse, de désintéressement. Toutes ces choses, Edouard pouvait les comprendre, mais il résistait encore. La menace (s'il persistait dans ses refus) de faire passer le sceptre dans d'autres mains que celles de son fils, décidèrent le malheureux monarque : *Que mon fils prenne donc ma couronne*, dit-il, *et qu'elle lui soit plus légère qu'à moi!*

Le 21 *janvier* 1326, la députation qui était venue pour recevoir l'abdication du roi, s'étant rassemblée dans la grande salle du château, attendait et manifestait déja de l'impatience de voir Edouard tarder autant.

Enfin la porte s'ouvre, et celui qui avait porté la couronne parut : il n'avait plus rien de la splendeur du trône, une longue robe noire avait remplacé ses habits royaux ; mais le malheur a sa majesté, et les ennemis d'Edouard ne purent rester assis en le voyant s'avancer. Jusqu'à ce moment le roi n'avait montré sur ses traits pâles et tristes aucune marque de faiblesse ; mais il vit Orleton, son mortel ennemi, qui venait vers lui pour lui adresser la parole. Il ne put supporter son

aspect, il se détourna en jetant un grand cri, et tomba sans connaissance.

Quand il fut revenu à lui, il entendit ces paroles que William Trussel lui adressa : *Moi, William Trussel, procurateur des comtes, barons et autres, ayant, pour ce, plein et suffisant pouvoir, reprenons et retirons à vous, Edouard jadis roi d'Angleterre, l'hommage et la vassalité des personnes nommées dans ma procuration, et les en acquittons et déchargeons dans la meilleure forme que peuvent prescrire les ordonnances et les coutumes ; et maintenant je proteste en leur nom, qu'ils ne veulent plus être sous votre vassalité, ni allégeance, ne demandent plus rien de vous comme roi, et ne feront désormais d'autre compte de vous, que comme une personne privée, sans aucune sorte de dignité royale.*

Après ces paroles insolentes, cruelles et impies dans la bouche d'un sujet, sir Thomas Blount, intendant de la maison du roi, agit comme on fait aux funérailles royales; il rompit le bâton de sa charge, et déclara que

toutes les personnes engagées au service du ci-devant roi en étaient déchargées, et avaient à se pourvoir.

Le 21 janvier, Edouard fut dépossédé du pouvoir, et le 21 septembre de l'année suivante, il fut dépossédé de la vie. Ceux qui touchent à la majesté des trônes ne s'arrêtent pas....

Voilà les souvenirs que j'ai retrouvés aux belles ruines de Kenilworth; comme vous voyez, mon cher ami, il y a eu autre chose que des fêtes dans cette demeure célèbre. Mais, pour effacer le noir que tous ces crimes, ces infortunes et ces grandes adversités ont laissé dans mon esprit, je veux vous redire les réjouissances qui y eurent lieu au mois de juillet 1575, alors que la reine Elisabeth vint visiter son favori, le magnifique comte de Leicester. Elle y arriva le soir, et y fit son entrée aux flambeaux. Le parc et le lac, que Walter Scott nous montre tout illuminés des feux que portaient la suite de la reine, et des torches qui brûlaient sur le haut des tours, n'existent plus. Sur un coteau un peu en pente on aperçoit quelques broussailles; c'était là

que s'élevaient des chênes centenaires, et que se déployaient de longues avenues droites. Au-dessous de cette colline, et venant toucher aux murailles du château, là où vous voyez ces joncs et ces roseaux, cette plaine marécageuse, c'était le lac. Quand Elisabeth, en arrivant au château, laissa tomber ses regards sur les ondes rougies par la lueur des mille flambeaux, elle vit une île toute peuplée des dieux et des déesses de la riante mythologie : des bosquets de cette autre Délos s'élevait une suave musique, et les immortels chantaient en chœur les louanges d'une mortelle. Flattée et ravie, la reine s'arrêta un instant, l'île commença alors à se mouvoir, et s'avança vers le château en balançant ses fleurs et ses ombrages.

Parmi toutes les divinités de l'Olympe venues à Kenilworth, on remarquait une déesse étrangère, *la Dame du Lac*. L'île flottante était son domaine; amoureuse de ses ondes, elle avait laissé passer, sans daigner les visiter, les rois et les héros qui avaient habité tour à tour le château ; mais elle n'avait pu résister au désir de contempler la

merveille du monde, et elle était sortie de son empire azuré pour lui apporter en hommage un diadème de perles et de corail. Les dieux, ayant quitté l'île enchantée et mobile, vinrent se placer sur le passage d'Elisabeth pour offrir des présens et des tributs à la Minerve d'Angleterre.

Sylvain lui présenta une cage dorée, toute remplie d'oiseaux sauvages; Pomone, les plus beaux fruits; Flore, les fleurs les plus fraîches; Cérès, des épis; Bacchus, des vins les plus rares; Mars, une armure complète; Apollon, une lyre, et Neptune, une grande variété de poissons de mer.... Je ne vois pas, dans tous ces habitans de l'Olympe, ni l'Amour ni sa mère. Leicester, qui connaissait la reine vierge, aurait-il eu peur de la faire rougir?....

Les fêtes durèrent dix-sept jours, et présentèrent mille plaisirs différens : une chasse de satyres, des combats d'animaux féroces; des luttes de chant et de poésie, des danses de bergers et de bergères, de guerriers et de Maures; des pas d'armes et des tournois : les jeux de la scène se mêlaient aussi à tous

ces nobles divertissemens; et des hommes, venus de Coventry, eurent l'honneur de jouer devant la reine une pièce en dix actes, représentant la destruction des Danois, sous le règne du roi d'Ethelred....

Assis devant les ruines si tristes et si silencieuses, je pensais à toute l'agitation, à tout le mouvement de ces jours de fête déja si loin de nous. Grace à la magie du barde écossais, qui ressuscite si bien les temps passés, je croyais entendre les fanfares des trompettes et des cors, les acclamations de la foule et les chants des ménestrels. J'écoutais... un cri! un cri affreux me vient à travers toute cette joie.... j'écoute.... c'est Amy Robsart qui appelle au secours! .... Varney et Foster l'entraînent vers la trappe fatale.... La victime est enlevée au milieu d'une fête.... Oh! puissance du génie! comme tu sais donner une voix au silence, une vie à la mort!!! Autour de moi il n'y avait que des ruines et de la solitude, et je me suis cru dans la foule, et j'ai cru entendre les cris de l'épouse sacrifiée!

Toute exagération poétique à part, je vous assure, mon cher ami, que le talent de Walter

Scott a ravivé les ruines de Kenilworth : j'y ai beaucoup plus pensé à la dame Amy Robsart, qu'à Geoffroy de Clinton, son illustre fondateur !

LETTRE XVIII.

Birmingham, Attingham-house, Shrewsbury.

Notre visite au château de Warwick, aux ruines de Kenilworth, avait monté nos esprits aux choses chevaleresques ; nous rêvions encore de tournois, de coups de lances, de royales fêtes et de royales infortunes, quand nous aperçûmes sur un beau ciel bleu un immense nuage noir ; c'était la fumée des mille usines de Birmingham que nous ne voyions pas encore, et qui s'annonçait à la façon de Londres en obscurcissant l'air. Il n'était que six heures du soir quand nous

arrivâmes dans cette vaste et riche cité, qui compte plus de cent six mille habitans ; ses faubourgs s'étendent au loin, et ne sont composés que d'immenses bâtimens tous surmontés de hautes cheminées, semblables à des obélisques vomissant de noirs tourbillons de fumée.

La terre, couverte d'écume de fer, ressemble à celle des volcans et craque sous les pieds ; les arbres cessent d'être verts dès les premiers jours du printemps ; leurs feuilles sèchent et noircissent dans cette atmosphère de feu.

Les maisons de la ville sont bâties sur le modèle de celles de Londres ; mais elles sont encore plus enfumées : les rues sont larges, et la propreté anglaise y redouble de soins, pour que les trottoirs et le seuil des maisons soient sans souillures et sans taches.

Le centre de Birmingham se trouve occuper le haut d'une petite montagne. Pour parvenir au *Royal Hôtel* où nous voulions loger, nous montâmes long-temps. Habitués depuis plusieurs jours à voir des *villes historiques*, des palais sans maîtres, des campagnes pit-

toresques et des ruines, nous étions tout assourdis du bruit et du mouvement d'une *ville industrielle*. Ces hommes à visage et à mains noircis, ces porte-faix aux formes athlétiques, attendant aux coins des rues et des places publiques, nous semblaient des brigands apostés sur le chemin des voyageurs.

Au milieu de cette population ouvrière, nous voyions des soldats se promener; leurs habits rouges, leurs pantalons si blancs, leur buffeterie si propre, leur chevelure blonde, leur teint coloré, leur *air russe* (1), contrastaient avec ce qui les entourait.... Plusieurs régimens se rendaient à Manchester où des troubles venaient d'éclater, et Birmingham offrait aussi quelques indices d'émeute.

Dans ces derniers temps, il a été fort de mode de crier contre les *hommes d'armes*, les *lances* et les *appels de la féodalité*; on a bien répété aux rois qu'il n'y aurait jamais de tranquillité pour eux, tant que leur noblesse serait forte et puissante : en France, on l'a réduite à rien; elle ne peut plus porter

(1) Toute l'armée anglaise s'est modelée sur l'armée russe : c'est à s'y méprendre.

ombrage aux rois; elle ne peut plus les attaquer, elle peut encore mourir pour les défendre : voilà tout....

Les riches manufacturiers ont remplacé, dans la société actuelle, les hauts barons d'autrefois ; ils y ont leurs influences, leurs émissaires, leurs troupes soldées; cette *aristocratie d'argent* est-elle plus amie de la couronne que *l'aristocratie féodale?* Je ne le crois pas. Il est donc sage, tout en protégeant l'industrie, de la maintenir à sa place : c'est de l'or qu'elle veut, il faut lui laisser les moyens d'en gagner; mais un banquier qui ajoute à la prospérité de son pays, *en faisant bien ses propres affaires*, doit-il être mis à la même place que celui qui sacrifie dans les camps sa fortune et celle de ses enfans?

Pour opposer aux grandes influences industrielles, en Angleterre, il y a une puissante aristocratie territoriale. Si les manufacturiers ont des armées d'ouvriers, les grands seigneurs ont des armées de tenanciers, et de plus la force de l'opinion : aussi dans ce pays les notabilités bourgeoises ne sont ni hostiles, ni à redouter, il y a paix

et bonne amitié entre le château et la manufacture.

En France en sommes-nous là ?

Une vaste place forme le cœur de Birmingham ; huit grandes rues viennent aboutir à ce centre, qui est en même temps la place principale de la ville et le dernier rendez-vous de ses habitans ; *c'est le cimetière*. Jamais morts n'ont *dû dormir leur sommeil* moins tranquillement que ceux de Birmingham ; c'est une agitation continuelle sur leurs fosses ; sans cesse on s'y rencontre, on s'y presse, on s'y coudoie ; les rues se prolongent entre les pierres tombales, et viennent finir à l'église qui s'élève au milieu des tombeaux. Placer ainsi au bout des affaires humaines, la pensée de Dieu et de la mort, m'avait semblé une idée belle et morale. J'aimais, malgré toutes les ordonnances modernes et sanitaires, que les morts ne fussent pas bannis de la vue des vivans. Je croyais que la tombe d'un père, que celle d'une mère pouvaient arrêter le jeune homme au milieu de ses fougueux écarts ; je pensais aux enseignemens qui doivent sortir

des cercueils. Ce que j'ai vu à Birmingham n'a pas tout-à-fait détruit cette croyance; mais l'a fortement ébranlée. Pendant le jour, j'avais bien trouvé que ce grand cimetière était un mauvais *champ de repos;* que là, où il doit y avoir recueillement et silence, il y avait trop de bruit et de mouvement. J'avais bien vu de petits garçons courir et folâtrer, sauter d'une tombe sur l'autre : tout cela m'avait choqué, mais n'était encore qu'inconvenance. Le soir nous y vîmes, pour parler le langage du prophète, *l'abomination de la désolation*. Le cimetière de Birmingham est son *Palais-Royal :* c'est là que les filles publiques se rassemblent. Assises sur les tombes comme de sales harpies, elles appellent et agacent les passans. La débauche se donne rendez-vous sur des cercueils; jamais rien de si impie, de si dégoûtant, de si sacrilège, n'avait affligé nos regards. Ah! sans doute, il faut éloigner la cendre des morts, puisqu'elle ne parle plus! Mettez, mettez bien loin à l'écart, la tombe d'une sœur ou d'une mère, pour qu'elle ne soit pas

profanée ! que le dernier lit d'une jeune et pudique vierge ne serve pas à une prostituée ! ! ....

Oui, il vaut mieux ne plus avoir sous les yeux la demeure des morts, que de souffrir qu'elle soit ainsi profanée ! Je me persuade qu'en France pareille profanation n'existerait pas, parce que la religion est plus présente dans nos cimetières que dans ceux d'Angleterre. Cependant je m'abuse; l'église principale de Birmingham était là, et n'arrêtait rien.... Son horloge allait sonnant les heures, et la débauche ne les entendait pas plus que la mort.

J'avais bien ouï dire que les Anglais mêlaient quelquefois des idées de mort à des idées d'amour, et je le concevais ; ce qu'il y a de plus tendre, quand *il est pur*, peut s'allier à ce qu'il y a de plus religieux ; mais du libertinage dans un cimetière, c'est un sacrilège que je n'avais pas prévu, et que je ne puis comprendre.

Pendant que j'étais à Londres, il y a bientôt trente ans, je me souviens d'une histoire qui fit beaucoup de bruit parmi les jeunes

émigrés. Un d'entre eux était devenu éperdument amoureux d'une jolie et riche orpheline anglaise ; bientôt son amour fut partagé. Les parens chez lesquels demeurait la jeune personne, s'aperçurent que leur nièce aimait l'émigré, et comme ils ne voulaient admettre dans leur famille ni un gentilhomme français pauvre, ni un catholique romain, ils lui firent fermer leur porte. Ne pouvant plus voir celle à laquelle il pensait sans cesse, Alfred trouva le moyen de lui faire parvenir une lettre ; cette lettre ne resta pas sans réponse. La correspondance devint de plus en plus tendre, journalière et suivie. S'écrire est bien doux, sans doute, mais ce n'est pas le bonheur ; un rendez-vous fut demandé, demandé avec amour et timidité, et avec peu d'espoir.

La réponse ne se fit pas attendre, la jolie et pudique anglaise accordait l'entrevue désirée, et le jeune Français reçut ce petit mot écrit à la hâte : *Ce soir à sept heures, à Padington.*

Long-temps avant sept heures Alfred était à se promener sur les trottoirs de Padington-Street ; dans la foule des allans et des venans

il voit une femme... c'est elle... Les battemens de son cœur redoublent ; où va-t-il pouvoir lui parler?... Il a cru remarquer de la rougeur sur son front ; c'est celle du premier rendez-vous. Il effacera cette rougeur ; mais elle marche toujours. Où va-t-elle? elle ne s'arrête à aucune porte ; la voilà en face de la grille du cimetière de Padington : elle y entre.. Et du moment qu'elle a posé son joli pied sur le gazon des morts, elle détourne la tête, et regarde Alfred. Son regard semble lui dire : à présent je puis vous voir et vous entendre, venez...

Oh ! oui, il vient avec tout son amour ; mais on dirait qu'un ange a touché son cœur, et l'a épuré comme les lèvres du prophète. Il suit l'orpheline à travers les tombeaux. Arrivée près d'une pierre entourée de fleurs, la belle Anglaise s'arrêta ; et voyant Alfred auprès d'elle, elle lui tendit la main, et lui dit : C'est ici que repose ma mère, asseyons-nous près d'elle, et ne disons que ce qu'elle pourrait entendre, si elle vivait encore. Je me prends souvent à croire qu'elle approuverait notre amour.... Mais elle a légué en mourant tout

son pouvoir sur moi à son frère ; et lui m'a dit qu'il me maudirait si j'épousais jamais un catholique.... J'obéirai au frère de ma mère ; je ne serai jamais votre femme. Mais, Alfred, je veux être votre sœur, et sur cette tombe, jurons ensemble de nous aimer toujours, de nous voir souvent, et jamais qu'à côté de ma mère. Avec une exaltation d'amour et de religion, elle prit la main du jeune émigré, et l'étendant avec la sienne sur la tombe maternelle, elle ajouta : Ma mère, tu m'as dit en mourant, que tu m'entendrais toujours, alors même que tu serais dans ton cercueil : écoute-moi donc aujourd'hui : j'aime Alfred, et je jure sur toi de l'aimer toute ma vie....

Depuis ce serment, les deux amans sont revenus souvent s'asseoir auprès du tombeau de la mère ; mais l'amitié fraternelle ne suffisait pas au cœur d'Alfred ; il venait d'atteindre sa 19e année ; il partit pour la Vendée, il y fut tué.

Peu de temps après, une autre tombe a été élevée auprès de celle où les deux amans venaient s'asseoir, on m'a dit que c'était celle de l'orpheline.

O mon Dieu ! que me voilà loin, avec cette histoire, de l'industrie de Birmingham ! il faut que j'y revienne et vous dise tout ce que nous avons vu. Avant notre dîner, nous fûmes conduits à une des maisons d'exhibition des produits des manufactures du pays. Ces beaux et riches bazars sont appelés *shew-rooms* (chambre de montre) : nous croyions, en y allant, ne voir guère que des objets de fonte, de fer et de plaqué ; nous fûmes agréablement surpris de trouver une variété infinie d'articles de tout genre, disposés avec goût dans de longues enfilades de magasins. L'or, l'argent, l'acier et le fer revêtaient les murailles. Cette belle coupe de Bacchus, que nous avions admirée le matin à Warwick, nous la retrouvions ici dans les mêmes proportions, coulée en fer, et en plus petit, en or et en argent.

La variété des objets exposés est si grande, que nous eûmes de la peine à croire que tous fussent manufacturés dans le pays. L'homme qui nous conduisait dans les magasins me dit : Non-seulement tous ces différens articles sont fabriqués à Birmingham, mais il n'y en a pas

un seul *qui ne soit de notre maison ; depuis l'aiguille jusqu'à la charrue, depuis ce nécessaire en vermeil jusqu'à des vaisseaux en fonte de fer, nous faisons tout chez nous.*

Nous retrouvions dans ces magasins toutes les mêmes formes de vases qu'à Londres, toujours le genre bizarre et contourné. L'argenterie et le plaqué de Birmingham ont un grand renom, et leméritent. L'acier y a atteint le dernier degré de perfection. L'ivoire y est aussi très bien travaillé, ainsi que le vieux laque. La visite de ces riches bazars nous avait tellement intéressés, que nous y retournâmes le soir. Nous allâmes voir une autre *shew - room,* plus belle et plus splendide encore que la première. Nous y remarquâmes de charmantes porcelaines ; et le lendemain, nous, qui avons Sèvres tout à côté de nous, nous achetâmes des terres de Birmingham avec leurs couleurs vives et variées, leurs formes hollandaises et le charme de l'étrangeté.

Ce qui sort de Sèvres est tellement pur, tellement classique, que parfois c'en est ennuyeux : c'est comme une page admirable-

ment écrite, mais que l'on sait par cœur. Moins de perfection et plus de variété, c'est la devise de notre littérature d'aujourd'hui ; c'est aussi celle des marchands de Birmingham ; ils ne vieillissent pas sur les modèles d'Herculanum. Ils inventent, et l'on s'arrête plus long-temps chez eux, et l'on y achète davantage, quand ce ne serait que pour voir et pour avoir ce que n'a pas votre voisin.

Le ton et la politesse exquise des salons français a fait long-temps l'admiration des étrangers. A Londres, à Vienne, à Saint-Pétersbourg, on se calquait sur nous. En France, nos marchands doivent chercher leurs modèles en Angleterre ; c'est là que le *bon ton* du comptoir, que les *bonnes manières* des magasins se trouvent au dernier degré. Le désir de vendre, de gagner, ne se montre pas ; il se cache sous quelque chose qui ressemble à de l'obligeance. Ces jeunes gens bien mis, ces femmes habillées sans recherche ridicule, mais avec une élégante propreté, viennent au-devant de vous, vous reconduisent avec égards ; ils ont presque l'air de faire les honneurs d'un salon.

A Birmingham, cette politesse est portée si loin, qu'après notre longue visite dans les magasins de M. ...., nous fûmes obligés, avant de quitter sa maison, de nous arrêter dans son parloir, et d'y accepter de petits gâteaux et des vins de France et de Madère, qui nous furent offerts sur de jolis plateaux d'argent.

A la fonderie de l'Aigle, chez MM. Hawks, nous vîmes des travaux vraiment cyclopéens. C'est une terre de feu : c'est là que se font ces merveilleuses machines à vapeur, tant recherchées aujourd'hui dans les deux mondes. Ces bras de fer vont battre et agiter toutes les mers et tous les fleuves ; ces chaudières vont porter dans leurs flancs une force capable de tout soulever, et dont la découverte est l'orgueil de notre siècle.

Chez Messieurs Hawks, mon compagnon de voyage fit de nombreuses emplettes pour importer *comme modèles* en France ; entre autres choses, de légères clôtures de parc, appelées en anglais *invisible fence*, ou défenses invisibles. Ces clôtures mobiles séparent les différentes parties des parcs, et ne coupent

pas la vue du paysage. Des barrières d'entrée qui se referment d'elle-même ; une charrue propre à dessécher les terres spongieuses et humides, et plusieurs autres objets qui pourront être utiles à notre pays; voilà comme il faut voyager, ainsi un *plaisir* vaut un *bien*. L'argent que vous dépensez sur les chemins de l'Angleterre rapporte à la France, et est placé à bon intérêt.

Après toutes ces emplettes nous montâmes en voiture, et pour sortir de Birmingham, nous eûmes encore à traverser de longs faubourgs. En revoyant cette population si noire et si sale, on s'étonnait que ce fût de ces mains grossières, que tous ces jolis riens, ces boîtes à ouvrages, ces nécessaires de toilette, ces élégantes merveilles, que nous venions d'admirer, étaient sortis.

Long-temps après avoir quitté la ville, nous voyagions encore dans un nuage de fumée. L'industrie qui enrichit les Etats, n'embellit pas toujours les campagnes. Nous avancions dans le pays des forges, sur un sol tout creusé par des mines de charbon; on s'en apercevait

à la nature dépouillée, plus de beaux ombrages, plus de verdoyantes prairies : des canaux bordant les grandes routes, courant sur la pente des coteaux, et comme suspendus sur leurs flancs, remplacent les rivières aux gracieux détours; une poussière noire recouvre les arbres et les champs, les maisons des villages n'ont plus l'aspect propre et riche que nous admirions ailleurs. Les femmes, les enfans que l'on rencontre, ont pris de la teinte du pays; la fraîcheur anglaise a disparu sous la fumée. Les hommes sont sous terre, ou aux feux des forges; on en aperçoit à peine quelques-uns.

Du haut des collines, vous voyez au-dessous de vous toute la contrée hérissée des hautes cheminées de forges et de fonderies; de loin on dirait une ville incendiée au milieu d'un pays dévasté par la guerre. Toutes ces cheminées qui vomissent la fumée et la flamme ressemblent à des obélisques que le feu n'aurait pu encore détruire, et qui seraient debout parmi les ruines.

En traversant ces riches et noires campa-

gnes, nous nous disions : C'était ainsi que devait être le pays de Moscou, après son patriotique incendie.

Avant d'arriver à Shrewsbury, nous vîmes les petites villes de Wolverhampton, de Shiffnall et de Haygate. Le soleil se couchait quand nous parvînmes en face d'*Attingham-house*, château appartenant à lord Berwick, mal situé, au bas d'une côte assez rapide. Le bâtiment est vaste et élevé, mais n'a aucun caractère. Avant de pouvoir pénétrer dans le parc, nous éprouvâmes quelques difficultés, chose qui ne nous était pas arrivée, depuis le refus de M. Maitland à Parck-place.

A Attingham-house, la vieille femme qui parut sur le seuil de la loge d'entrée, nous dit que l'*on n'était pas admis*. Nous fîmes valoir notre qualité d'étrangers ; à la fin elle consentit à regret, et nous permit d'entrer à pied, et à la condition que nous n'approcherions pas trop du château. Je voulus lui donner une pièce d'argent, elle refusa, et rentra dans sa loge en murmurant quelques paroles entre ses dents. Avec la demi-permission que nous

avions obtenue, nous avançâmes dans des allées où l'herbe croissait, et au milieu des pelouses plates et mal entretenues : une rivière, sur laquelle est jeté un beau pont, coupe la grande route, traverse le parc, et vient baigner les murs du château. Par de là le pont, et de l'autre côté du chemin, on a la vue d'une lointaine montagne qui s'élève comme un haut *tumulus* dans la plaine ; le soleil couchant la dorait de ses rayons : elle se dessinait sur un ciel de nacre, et je la regardais avec plaisir ; car elle m'annonçait que j'allais bientôt entrevoir celles du pays de Galles, et dans quelques jours celles de l'Ecosse ! !...

Nous étions encore à quelque distance du château, quand la vieille portière, croyant que nous avions oublié notre promesse de ne pas trop avancer, vint vers nous, et nous rappela, en nous disant que nous étions allés assez loin, et que maintenant il était temps de retourner.

On nous a dit depuis que le noble propriétaire était sur le continent ; que peu de semaines avant le jour de notre visite, il y avait

eu à Attingham-house une vente du mobilier et des tableaux. Comme un autre *Caleb*, la vieille servante du lord (peut-être sa nourrice), ne voulait-elle pas que des étrangers vissent (privée de sa splendeur) la demeure de son maître.

L'espèce de ces vieux serviteurs, qui ont fini par faire partie de la famille, n'est pas encore perdue en Angleterre; un autre jour, je vous dirai pourquoi.

A peu de distance de Shrewsbury, non loin d'un beau bâtiment qui nous a semblé une caserne, s'élève une belle colonne triomphale, surmontée d'une statue : celle du général Hill, mort à Waterloo. Ses compagnons d'armes ont rendu cet hommage à sa *valeur et à son humanité.*

Le soleil s'était couché superbe; le ciel encore tout brillant de lumière se réflétait dans les eaux de la Severn, quand nous arrivâmes sur ses bords. Cette jolie rivière coule au bas d'une petite montagne qui porte Shrewsbury, et forme une péninsule qui l'embrasse presque en entier. En passant sur le pont, nous fûmes frappés de l'aspect du paysage, des

arbres, de vieilles murailles, des fabriques modernes, d'antiques tours crénelées ; tous ces objets commençaient à se confondre dans les ombres naissantes, et se dessinaient en noir sur le fond gris-perlé du ciel.

Le cœur de la vieille ville est tout-à-fait gothique. Les maisons n'ont sur la rue que des pignons étroits et pointus, tout chargés d'ornemens sculptés en bois ; des monstres, des dragons ailés servent de gouttières, et des caryatides peintes supportent les fenêtres arquées (bow windows) du premier étage.

La propreté du pays rajeunit toutes ces vieilleries et les entretient. L'extérieur des maisons dit le temps de nos pères ; l'intérieur, par sa comfortabilité, nous révèle le nôtre.

Nous couchâmes au Lion, et y fûmes à merveille. Le lendemain nous entendîmes de bonne heure le bourdonnement de la foule sous nos fenêtres. C'était une foire qui se tenait dans les rues : bœufs, vaches, chevaux et cochons y étaient pressés, sans être confondus. Comme en France, nous voyions se conclure les marchés en se frappant dans la main, et

comme en France, tous les cabarets nous semblaient remplis. Ce qui nous paraissait nouveau, c'était la mise de tous ces fermiers (demi-messieurs) en habit bleu ou gris, boutonné et croisé sur la poitrine; une grosse cravate blanche; culotte de velours, bottes à revers et chapeau de castor.

Dans une de nos petites villes de Bretagne, nous eussions vu des vestes de bure, de larges pantalons bruns rayés, et des chapeaux à formes arrondies et à larges bords. *Nos messieurs campagnards*, nos électeurs à cent écus, auraient eu la tenue *des fermiers* que je viens d'essayer de vous peindre. En Angleterre, les gens de campagne, les *paysans*, n'ont point un costume particulier à eux; on les dirait habillés avec les restes des villes; les femmes surtout sont loin d'avoir l'air cossu de nos fermières. Au lieu de ces hauts bonnets de mousseline ou de ces *calines* en frise, qui distinguent les paysannes de nos différentes provinces (et qui ont conservé le type d'une haute antiquité), dans les divers comtés de l'Angleterre, les femmes que nous avons rencontrées à travailler dans les champs, avaient

de vieux chapeaux de paille, plus souvent encore des capotes de soie noire, passées et jaunies par le temps, des robes d'indienne et des schalls, qui semblaient avoir été achetés aux friperies de Londres. Dans ces champs si riches, une seule chose a l'air misérable, c'est ceux qui les cultivent.

Dans des descriptions que l'on vous fera sur l'Angleterre, on vous dira que les paysannes n'y portent pas de ces lourds et grossiers vêtemens de nos femmes de campagne, de ces coiffes antiques, de ces jupons qui ne laissent voir aucune forme, et de ces corsages haut montés. Alors vous vous figurerez que les filles des villages anglais doivent être bien mieux que les nôtres; vous vous les représenterez avec des chapeaux de paille, semblables aux bergères de Florian! Détrompez-vous, mon cher ami; les paysannes que j'ai vues sur notre route, et les jours ouvrables et même les dimanches, me mettaient en mémoire les vivandières qui suivent nos régimens.

J'avais fait la même remarque à Londres, où tout est si riche; le peuple n'y a pas de mise à lui. A Paris, les différens costumes

commencent à se perdre et à se confondre ; mais il reste encore *quelques différences* que l'on chercherait en vain chez nos voisins.

Adieu, en voilà bien long ; mais je vous ai promis de laisser courir ma pensée et ma plume, et j'ai voulu vous redire combien nous avons tous été frappés de cette absence *d'un costume paysan et campagnard*. Dans quelques-unes de nos provinces, vous aurez souvent trouvé ce costume laid ; mais cela vaut mieux encore, et va mieux dans les champs et sur le seuil des chaumières, qu'un habit usé et flétri. Adieu encore.



LETTRE XIX.

Hawkstone, Chester,

Eaton-hall,

LE PONT DU MENAY;

Plus nous avançons vers le nord, et plus j'aime le pays que nous parcourons; il devient de plus en plus pittoresque, et il me semble que la verdure des champs a redoublé de fraîcheur, depuis que nous avons traversé les régions noircies et enfumées.

Pour arriverà Hawkstone, résidence de sir Rowland Hill, le chemin que nous avons suivi depuis Shrewsbury nous a tenus dans une admiration continuelle. A chaque tour de roue, nous avions un nouveau paysage. Quelquefois la route qui se dessinait en jaune au milieu des arbres, avait l'air de finir devant une montagne. On se demandait com-

ment on passerait outre..... Arrivé là, le rideau se déchirait, et une vue immense apparaissait au voyageur... C'était tout un pays au-dessous de soi ; bientôt le cadre se refermait, et la voiture roulait de nouveau entre deux hautes collines plantées de mélèzes, depuis leur base jusqu'à leurs cimes élevées. D'autres fois, le chemin, coupé dans le flanc de la montagne, tournait en spirale, et l'on avait alors d'un côté comme une muraille de verdure, et de l'autre une grande profondeur, au fond de laquelle on apercevait les toits des chaumières, et de petits nuages de fumée bleuâtre s'échappant des cheminées d'un hameau; à travers tous ces enchantemens, nous arrivâmes à un village, et nous n'avions encore rien aperçu de la demeure renommée que nous allions visiter; mais à l'extrémité du hameau, nous aperçûmes une charmante maison dont la vue donne sur une vaste pelouse : c'est l'auberge *Tourne-bride*, où descendent les visiteurs de Hawkstone. Nous y entrâmes pour demander si nous pouvions être admis chez sir Rowland Hill. Après quelques momens de repos, un petit guide nous précédant

nous montra le chemin : c'était un enfant de treize ou quatorze ans, peu accoutumé à montrer et à faire valoir les beautés du lieu. Par de petits sentiers de traverse, il nous mena enfin dans l'avenue principale (the grand approach).

Cette allée qui m'a semblé manquer de largeur (comme la plupart des routes des parcs d'Angleterre), court entre une rivière artificielle et un haut coteau; cet espace est trop resserré, et la pelouse n'a pas assez de développement; mais ce qui est magnifique, ce sont les chênes centenaires qui revêtent la pente de la montagne : l'œil pénètre sous leur ombrage, où le gazon s'étend comme un tapis de velours. Le château bâti en briques avec des ornemens en pierres, rappelle beaucoup les constructions du temps de Charles II; il est mal situé, et ne présente que le flanc à la vue principale. Quand nous le vîmes, il était inhabité; la mère du noble propriétaire craint d'y demeurer à cause de l'humidité : elle vit dans un castel qui est comme une fabrique du parc.

Notre petit guide nous offrit de nous con-

duire dans la grotte ; mes compagnons de voyage refusèrent, craignant la trop grande fraîcheur du souterrain. Nous ne fûmes que deux à le suivre ; à peine avions-nous fait quelques pas, que la porte se referma sur nous, et nous restâmes dans l'obscurité la plus complète ; pas un petit rayon de lumière ne pouvait venir jusqu'à nous. Je tenais l'habit de notre conducteur, et le domestique qui m'avait accompagné avait pris les basques du mien ; pendant plus de sept minutes, nous marchâmes montant et descendant, tournant à droite et à gauche, avançant toujours dans les plus épaisses ténèbres. Je commençais à trouver cette nuit bien noire, et je pensais dans ces dédales obscurs, à cette histoire de notre peintre Robert, égaré dans les catacombes de Rome quand sa torche était venue à s'éteindre ; histoire si bien redite par Delille. Comme lui j'aurais pu dire :

Je ne vois que la nuit, n'entends que le silence.

Nous nous sentions oppressés dans cette caverne, et nous ne parlions pas plus que nous ne voyions. Tout à coup j'aperçus une

lueur rougeâtre : ah ! voilà une lampe ! m'écriai-je.... Je me trompais, c'était un rayon de soleil qui parvenait dans ces profondeurs à travers des vitraux rouges ; jamais illusion n'avait été plus complète. Un peu plus loin, le jour ne venait qu'à travers des verres bleus ; rien de plus mystérieux que la nuance de la lumière dans cet endroit de la grotte... Oh comme une femme vêtue de blanc y aurait eu l'air d'un ange ! Quel beau lieu pour une apparition ! Figurez-vous quelqu'un des hôtes de sir Rowland Hill, un adolescent sortant du collège, transporté pendant son sommeil du château à la caverne, posé doucement sur un lit de mousse, il n'a point été réveillé ; tout à coup une musique suave, lointaine, vaporeuse, et comme descendant du ciel, vient jusqu'à lui ; des parfums aussi doux que les sons qu'il entend, se répandent dans la grotte; il entr'ouvre les yeux, et ce qui les frappe, c'est cette lumière d'un autre monde, cette lumière qui semble ne pas venir du soleil, ne pas convenir aux vivans, et que M. de Châteaubriand appellerait *la pâle lueur du pays des ames*. Dans ce rayon de l'astre des morts,

il aperçoit quelque chose qui se meut, et qui se lève de terre; c'est une femme, elle s'avance vers lui, elle a soulevé son long voile; elle est pâle, mais belle; ses lèvres se sont ouvertes, elles ont prononcé le nom de celui qui est venu dormir dans la demeure funèbre......

Oh! comme alors ce cœur, que nous avons pris jeune pour qu'il fût encore plein d'illusions, devrait battre! L'adolescent ne croirait-il pas que c'est *la Vierge des premières amours* qui lui apparaît! et les idées de mort et d'apparition surnaturelle ne sanctifieraient-elles pas cette vision?

En marchant dans les obscurs dédales de la caverne, j'arrangeais dans mon esprit des fêtes bizarres et mystérieuses; mais j'arrête les folies de mon imagination, et je vous dirai, mon cher ami, que si j'avais été amusé des illusions de la grotte, je fus frappé en en sortant de la magnificence du site de Hawkstone. Rien de plus pittoresque que la vue qui vous attend quand vous quittez les ténèbres; d'une esplanade de rochers qui s'élèvent à plus de deux cents pieds au-dessus des prairies, vous dé-

couvrez tout le pays. D'un côté, c'est l'immensité ; de l'autre, un vallon étroit et resserré entre deux coteaux revêtus de bois de haute futaie.

En face de cette vraie galerie de panorama, les guides vous font remarquer un rocher nu et dépouillé, qui perce le flanc du coteau, et montre sa cime grisâtre bien au-dessus des arbres. Un jour, un renard, poursuivi par une meute nombreuse et acharnée, après mille détours, après mille ruses pour échapper à ses mortels ennemis, arrive à l'extrême pointe de ce roc, il regarde en arrière et voit comme un mur mouvant qui approche, et qui lui rend toute retraite impossible ; s'il recule d'un pas, il va être déchiré par tous ces chiens dont il ressent déja la brûlante haleine... Il n'hésite plus; du haut du rocher, il s'élance... la meute animée, altérée de son sang, se précipite après lui... et les chasseurs seuls s'arrêtent au-dessus du précipice, et écoutent avec douleur les cris de leurs chiens expirans.

Depuis ce jour ce rocher s'appelle le rocher du Renard.

Sur le coteau opposé on aperçoit entourées d'arbres verts de belles ruines : ce sont celles du *château Rouge*, assiégé par Cromwell. La tradition avait dit depuis long-temps, que cette forteresse recélait d'immenses trésors. La soif de l'or avait doublé le courage des soldats d'Olivier. Le royaliste qui défendait le château, vit qu'il n'y avait plus moyen de résister ; mais ne voulant pas se rendre au régicide, il dit à celui qui commandait en second : « Je vais me faire tuer ; tu m'enterreras où était le trésor que nous avons envoyé au roi notre maître. Adieu. Quand je serai mort, obéis-moi, ou mon ame reviendra tourmenter tes nuits ». Comme il l'avait promis, le royaliste alla se faire tuer sur la brèche, et comme il l'avait voulu, il fut enterré dans la cave du trésor.

La forteresse fut obligée de se rendre quelques jours après la mort de son vaillant chef. A peine maîtres de Red-castle, les Oliveriens demandèrent à ce qu'on leur livrât *le trésor*. Ils furent conduits au souterrain. Là, ils virent une longue et large pierre scellée dans le sol. C'est là, s'écrièrent-ils.... et bientôt

la pierre fut levée.... Au lieu d'or, ils ne trouvèrent que le corps de l'officier royaliste, sur la poitrine duquel on avait placé, d'après son ordre, cet écriteau :

Un trésor, c'est une bonne conscience :
J'ai celle d'être mort
Pour
Mon Dieu et pour mon Roi.

Grande et horrible fut la colère des soldats de Cromwell en voyant cette mystification. Ils se vengèrent sur le cadavre ; ils le déchirèrent et le mirent en mille pièces. On aurait dit qu'ils cherchaient de l'or dans ses entrailles et ses lambeaux de chair.

Voilà, mon cher ami, les deux histoires que m'a racontées notre petit guide. Il avait, disait-il, encore beaucoup de choses à nous montrer et à nous dire. Mais le temps pressait; nous avions l'idée de voir, dans la même journée, la fameuse demeure de lord Grosvenor, et nous en étions encore loin. Nous avions assez vu de Hawkston pour être convaincus que c'est un des plus beaux sites de l'Angleterre. La nature y a tout fait ; ses co-

teaux y sont si pittoresques, ses rochers si beaux, sa végétation si riche et si magnifique, que l'homme n'a presque rien trouvé à faire... Cette rivière, qui coule sur un des bords de la pelouse, est cependant faite par lui; on s'en aperçoit un peu trop.

Il était trop tard pour aller visiter Eaton-hall, résidence si vantée de lord Grosvenor. Quand nous arrivâmes à Chester, notre hôte, à Albion-hotel, nous apprit que, passé quatre heures du soir, on n'était plus admis. Nous nous en consolâmes en pensant que la vieille et noble cité de Chester méritait bien d'être visitée. Dès les premières maisons, j'avais été frappé de leur aspect bizarre. C'est la seule ville, où j'aie vu les passans marcher dans les rues à la hauteur du premier étage.... Dans tout le vieux quartier, les maisons ont des arcades; mais au lieu d'avoir le trottoir de ses galeries couvertes au niveau du pavé de la rue, ce trottoir est exhaussé sur des boutiques basses, occupées par de pauvres marchands. Les beaux magasins sont au-dessus de ces humbles échoppes et de plain-pied avec le pavé des arcades. Au coin des rues et de dis-

tance en distance, on trouve des escaliers pour monter à ces galeries, fort fréquentées le soir.

Nous crûmes avoir le temps de visiter, avant la nuit, la vieille cathédrale; nous entendions sa cloche qui sonnait le couvre-feu, et nous pensions que nous y trouverions encore du monde. A travers de petites rues bien noires, bien étroites, nous parvînmes au pied de ce vénérable monument; malgré l'obscurité, nous voyions les hautes tours, les pinacles gothiques et les arcs-boutans comme découpés sur le ciel. La porte était entr'ouverte.... Nous la poussâmes et descendîmes quelques marches. Je ne puis vous dire, cher ami, quelle impression de tristesse je ressentis en avançant dans la nef si longue, si haute et si solitaire! Le faible crépuscule qui pénétrait encore à travers les vitraux permettait à demi à l'oeil de mesurer la vaste étendue et la triste nudité de cette église autrefois renommée!..... C'était bien l'heure de la méditation; mais ni la voix de la prière, ni le silence, ni le recueillement que l'on aime à rencontrer dans le sanctuaire, n'étaient là.

Deux enfans qui sonnaient le couvre-feu, parlaient haut, riaient aux éclats, s'amusant à se laisser enlever par la corde de la cloche qu'ils agitaient ; on les voyait, dans les demi-ténèbres, comme deux êtres fantastiques, farfadets ou lutins de la nuit. Leur voix avait quelque chose d'aigre et de moqueur dans cette enceinte consacrée.

Avant de rentrer à notre hôtel, mon ami et moi fîmes, en suivant les remparts, le tour de la ville. Les antiques murailles de Chester sont conservées avec un soin extrême : on dit qu'elles datent du temps de César. Alors qu'elles furent élevées, on n'y marchait certainement pas aussi commodément qu'aujourd'hui. Toutes les villes d'Angleterre dont le nom se termine par les deux syllabes *chester*, telles que Rochchester, Winchester, etc., ont été bâties sur des emplacemens de *camps romains*. Le mot latin *castra* est traduit par *chester*.

De retour à notre hôtel, il fut vivement agité parmi nous, si nous continuerions notre route vers l'Ecosse, ou si nous nous détournerions de quelques jours, pour aller dans

le pays de Galles, voir une des merveilles du monde; le fameux pont de fer jeté sur le bras de mer, qui sépare l'île d'Anglesea du continent britannique

A Chester, tout vous parle de ce pont; dans notre salon nous en avions une belle et grande gravure, et notre hôte, homme de goût et d'instruction, nous conseillait fort de l'aller voir. Moi, je l'avoue, je penchais, pour aller sans détour et sans délai à Edimbourg. J'avais l'espérance de voir Walter Scott: j'étais porteur d'une lettre qui pouvait me procurer accès auprès de l'homme de mon admiration.

Un pont de fer d'une étendue immense, d'une hardiesse extrême, jeté sur un bras de mer, et sous lequel des vaisseaux de haut-bord passent sans incliner ni leurs mâts ni leurs voiles, est une merveille sans doute bien digne d'être admirée.... Mais approcher un homme de génie, un homme aussi historien que poëte, et aussi poëte qu'historien; un homme qui vit de nos jours, et que l'on croirait contemporain des siècles passés, eût été pour moi un indicible bonheur; et puis cette

vieille Ecosse qu'il a si bien chantée était aussi toute pleine d'attraits pour moi. Wallace, j'aurais voulu voir ton berceau ; Marie, j'aurais voulu voir ta prison et ton palais; Holyrood, j'aurais voulu visiter tes grandes salles pleines d'anciens et de modernes souvenirs. Français, j'aurais demandé à ces échos s'ils se souvenaient encore du nom d'un Bourbon ! Stuartiste, j'aurais cherché dans Edimbourg des descendans de ceux qui avaient combattu avec Charles Edward. Je me serais fait raconter son entrée triomphale dans la capitale de l'Ecosse.... Oh ! comme mon cœur battait à toutes ces pensés ! Et comme si ce n'était pas assez encore que tous ces enchantemens, Ossian me revenait dans l'esprit ; je brûlais de gravir ces monts escarpés, tout recouverts de bruyère ; de voir la pierre élevée au guerrier, et d'entendre mugir le torrent. Après toutes les beautés recherchées et soignées de la civilisation, j'avais soif de quelques beautés rudes et sauvages.

Le projet d'aller admirer le pont du Menay fut abandonné ; il fut résolu que le lende-

main, après avoir visité la splendide demeure de lord Grosvenor, nous continuerions notre route vers l'Ecosse. Avant de vous peindre les magnificences d'Eaton-hall, je vais essayer de vous décrire, d'après ce qui m'a été dit, le fameux pont suspendu de Bangor (the famous suspension bridge at Bangor.)

On aperçoit ce pont d'un mille de loin, et de cette distance, il ne produit pas grand effet; il est comme perdu dans l'aspect général du pays, qui est grave, imposant et sévère; mais, arrivé près de ce merveilleux ouvrage de l'homme, l'homme se sent fier, et s'étonne de son propre génie. C'est lui qui a lié ainsi les montagnes avec un arc de fer, et jeté un passage sur les flots. Tout ce que le voyageur a lu, quelque brillantes qu'aient été les descriptions qui lui ont été faites de ce pont, elles sont au-dessous de ce qu'il voit : soit qu'il contemple d'en-bas la hauteur des chaînes, soit que de dessus le pont même il plonge ses regards dans la profondeur qu'il domine, son admiration est au comble. Cette admiration doublerait encore s'il était possible, quand un vaisseau de trois cents tonneaux, avec

toutes ses voiles déployées, vient à passer sans incliner ses mâts sous le chemin suspendu, qui a cinq cent cinquante pieds de longueur. De la surface des vagues au-dessous du pont, il y a cent pieds de hauteur.

Le poids de cet immense ouvrage est de 4,337,281 livres de fer. La première pierre des piles a été posée le 10 août 1819; la première voiture qui soit passée sur ce merveilleux pont a été la malle-poste de Londres à Holy-head, le 30 janvier 1826; et le premier vaisseau qui ait cinglé dessous a été *le Saint-David*, bateau à vapeur de Chester.

Alors qu'il n'y avait encore que les deux premières chaînes de jetées à travers le bras de mer, suspendues en feston à une immense hauteur, un cordonnier eut la témérité de se mettre à califourchon sur une de ces chaînes, et de gagner ainsi le milieu de la courbe que son poids lui faisait décrire. Là, assis sur la chaîne supérieure, les pieds appuyés sur celle qui était un peu en dessous, ce jeune téméraire commença et finit une paire de souliers, que l'on montre comme une curiosité. Mais je reviens à Chester, et je regrette, mon cher

ami, de ne vous avoir parlé du pont suspendu que par tradition. Ce que j'essaierai de vous peindre d'Eaton-hall, je l'ai vu; je vous écris sous l'impression du moment.

De toutes les constructions modernes gothiques de l'Angleterre, le château de lord Grosvenor est ce qu'il y a de plus cité, il n'a qu'une douzaine d'années de date. On le dirait bâti du temps d'Edouard-le-Confesseur; il a coûté dix-huit millions de francs à bâtir; il a cinq cents pieds de façade, et faute de hauteur il manque son effet : on reste stupéfait devant ses détails, et froid sur son ensemble. On ne sent point devant cette merveille du ciseau anglais, ce que l'on éprouve en face de nos châteaux gothiques. L'imposant de ce genre d'architecture lui vient beaucoup de son élévation; on est ému aux pieds de ces hautes tours à toits pointus, ou à couronne crénelée qui semblent percer la nue; on ressent comme un saisissement quand on passe sous de sombres porches et sur des ponts-levis pour parvenir à un noble manoir. Mais ici, on vient sans trouver un obstacle en face d'un palais découpé en pierre. La plus

grande partie de ce long bâtiment n'est qu'un rez-de-chaussée, le centre seul a un premier étage flanqué de quatre tourelles : ce peu de hauteur est funeste à l'effet ; on admire à froid. Mais quelle richesse de détails, et quel fini d'exécution ! quel luxe de pointes ouvragées, de pinacles se dessinant sur la nue ! Toute l'étendue des murs est chargée de délicates sculptures, de devises et d'armoiries rappelant les alliances de famille du noble comte de Grosvenor : j'y ai retrouvé les trois fers de lance. L'intérieur du château répond au moins au dehors. C'est vraiment là que tout le luxe des anciens jours est mêlé à toute la recherche des temps actuels. Ce vestibule avec ses arceaux, ses sveltes piliers, nous a semblé petit, quand nous le comparions aux hall's de Blenheim, de Stowe et de Warwick ; il donne dans un long corridor voûté qui parcourt en entier la longueur du château ; ses deux extrémités sont terminées par des rosaces gothiques en vitraux de couleur. A chaque ogive de sa voûte on voit un écusson en cul de lampe ; l'or, l'azur, le gueul et

toutes les brillantes couleurs du blason font ressortir ces armoiries.

Les portes en bois précieux sont toutes dignes d'être admirées ; d'une énorme épaisseur, elles tournent sans effort et sans bruit, et ne laissent pas passer le plus petit souffle de vent : car n'allez pas croire que dans ces galeries, que dans ces grands salons, il fasse froid sous leurs voûtes élevées ; non, mon cher ami, les Anglais dans leur passion pour le gothique, n'ont point sacrifié leur amour du *comfortable*, il se retrouve dans toutes leurs demeures comme le premier ami de la maison.

Vous redire tout ce que j'ai vu et admiré à Eaton-hall, serait à n'en pas finir ; je veux cependant ajouter encore deux mots : tout est *si bien gothique*, *et si bien des temps passés*, dans le salon de musique, qu'au lieu de piano nous y avons remarqué un orgue. Voyez-vous lady Grosvenor se lever de son fauteuil à dossier pointu, quitter son métier de tapisserie, traverser lentement son salon, monter les trois marches de l'estrade et s'as-

seoir devant le clavier d'ivoire. Ses doigts légers le parcourent, et des sons graves, tristes et religieux s'élèvent sous la voûte dorée. Les chérubins, sculptés sur le magnifique instrument, ont l'air de l'écouter, et de reconnaître quelques accords du ciel!...

La *House Keeper*, en nous faisant voir les appartemens, nous parlait avec amour des qualités, des vertus et des talens de sa noble maîtresse. Dans le salon de musique, elle nous dit qu'elle était une des *premières organistes* de l'Angleterre, et que tous les soirs avant les lumières elle aimait à verser son ame (to pour her soul), en improvisant sur son instrument favori.

La bibliothèque est la plus belle pièce de cette magnifique demeure; des piliers d'une sveltesse remarquable supportent sa voûte; ces colonnes du genre moresque ressemblent à de gracieux palmiers, leurs palmes partent du chapiteau, et vont en s'étalant sur des parties cintrées du plafond; toutes leurs nervures se dessinent en or, sur un fond blanc. Les livres se voient derrière un treillis doré. Les tables, les meubles de ce salon des Muses

sont d'une extrême richesse et du meilleur goût : le jour y pénètre à travers les glaces d'énormes fenêtres, et sa lumière se joue sur les dorures et les marbres précieux.

Au-dessous de cette belle bibliothèque est une salle basse de la même étendue, mais avec des piliers plus massifs ; c'est là que dans les jours de fêtes les vassaux de Grosvenor dansent et se livrent à la joie. S'il m'avait été donné d'être riche, comme celui dont je vous décris la demeure, j'aurais aimé à aller m'asseoir avec un bon livre dans cet asile du repos, et d'entendre de là les élans de plaisir de ceux que j'aurais cherché à rendre heureux. Il y a un si grand bonheur dans le bonheur que l'on fait aux autres.

Lord Grosvenor jouit de trois cent soixante mille livres sterlings de revenu ; chaque jour (hors cinq ou six dans l'année), il peut dépenser 24,000 fr. Je ne dirai pas qu'une telle fortune soit le bonheur, mais certes elle peut y aider beaucoup. Si celui qui la possède est égoïste, il peut se satisfaire ; s'il est bon, que de jouissances ! Si j'avais été ainsi courbé sous les bienfaits de Dieu, je n'aurais eu qu'une

crainte, celle qu'un homme vînt à mourir de faim dans mes environs; car tant d'or n'a pas été remis à un seul que pour lui. Le comte de Grosvenor le sait, et les malheureux s'en ressentent.

On a voulu mettre la pelouse en face du château, en harmonie avec le genre du bâtiment. Des plates bandes de fleurs, des corbeilles, des buis taillés, rappellent les anciens parterres avec leurs allées droites et leur monotone symétrie. Cette partie des jardins est mal dessinée et ne se lie pas avec le reste; en général les dehors de Eaton-Hall laissent beaucoup à désirer; un très beau pont en fer, qui a coûté plus d'un million, est jeté sur la rivière qui traverse le parc : il est fâcheux que pour y arriver on ait été obligé de prolonger une chaussée qui coupe désagréablement la pente de la pelouse. Ce pont vu en face et de dessus la rivière, est d'un magnifique effet. Les écuries sont moins belles que celles de Stoneleigh-abbey, et trop voisines du château : nous y avons vu un cheval estimé 72,000 fr. Elles sont aussi bâties dans le genre gothique, avec des créneaux et des mâchi-

coulis, et de belles portes en bois de chêne sculpté.

Auprès du chenil, je trouvai sur la fenêtre d'un piqueur, un petit livre où je lus l'histoire d'un chien : elle était là à sa place, et prouvait que le piqueur cherchait à bien connaître ses administrés...

La voici traduite littéralement.

Bedgelert,
ou
Le tombeau du chien.

Voyageur, arrête-toi, et regarde cette vieille chapelle qui paraît toute grise dans la verdure du vallon; c'est un vœu qui l'a fait élever. Un père croyait avoir perdu son fils unique, l'enfant de son amour lui fut rendu; et la chapelle s'éleva avec le cantique de la reconnaissance paternelle. Voyageur, écoute, voilà comment la chose se passa :

Llewelyn-le-Grand était intrépide parmi tous les chasseurs, le roi Jean le savait, et lui donna un de ses meilleurs chiens, le beau et rapide Gelert.

Or, le roi Jean vint chez Llewelyn, et lui dit : Ami, demain nous chasserons; les loups

deviennent trop nombreux et trop hardis; demain je verrai avec toi, si Gelert n'a pas dégénéré.

Selon le plaisir de mon maître, répondit Llewelyn; et le lendemain, quand une barre d'or parut à l'orient, tous les nobles vassaux du prince de Galles étaient à cheval, et les voix de leurs chiens, et les fanfares des cors avaient éveillé les échos.

Comme deux amis qui ont été long-temps sans se voir, le roi Jean et Llewelyn devisaient ensemble en cheminant vers la forêt: ils parlaient de leurs vieilles batailles, et pour quelques instans ne pensaient plus à la chasse.

Mais quand on s'arrêta sur le bord des bois, pour diriger et fixer la marche des chasseurs, Llewelyn ne vit point près de lui son fidèle Gelert. Gelert, Gelert, s'écria-t-il; mais le chien ne parut pas. Comment tu es en retard, mon beau Gelert? ajouta le prince, toi le plus ardent, le plus hardi, le plus rapide de mes chiens... tu as dormi sur ma peau d'ours cette nuit, et ce matin tu as léché ma main, quand tu as entendu le cor... Gelert, Gelert, où peux-tu être?

Parlant ainsi, Llewelyn regardait en arrière, et du haut du Snowdon il ne voyait point dans la plaine, ni sur le flanc du coteau, ni sur la lisière de la forêt, le chien qu'il aimait comme un compagnon, et comme un don de son maître.

Les cors avaient sonné le lancer, tous les chasseurs, précédés des chiens, s'enfonçaient dans le fourré des bois. Jean allait en avant de tous, et Llewelyn suivait... Mais il suivait sans ardeur, sans plaisir ; Gelert n'était pas là, et la chasse était sans plaisir pour Llewelyn inquiet.

Le roi vit la tristesse de Llewelyn, et il lui dit : Ami, je vois ton inquiétude ; laisse-moi avec tes frères, et va chercher ton chien.

Llewelyn répondit : Redouté seigneur, comme il me vient de vous, il m'est bien cher ; puisque vous me le permettez, je vais le chercher. Et piquant des deux, il retourna vers son manoir.

Or, il trouva Gelert à son manoir ; en arrivant, il le vit sur le seuil : Que fais-tu là, mon vieux ? s'écria le prince. Et Gelert, en agitant sa queue, vint pour lécher la main de son maître.

Mais le poil blanc de Gelert était tout taché de sang....

Qui t'a blessé? demanda Llewelyn. Le chien se coucha par terre et lui lécha les pieds. Llewelyn vit alors que tous ses membres étaient ensanglantés.

Viens, viens, dit le prince. Et il marcha rapidement vers la salle des gardes, et Gelert le suivit.

En passant devant la chambre de son fils, il voit encore du sang. La porte était entrouverte, il la pousse : O désespoir ! le berceau de son Edwin est renversé, les couvertures brodées par sa mère sont là en lambeaux, déchirées et ensanglantées.

Edwin ! Edwin ! crie le père en délire, Edwin ! mon enfant, réponds-moi ! .... Pas une voix ne répond. Mon fils a été dévoré, cruellement dévoré ! Et sa main plongea son glaive tout entier dans le flanc de Gelert ; et Gelert mourant vient tomber aux pieds de Llewelyn qui le repousse en criant : Tu as tué, tu as tué mon fils !

Oh ! alors quels tristes gémissemens fit entendre Gelert ! N'ayant plus qu'un instant à

vivre, repoussé par son maître, il va tomber auprès du berceau renversé ; son dernier cri est si déchirant, qu'il réveille l'enfant de Llewelyn qui dormait caché sous le berceau.

Oh! maintenant le cœur de Llewelyn est prêt à se briser de joie ; car le père a entendu le cri de son fils ; il a soulevé le berceau, et là, près d'un énorme loup étendu mort, il a vu son Edwin lui sourire et lui tendre ses petits bras.

Le sang que Llewelyn a vu sur Gelert n'était pas celui de son enfant, c'était celui de ce loup que Gelert avait terrassé et tué alors que l'animal furieux s'élançait sur le lit de son jeune maître.

Malgré le bonheur d'avoir retrouvé son enfant chéri, Llewelyn fut triste dans ce jour de joie. Gelert, son fidèle Gelert, avait été tué de sa main, avait été mal jugé par lui ; cette pensée pesait sur son cœur, elle y resta toujours.

Brave et fidèle ami, tu auras un tombeau, s'écria le prince ; tu as sauvé mon fils, et moi, je t'ai donné la mort ; brave et fidèle ami, ton nom sera gravé sur la pierre pour dire que tu as sauvé mon fils.

Et auprès de la chapelle que Llewelyn fit élever à Dieu, il fit aussi construire un beau tombeau où les os du chien fidèle ont été déposés. Depuis ce jour, le prince chasseur n'aima plus la chasse, et à un arbre qui étendait ses vieilles branches sur la pierre appelée BEDGELERT (ou *la Tombe de Gelert*), il suspendit son cor et son plus beau costume de chasse; et sur ses vieux jours, il aimait à amener Edwin prier dans la *Chapelle du Vœu*, et quand ils en sortaient, on les voyait tous deux s'asseoir sur la pierre de Gelert.

Nous lûmes cette histoire en revenant d'Eaton-hall à Chester. Je vous l'ai racontée comme je l'avais traduite en courant.

Nous ne fîmes que nous reposer quelques instans à Albion-hotel. En traversant la longue ville de Chester, je remarquais sur les murs de quelques maisons et aux coins de plusieurs rues, des sentences de l'Écriture-Sainte, écrites en grandes lettres et qui pouvaient être lues de loin :

Pécheur, fais pénitence, le jour du Seigneur est proche.

Tu as été pesé et trouvé léger; si tu ne te

repens, l'enfer sera ton éternelle demeure.

L'orgueilleux n'entrera point dans le royaume du ciel.

Souvent la même sentence était répétée sur plusieurs maisons de suite. Je ne pouvais m'expliquer cet usage. Quelqu'un me dit qu'une secte très en vogue venait de faire une espèce de mission à Chester, et que, pour laisser le souvenir de ses instructions, elle avait inscrit ses maximes sur les murs, en attendant qu'elle pût les faire pénétrer dans les cœurs.

Nos journalistes libéraux, qui déclament tant contre nos missionnaires, feraient de beaux articles contre ces *prêtres nomades*, s'ils s'avisaient d'écrire les textes de leurs sermons sur les murs d'une ville ! !

Adieu ; il me reste à vous dire que les principaux objets et articles du commerce de Chester, sont des gants très renommés, et des pipes à tabac.... Ingrat et étourdi que je suis !... et son fromage que j'oubliais !! Adieu.



LETTRE XX.

Liverpool, Manchester, Rochdale, Halifax et York.

En avançant vers Liverpool, où nous devions coucher, nous nous apercevions du changement des campagnes; elles commençaient à prendre l'aspect des environs de la mer. Sur notre gauche, nous voyions à l'horizon les montagnes du pays de Galles, et en face de nous, l'embouchure de la Mersey. Comme nous avions passé une grande partie de la matinée à *Eaton-Hall*, il nous restait peu de temps pour visiter le château de sir Thomas Stanley, qui se trouve à peu de distance de la route que nous suivions. Nous avions

recommandé à nos postillons de nous faire passer devant Hooton-Hall; je ne sais s'ils l'avaient oublié, mais ils ne s'arrêtèrent point pour nous dire : Voici ce que vous voulez voir. Avec une extrême vitesse et sans demander aucune permission, ils firent passer notre voiture entre deux jolies loges de parc. Nous ne voyions rien que de beaux arbres, leur épais ombrage finit tout à coup, et nous voilà sur une belle pelouse en face d'un joli château. Je me levai pour demander si c'était là la demeure de sir Thomas Stanley? Le vent emporta mes paroles, et nos postillons trottant toujours ne me répondirent pas. Alors je me retournai pour revoir le château; mais nous étions rentrés dans le fourré des massifs, et tout avait disparu. Ça fut pour nous comme une courte vision. Je me rappelle cependant que cette jolie résidence s'élève entre deux bois de haute futaie, et que derrière le château on aperçoit la belle rivière Mersey avec sa large embouchure et ses mille vaisseaux.

Vers les six heures du soir, nous parvînmes en face de Liverpool. Quelques maisons se trouvent sur la rive opposée à la grande cité;

c'est là que l'on s'embarque pour traverser le fleuve. Avec une cinquantaine de passagers, notre voiture et nos chevaux, nous entrâmes dans un bac à vapeur (1), et en moins d'une heure, nous fûmes de l'autre côté de l'eau. A travers la forêt de mâts qui bordent les quais, nous voyions la foule des ouvriers des manufactures qui, ayant fini leur journée, venaient pour se récréer, voir le mouvement des flots et des voyageurs. Entre ces vagues agitées et ces êtres qui voyagent toujours pour ne jamais arriver au repos, il y a quelque ressemblance. Le vent soulève et tourmente ces ondes, et la soif de l'or met en mouvement tous ces hommes !

En général, on aime à voir cette foule des villes; moi, elle m'attriste. Est-ce parce que je me rappelle les premiers rassemblemens de notre révolution? Je ne sais; mais ces masses de peuple ne me donnent ni des idées de bon-

---

(1) En fait de moyens de voyager, nous avons trop rarement l'avantage sur les Anglais, pour que je ne dise pas ici que le bac de Liverpool est bien inférieur à celui de Bordeaux.

heur, ni des pensées de joie. L'aspect d'une grande cité peut être curieux et imposant; je ne puis le trouver gai. J'avais, en débarquant à Liverpool, le cœur serré; c'était comme si j'avais deviné le lendemain....

D'immenses magasins bâtis en briques et d'une couleur sombre, sans la moindre apparence d'architecture, forment les rues que nous suivîmes en quittant le port. A deux des meilleurs hôtels nous ne pûmes être reçus. Cette grande et importante cité qui compte déja cent quarante-deux mille habitans, reçoit journellement de nombreux étrangers. C'est le rendez-vous des commis voyageurs des deux mondes.

Il y a un siècle, Liverpool n'était rien, aujourd'hui c'est la seconde ville de l'Angleterre; vers son centre, qui se trouve le point le plus élevé, les rues sont larges et fort animées par le commerce: les boutiques nombreuses et riches; on y voit aussi quelques bâtimens qui visent au genre monumental, entre autres la Bourse, vraie cathédrale d'une ville de marchands. On cite encore aux étrangers, l'Hôtel-de-Ville, une halle aux blés,

des fonderies de canons, des manufactures de porcelaine, des raffineries de sucre, des brasseries, un hôpital pour les aveugles, et des chapelles pour toutes les communions; des temples pour toutes les erreurs de l'esprit des hommes!! Quand nos pères bâtissaient des villes, ils élevaient aussi beaucoup d'églises; mais comme ils avaient la conscience de la durée de leur culte, ils consacraient au Dieu de l'*Eternité* des monumens qui traversaient les siècles, et résistaient au temps. Aujourd'hui, tous les différens sectaires semblent savoir que leurs religions *improvisées* seront *éphémères*, et ils ne se donnent pas la peine de lui élever des temples durables. Tous ces lieux de rassemblemens prétendus religieux sont pauvres, mesquins et bourgeois, et ne valent pas que le voyageur se détourne d'un pas pour les visiter; qu'y verrait-il? Le néant ne crée pas. Comme je vous l'ai dit, mon cher ami, nous étions arrivés le soir; avant que nous fussions installés, la nuit vint, et nous remîmes au lendemain toutes nos explorations. Le lendemain, le soleil se leva dans toute la gloire d'une belle journée de

mai. Nous approchions de l'Ecosse; dans la journée qui commençait si douce et si pure, j'allais revoir Stony-hurst où j'ai été élevé : Stony-hurst, asile de tant de jeunes Français, qui, ainsi que moi, y avaient reçu l'instruction que nos parens ne pouvaient plus payer. Je savais que j'y retrouverais encore quelques-uns de ces bons pères qui nous avaient répété si souvent : Aimez Dieu, aimez le Roi, vous êtes exilés, vous êtes devenus pauvres pour la foi, restez avec nous, nous partagerons ensemble le pain que la Providence nous laisse. Les Anglais fidèles ont aussi connu des jours mauvais; comme vous ils ont été proscrits et persécutés, jeunes Français, ayez bon courage, étudiez, travaillez avec zèle et ardeur, le temps viendra où la France aura besoin de vous. Malgré tous ses crimes elle est toujours votre patrie : vous devez aspirer à la servir, et l'aimer encore.

Les bons pères qui nous donnaient ces enseignemens, nous apprenaient aussi que l'ingratitude est le vice des ames basses... Je suis resté reconnaissant, qui m'en fera un crime?

Vous concevrez, mon cher ami, tout mon

empressement à revoir le collège de Stony-hurst, situé entre la petite ville de Preston et celle de Clithero : il se trouvait très peu hors de notre chemin. Nous devions aller coucher à Lancaster, et mes compagnons de voyage avaient bien voulu consentir à ce que j'allasse revoir des lieux qui me sont toujours restés chers; d'ailleurs cette partie du Lancashire ne nous était pas tout-à-fait étrangère. Dans la petite ville de Clithero, nous aurions eu une tombe de famille à visiter, celle de lord et de lady S........ Si loin du pays natal, il m'eût été doux d'entendre, après trente ans, dire du bien de la sœur de ma mère !

Il m'a fallu renoncer à tout cela.

Nous étions loin de l'Anjou, nous avions voyagé vite ; mais les mauvaises nouvelles vont vite aussi. Des lettres que nous reçûmes de France au moment de monter en voiture nous firent renoncer à poursuivre notre voyage. C'était un voyage de plaisir, nous ne pouvions plus le continuer, car le malheur le plus cruel venait de frapper mes amis... Nous fûmes alors tous empressés de retourner auprès de ceux qui restaient. Nous mon-

tâmes en voiture ; mais, au lieu de prendre le chemin d'Ecosse, nous suivîmes celui d'York. En retournant vers Londres, mes pauvres compagnons de voyage ne pensaient plus à rien ; je ne pensais plus qu'à eux, et pour les tirer un peu de leur douleur, je disais tout haut à M. Chatelain ce qu'il y avait à voir sur la route; mais à travers leurs pleurs, ils ne regardaient pas. Nous traversâmes la petite ville de Prescott, fameuse pour son horlogerie; Warrington, renommée pour ses toiles à voiles, sans nous arrêter autrement que pour changer de chevaux. Il en fut de même à Manchester, si long et si large, si riche et si populeux, et qui joint au titre de la ville la plus manufacturière de l'Angleterre l'honneur d'une haute antiquité. Il eût été curieux de visiter cette noble et industrieuse cité; à beaucoup de manufactures et d'usines, elle unit beaucoup de beaux établissemens. Elle a une académie et de belles églises. Manchester existait avant la conquête des Romains. Chose étrange! elle n'est pas représentée au parlement, malgré tous ses titres et ses cent onze mille habitans. Je remarquai, dans ses rues et dans ses belles

places publiques, beaucoup de soldats : s'il y avait encore de la sédition parmi les ouvriers, elle était bien silencieuse.

Avant d'arriver à Rochdale, je vis dans une vallée au-dessous du chemin, des champs entiers qui avaient l'air couverts de neige ; en approchant, je distinguai que c'était des pièces de flanelle étendues à blanchir. Cette partie de l'Angleterre est renommée pour les étoffes de ce genre. C'est là que se fabriquent tous ces suaires qui servent à ensevelir les morts ; car vous vous rappelez, mon cher ami, que le commerce anglais a appelé la mort à l'aide de son industrie et de ses manufactures ; vous savez qu'il y a des arrêtés du gouvernement qui ordonnent que tout mort soit revêtu d'un suaire de *laine;* et ce serait un luxe fort cher, que de se faire ensevelir dans de la *toile*.

Le pays entre Rochdale et Halifax, est ce que j'ai vu de plus triste au monde : nous le traversions le soir, nous ne parlions pas ; car il y a des douleurs auxquelles il ne faut pas de paroles. Tout ce que nous avions sous les yeux était aride et triste ; le pic que nous montions lentement est une longue montagne

où il ne pousse que de chétives bruyères à fleurs couleur de pourpre. On voyage au milieu de cette stérilité pendant quatre ou cinq heures. Du haut de ce pic, je regardais la *désolation* du paysage; je le trouvais bien en harmonie avec notre journée : le ciel encore un peu éclairé par un reste de lumière, se reflétait dans de petits lacs, qui étendent leurs eaux dormantes entre les différentes crêtes de la montagne. Dans plusieurs parties la route tourne en spirale, et d'un côté domine une grande profondeur. Pour avertir le voyageur du danger qu'il pourrait courir pendant la nuit, on a placé de distance en distance de longues pierres : ces hautes bornes d'une teinte blanchâtre me semblaient dans l'obscurité une procession de fantômes remontant de la vallée des Suaires et suivant le même chemin que nous. Il était tout-à-fait nuit, quand nous arrivâmes à Halifax. Le lendemain quand j'ouvris ma fenêtre, je vis que cette ville est entourée de toutes parts par de hautes montagnes : le soleil levant donnait sur leurs cimes, mais la profondeur de la vallée était restée sombre, comme

une ame dans laquelle la joie n'est pas encore descendue ; quelques-uns de nous allèrent visiter une grande et magnifique halle, d'une singulière construction, une cour en carré long, tout entourée de portiques ; sous chaque arcade il y a une chambre où sont déposées les étoffes de laine fabriquées dans le pays ; c'est comme un petit Palais-Royal, mais sans bruit, sans mouvement et sans luxe ; les étoffes mises en vente ne sont pas même déroulées. Nous en achetâmes, elles ressemblent à du damas, et quand elles sont teintes elles produisent de l'effet. L'usage que l'on en fait pour meubles est devenu si général en Angleterre, que dans les plus petites auberges nous en voyions, soit pour rideaux, soit pour recouvrir les sophas et les fauteuils. Par-dessus les portiques, nous apercevions tout à l'entour de nous les pics des montagnes que nous avions descendues de nuit, nous étions tout étonnés de nous trouver si bas. Un pareil lieu eût été beau pour un couvent de Trappistes : à la place de la piété, l'industrie est venue s'y établir ; elle profite de tous les courans d'eau qui descendent des montagnes. Le solitaire

chrétien y eût trouvé de belles et grandes pensées, le commerçant y fait de bonnes affaires.

Notre voiture fut long-temps à regagner la crête des monts qui formaient une barrière entre nous et le monde. Nous vîmes la petite ville de Blandford, où l'on fabrique des boutons de métal, et Leads, renommée pour son commerce de draps et de tapis. Il est à croire que les manufactures de tapis auront une longue activité; car nous ne sommes pas entrés dans une seule maison où nous ayions pu voir le plancher à nu. Partout, dans les plus modestes auberges des petits villages, nous trouvions des tapis, et dans l'escalier, et dans nos chambres avec le lit à colonnes et à rideaux de basin ou d'indienne lustrée.

A Tadcaster, nous passâmes sur un très beau pont jeté sur le Wharf. La culture des champs, généralement si remarquable en Angleterre, l'est plus particulièrement encore dans le Yorkshire. C'est le comté des *gentlemen farmers* par excellence : chaque pièce de terre a l'air d'un carré de jardin très soigné ; et roulant sans rencontrer ni un cahot,

ni une ornière, nous pouvions nous croire dans les allées les mieux entretenues.

La plaine ou vallée, dans laquelle la vieille et noble cité d'York s'élève, est la plus vaste de l'Angleterre; quelques écrivains anglais avancent même qu'il n'y en a pas en Europe une autre aussi étendue. Ce que je crois pouvoir assurer, c'est qu'il n'y en a pas une aussi bien cultivée. De cet immense plateau parfaitement nivelé, le voyageur, sans apercevoir encore aucune des maisons de la ville, voit quelque chose de noir se dessiner sur le ciel : on dirait un vaisseau en pleine mer, se montrant à l'horizon; c'est la cathédrale, la merveille de l'Angleterre. Avant d'arriver à Chartres, on voit ainsi long-temps d'avance les hautes tours de Notre-Dame. Mais la plaine qui avoisine York me plaît bien autrement que la monotone fertilité des champs de la Beauce.

York est une des plus nobles cités de la Grande-Bretagne; elle donne son nom au second fils de ses souverains : long-temps elle fut surnommée la capitale du Nord; ses magistrats ont d'honorables priviléges, et des antiquaires prétendent qu'elle a été bâtie par

les Romains, sur le plan de Rome. Ce serait une preuve de plus que la gloire des conquêtes n'efface point le souvenir de la patrie au cœur des soldats. Tous les peuples conquérans ont élevé sur les terres dont ils s'emparaient des villes comme leurs villes, et leur ont donné des noms semblables aux noms qu'ils avaient entendu prononcer au pays natal.

Il reste encore d'antiques murailles qui redisent bien toute l'ancienneté d'Eboracum (aujourd'hui York), et de belles portes de ville. On m'en montra une appelée *Micklegate*, et que l'on me dit être de construction romaine. Je n'en crois rien. C'est sur cette porte que la tête de Richard, duc d'York, fut placée après la bataille de Wakefield. Dans son ambition, il avait rêvé la couronne d'Angleterre. Par dérision, on mit sur sa tête pâle et défigurée un diadême de papier doré.

Shakespear fait allusion à cette sanglante moquerie, quand il fait dire à Marguerite :

Off with his head! and set it on York gates; so York may overlook the town of York!

Emportez sa tête! mettez-la sur une des

portes d'York; York surveillera ainsi la ville d'York.

Auprès de ce trophée on en avait placé d'autres de la même espèce : la tête du jeune comte de Rutland, second fils du duc d'York, et celles de Salisbury, Limbric et Ralph Stanley.

A un mille et demi de la ville, on remarque dans la plaine trois collines de forme régulière, et qui furent, à ce que l'on prétend, élevées par des soldats romains; elles portent le nom de collines de Sévère, et seraient, si l'on en croit la tradition, le tombeau de cet empereur mort à York. Un autre César, Constance Chlore, est aussi mort dans cette ville; son fils Constantin y est né dans l'année 272. L'impératrice Hélène était du même pays. Le fameux Alcuin, précepteur de Charlemagne, vient ajouter son nom à tous ces noms illustres.

Les champs qui environnent la vieille cité ont été rassasiés de sang. C'est là que les fameuses roses blanche et rouge ont été cueillies, non pour servir à des fêtes, mais pour être arborées comme cocardes ennemies par les maisons d'York et de Lancastre. A quatre

lieues d'York, il y eut alors une sanglante bataille où 36,000 Anglais furent tués.

Le 3 juin 1642, Charles I[er] passa une revue dans les landes de Heworth; 70,000 hommes déterminés à soutenir sa cause étaient sous les armes. Son jeune fils, depuis Charles II, était à ses côtés, suivi par une troupe de cent cinquante chevaliers bouillant d'ardeur et brillant d'acier et d'or.

Quand le monarque et le prince parurent dans la plaine, un tel cri d'amour et d'enthousiasme monta vers le ciel, que Charles s'arrêta et dit à son fils: *Oh! il est doux d'être aimé ainsi!...* Et l'enthousiasme du peuple s'accrut de l'émotion du roi, et les cris : *God bless the King! god bless the King!* redoublèrent....

Deux ans plus tard, à peu près dans ces mêmes parages, les troupes du parlement et celles du roi se rencontrèrent. Chaque armée comptait au moins 25,000 soldats. Les parlementaires avaient pour cri de guerre : *Dieu avec nous;* les royalistes, *Dieu et le roi.* Malgré la justice de leur cause, ces derniers furent défaits.

On Marston-heath
Met front to front, the ranks of Death;
Flourish'd the trumpets fierce, and now
Fir'd was each eye, and flush'd each brow.
On Either side loud clamours ring,
God and the cause!—God and the king!
Right English all, they Rush''d to blows,
With naught to win, and all to lose.

Scott's, Rokeby.

York se distingua toujours par son attachement à la cause des Stuarts; plus tard, en 1745, cette ville vit exécuter dans son sein vingt-deux stuartistes pris les armes à la main, combattant pour le petit-fils du roi décapité. On plaça sur une des portes plusieurs de leurs têtes; mais pendant la nuit elles furent enlevées, et quand le jour vint on trouva à leur place des palmes, comme celles que les premiers chrétiens jetaient sur les tombes des martyrs.

Mais, cher ami, je m'étonne de vous en avoir écrit si long sur York, sans vous avoir dépeint sa magnifique cathédrale. Les anciens habitans de Jérusalem n'étaient pas plus fiers de leur temple que les habitans d'York ne l'étaient de leur antique église.

Je dis *ne l'étaient ;* car vous vous rappellerez avoir vu dans les journaux, il y a à peu près un an, que le fameux *York-minster* avait été presque entièrement détruit par le feu; je vous raconterai dans ma prochaine lettre quel a été le nouvel Erostrate qui a voulu anéantir le temple orgueil du culte protestant, et jadis du culte de nos pères. Adieu.



LETTRE XXI.



d'York,

JOSIAH MARTINS.

Cette célèbre église a une haute antiquité ; elle date des premiers temps de l'établissement du christianisme en Angleterre, en 627. Edwin-le-Grand, qui tenait le sceptre de la Bretagne avec force et justice, fut converti par saint Paulin, et baptisé avec ses deux fils sous une tente, élevée à l'endroit où la cathédrale se voit aujourd'hui. A cette tente succéda un petit oratoire en bois, et puis une chapelle, et une belle église qui fut brûlée et rebâtie plusieurs fois ; et enfin, la merveilleuse basilique qu'un énergumène a brûlée de nos jours, comme pour prouver que les in-

cendies entraient dans la destinée de cette cathédrale. Jadis à chacun de ses désastres, la piété des fidèles était là pour les réparer, et la foi la faisait renaître plus brillante et plus belle du milieu de ses cendres.

Mais aujourd'hui qu'adviendra-t-il? malgré l'opinion de bien des gens, je crois que cette église se relèvera de ses ruines récentes. Ce ne seront plus les mêmes sentimens qui réédifieront le temple; mais l'amour que les Anglais ont pour leurs monumens nationaux restaurera celui-ci. Le motif ne sera plus aussi pur que la foi de nos pères, mais il sera encore digne d'éloges; et quand un bien arrive, ne demandons pas quel sentiment l'amène? Jouissons-en: celui qui lit dans les pensées les pèsera et les jugera.

J'avais lu dans les journaux, quelques mois avant, que la belle église d'York avait été brûlée et en partie détruite; mais je l'avoue, *n'étant pas de la paroisse*, je l'avais oublié, et quand nous arrivâmes sur la place qui entoure la cathédrale, nous fûmes surpris de voir des ruines entassées autour du monument, des murailles noircies par l'incendie,

et presque la moitié de l'église découverte sans un reste de voûte ou de charpente.

Quelques ouvriers travaillaient à enlever les pierres calcinées, leur journée finissait, nous les vîmes bientôt descendre de leurs échafaudages et quitter l'église où nous venions d'entrer; un d'eux nous dit qu'il allait être obligé de fermer les portes, et nous pria de sortir en nous indiquant la demeure du sacristain chargé de faire voir la cathédrale. Il se reprit et dit : *Les tristes restes de la cathédrale, the sad remains!*

Le sacristain arriva, il était pâle et tout vêtu de noir; son air triste et solennel allait bien avec les décombres qui nous entouraient : on aurait dit un ancien Juif, redisant les malheurs du temple de Salomon. Accoutumé dès long-temps à montrer les magnificences de son église, il les savait par cœur, et nous disait souvent d'admirer ce qui n'existait plus. Alors s'apercevant de la méprise, il soupirait et s'écriait : Je crois les voir encore!! et puis frappant du pied, il ajoutait : Un homme, avoir détruit tout cela! Un Anglais, avoir brûlé la merveille des trois royaumes! Et nous

répéta plus d'une fois, que la cathédrale d'York était la plus grande de l'Angleterre, qu'elle avait 524 *pieds et un quart* de long, et que saint Paul n'en comptait que cinq cents; que les branches de la croix avaient 222 pieds de longueur, et les tours autant de hauteur.

J'étais impatient de le voir à bout de toutes ces mesures; j'avais jugé de l'ensemble de l'édifice qui a dû être magnifique, malgré quelques manques d'unité et d'accord qui prouvent qu'un seul homme n'en a pas conçu la pensée, ni tracé le plan. J'avais hâte de lui faire raconter tous les détails du sacrilège incendie. Vous savez combien j'aime les histoires racontées sur les lieux mêmes où les faits se sont passés. Notre guide céda enfin à mon désir, et nous menant auprès d'un vieux tombeau, celui de John Haxby, ancien trésorier de l'archevêché, il nous dit : *C'est là, sous cette pierre, que le misérable* (the Wretched) *s'était caché le 2 février* 1828, *le jour de la Chandeleur.* Or, il faut que vous sachiez qu'avant la réforme, c'était une grande fête à York que la Chandeleur. Du temps du *papisme,* le diocèse était sous la protection de

la vierge Marie, et alors il se faisait, le 2 février, des réjouissances et des cérémonies qui attiraient la foule de bien loin. Toutes ces colonnes étaient alors ornées de festons et de guirlandes; et à l'office du soir il y avait plus de mille cierges qui brûlaient dans ce sanctuaire que vous ne pouvez plus voir; car c'est par là que le monstre Josiah Martins a commencé son œuvre.

Et ce Josiah Martins! demandai-je, c'était donc un fou?

Oh! non; il savait ce qu'il faisait.... il n'était pas fou! mais on l'a fait passer pour tel : il est à Bedlam pour le reste de ses jours. Il a eu des amis bien puissans; et cependant celui qui brûle le temple du Seigneur n'en mérite guère. C'était sous cette figure du trésorier Haxby, que vous voyez là étendue sur la pierre, et que le sculpteur a représentée mangée par les vers et toute décomposée par la corruption, que Martins s'est caché. Après l'office du soir, quand j'ai fait ma ronde avant de fermer les portes, je n'ai vu personne; je suis rentré chez moi à la nuit tombante... j'ai déposé les clefs à leur place accoutumée; et

rien ne m'a averti, aucun pressentiment ne m'a dit que je venais de renfermer le criminel dans le monument même qu'il avait juré de détruire!... Car Josiah Martins est un de ces sectaires exaltés qui rêvent la réforme de notre religion déja réformée, et qui voudraient la réduire à rien, en la privant de ses temples et de ses cérémonies. Déja plusieurs fois cet énergumène avait écrit à l'archevêque d'York et à l'évêque de Durham, *qu'ils étaient des adorateurs de Baal, que leur ventre était devenu leur Dieu, et que leur coupable mollesse ramenait dans le culte purifié toutes les abominations idolâtres de l'église romaine.*

Non-seulement l'enthousiaste Josiah criait cela dans les rues et sur les places publiques, mais il l'affichait dans l'église et jusque sur le trône archiépiscopal. Un jour il parvint dans la chambre de l'évêque de Durham, et tirant une arme de dessous son habit, il menaça le prélat de mort en l'appelant *papiste idolâtre, adorateur de Baal.* Cette fois son zèle fut trouvé coupable, et Martins fut arrêté, jugé et condamné à six mois de prison. Sa captivité ne fit qu'exalter encore son esprit. Après sa demi-année

de réclusion, profitant de la liberté qui lui était rendue, il se mit à parcourir les campagnes. Prédicateur fanatique, il ameutait quelques misérables vagabonds, et leur apprenait à répéter comme lui des passages des Saintes-Ecritures ; mais ses disciples en haillons ne le suivirent pas long-temps ; car il ne pouvait faire de miracles pour les nourrir. Se trouvant isolé, il revint à York ; il se rappelait que, malgré la réforme, le clergé de cette ville, par un ressouvenir des anciennes cérémonies catholiques, le jour de la Chandeleur, allumait encore un grand nombre de bougies dans le sanctuaire de la cathédrale. Aux yeux de l'enthousiaste, c'était une bien coupable superstition..... et il se dit : *La superstition se punira elle-même.*

Il assista au service du soir ; il vit s'écouler la foule. Blotti sous la tombe, il me laissa faire ma ronde. Il entendit la grande porte se refermer avec bruit, et ce bruit résonner sous les voûtes, et il resta ferme dans son coupable dessein. Quand tout est redevenu silencieux dans le temple, le voyez-vous sortir de dessous le tombeau ? .... Le voilà seul,

debout, avec son horrible pensée.... Ses yeux parcourent toutes les parties de l'édifice sacré. Avec un effroyable sourire, avec une expression satanique, il se dit : Je vais détruire tout cela.... le temple profané par le culte et les prêtres de Baal va tomber.... Allons, mettons-nous à l'œuvre.... Et parlant ainsi, il place sous le siège de l'archevêque, sous celui du chantre, sous l'orgue et sous la table de la communion, de petits amas de matières combustibles; il a apporté avec lui des paquets d'allumettes et un briquet.... Le jour ne pénétrait plus dans l'église ; la nuit était venue ; Martins entendait sonner toutes les heures ; mais celle de son crime n'était pas encore venue; il s'était dit : Ce sera à une heure après minuit.... Et en attendant, il se promenait dans la vaste étendue solitaire, et aucune bonne pensée ne venait le détourner de son sacrilège....

Occupé de se sauver, il avait ouvert un paneau d'une des fenêtres, y avait attaché une corde nouée pour se laisser glisser extérieurement. Il avait apporté près de cette ouverture une des échelles dont on se servait

pour nettoyer les murs de l'église. Prévoyant aussi qu'après son œuvre, il aurait besoin d'argent, il était retourné au siège de l'archevêque, et du tapis de velours cramoisi qui le recouvrait, il avait détaché un morceau de frange d'or.

Minuit venait de sonner... Josiah, au milieu du profond silence qui avait succédé aux sons graves de l'horloge, se mit à s'écrier de toutes les forces de sa voix : Gloire à Dieu! gloire à Dieu!

Vous figurez-vous ce cri dans la solitude de cette église, dans ce calme imposant de la nuit.... Un autre bruit suit cet éclat de voix, c'est le battement du briquet. Une faible lueur naît et se répand d'abord en cercle autour de l'incendiaire... Quelques-uns des piliers se dessinent en blanc au milieu des ombres; Martins va droit au sanctuaire, il prend une des torches des candelabres, il l'allume, et la lueur s'accroît ; elle monte bientôt jusqu'aux voûtes, elle éclaire les statues des tombes placées autour du chœur... Josiah sourit de nouveau, et répète : Tout cela va être détruit par moi; et sa main qui ne tremble pas, va

mettant le feu, et sous le siège de l'archevêque, et sous celui du chantre, et sous l'orgue magnifique, et sous la table de la communion : la paille s'allume, le bois pétille, la flamme s'élève, et l'incendiaire se met à courir et dans la nef, et dans les ailes de l'église qui s'éclairent de plus en plus, en criant : Gloire à Dieu ! gloire à Dieu ! Dans cet affreux délire, le sacrilège criait tellement fort, qu'un habitant d'York rentrant chez lui à cette heure avancée, en passant sur la place, crut entendre quelqu'un qui appelait. Il tombait alors tant de neige, que cet homme, quoique très près de la cathédrale, ne pouvait la voir ; sans cette circonstance il aurait probablement distingué la lueur de l'incendie naissant, à travers les vitraux des fenêtres.

Josiah ayant accompli son œuvre, sortit de l'église par la retraite qu'il s'était assurée ; et regardant souvent en arrière, il s'éloigna de la ville. Arrivé dans les campagnes, il regarda encore ; ne voyant aucune flamme il crut n'avoir pas atteint son but, et s'en désola. Il se trompait, le feu ne s'éteignait pas, ses progrès allaient toujours croissant ; il dévorait

tout dans l'intérieur du temple; mais une fumée épaisse et qui ne trouvait pas d'issue cachait encore ses ravages; ce fut à sept heures du matin qu'un petit garçon allant à l'école, et passant près de la cathédrale, s'amusa à glisser sur la neige gelée et durcie; en jouant ainsi il tomba sur le dos, et renversé à terre il aperçut un tourbillon de fumée qui sortait d'une des hautes croisées du chœur; alors effrayé, il courut chez son père, en criant *le feu est à la cathédrale!* Ce cri fut aussitôt répété dans toute la ville. Les habitans se hâtent d'accourir, chacun veut porter secours à l'édifice sacré. Sur la place, à l'entour de l'église, la foule est immense, muette et encore inactive... Les gardiens arrivent avec les clefs... on se presse près des portes, elles s'ouvrent!... A l'instant la flamme, comme endormie jusqu'alors sous d'épais nuages, se réveille, s'élance... les flots de fumée sont tels, que les hommes qui ont les premiers franchi le seuil du temple sont jetés à la renverse et tombent suffoqués... L'air en s'engouffrant dans la nef a activé l'incendie; maintenant ses langues de flammes tournent à l'entour des

piliers, et s'attachent aux voûtes les plus élevées. Les fenêtres craquent et éclatent, le plomb fondu coule, les grilles de fer rougies s'écroulent avec leurs supports, et l'orgue tout entouré de flammes, à l'instant où la foule se précipitait dans l'église, ayant été atteint par l'air, rendit un son terrible et lamentable, comme un dernier soupir et s'abîma...

Les boiseries du chœur, les stalles, le trône de l'archevêque, les pupîtres, les tables consacrées, formaient un brasier immense et tellement ardent, que tout ce qui l'entourait partait en éclats. Les tombes se fendaient comme au dernier jour, et les ossemens arides des morts se voyaient à cette terrible lueur. Les statues tombaient de leurs monumens, et leurs casques, leurs mitres et leurs couronnes de bronze fondaient dans cette vaste fournaise.

Tel fut à peu près, mon cher ami, le récit de notre guide; il nous apprit que ce qui avait fait découvrir Josiah Martins avait été le morceau de frange d'or qu'il avait emporté du siège de l'archevêque. Le frère de ce fou terrible est un des meilleurs peintres actuels

de l'Angleterre; lui, avait toujours été pauvre; je crois qu'il était cordonnier ou tailleur. Comme un autre Erostrate, il a voulu de la célébrité, ou bien il a été poussé à ce crime par ces sectaires enthousiastes qui veulent un culte sans autels et sans temples.

Un des plus beaux morceaux de sculpture de l'église, c'est le jubé; le feu n'y a fait aucun mal; la blancheur de la pierre n'a même pas été altérée. On y voit, dans des niches gothiques merveilleusement ouvragées, les statues de quinze rois, depuis Guillaume Ier jusqu'à Henri VI. D'un côté de l'entrée du chœur, il y a sept figures; de l'autre huit; cette irrégularité en fait apercevoir d'autres dans l'église.

Jadis la voûte du sanctuaire avait été en pierre; je ne sais plus sous quel archevêque on crut apercevoir que l'édifice fléchissait. On enleva le poids de la voûte de pierre, et l'on en substitua une en bois. En Angleterre plus que partout ailleurs, on devrait bien se dégoûter de faire entrer du bois dans la construction des monumens; je ne connais pas de pays dont l'histoire raconte autant d'incendies.

A l'entour du sanctuaire, les nefs des bas-côtés de l'église continuant, c'est dans cette partie que sont placées les tombes, le feu les a fait éclater, et rien n'était triste à voir, entre les crevasses des marbres, comme ces ossemens blancs dans la noirceur des sépulcres. Dans l'une de ces tombes entr'ouvertes, je remarquai quelque chose qui brillait, c'était la crosse dorée d'un archevêque; les bras décharnés et croisés du squelette retenaient encore le bâton pastoral. Parmi tous ces tombeaux je vis celui d'un Sterne, ancêtre de Yorick.

Dans la sacristie on montre beaucoup d'antiquités. Je regardai avec intérêt une vieille chaise, sur laquelle on sacrait les rois de l'Heptarchie saxonne; aujourd'hui on la place dans le sanctuaire lorsque l'archevêque est à York. On nous montra aussi une coupe appelée la coupe de charité, ou *poculum charitatis :* elle est en bois, garnie d'argent. On lit sur ses bords :

Richard, archevêque scrope, accorde à tous ceux qui boiront dans cette coupe soixante jours de pardon.

Le trésor possède encore une autre anti-

quité curieuse, une corne d'ivoire avec cette inscription :

Ulphus, prince de la partie occidentale de Deira, donna cette corne à l'église de Saint-Pierre d'York, avec toutes ses terres, revenus et dépendances.

Henri, lord Fairfax, rendit cette relique qui avait été long-temps perdue, au doyen et au chapitre, après l'avoir décorée de nouveau, en 1675.

Voilà comme on raconte que le prince Ulphus fit don de cette corne à la cathédrale. Il vit que ses fils se disputaient, dès avant sa mort, la couronne qu'il allait bientôt laisser, et que, pour avoir son héritage, il y aurait du sang de répandu; alors il partit pour York, emportant avec lui la corne dans laquelle il avait coutume de boire; arrivé devant l'autel, il l'emplit de vin, s'agenouilla et l'offrit à saint Pierre avec tout ce qu'il possédait.

La salle du Chapitre est une des merveilles du genre gothique : c'est un octogone régulier qui a 63 pieds de diamètre et 67 de hauteur; c'est par là que nous finîmes notre exploration.

Le lendemain dimanche, tout à côté de la cathédrale tant renommée, nous allâmes entendre la messe dans une petite chapelle bien humble et bien modeste. Un jeune enfant catholique que nous rencontrâmes dans la rue nous y conduisit. C'était le jour où l'on chantait le *Te Deum* pour l'émancipation qui venait d'être promulguée. Après une touchante prière dite à haute voix et en anglais par un prêtre, on lut la lettre pastorale de l'évêque de Londres. Je me souviendrai long-temps de cette messe et de la douce musique qui accompagnait les prières du peuple délivré. La magnifique cathédrale projetait son ombre sur notre pauvre oratoire. Les fils ont été dépossédés de l'héritage de leurs pères, et les enfans de ces vieux catholiques, qui ont bâti toutes ces belles églises dont l'Angleterre est si fière, étaient presque réduits à prier sous la tente.

Après la messe, avant de nous remettre en route, nous allâmes voir le château. C'est là que nous avons encore été à même de voir combien les Anglais aiment leurs vieux bâtimens. Cette forteresse, qui datait du temps de

Guillaume-le-Conquérant, tombait en ruine. Les habitans du comté et de la ville d'York, après en avoir démoli tout ce qui n'était pas solide, ont rebâti, sur le même plan à peu près, le château d'aujourd'hui; ils lui ont scrupuleusement conservé, à l'extérieur, son ancien caractère; nous n'avons vu nulle part en Angleterre d'aussi belles pierres que celles employées à cette magnifique reconstruction. Le château tel qu'il est aujourd'hui sert de prison, et son enceinte renferme de vastes bâtimens, un tribunal et une chapelle; sa cour est immense et pourrait contenir 35,000 personnes. Quand nous y entrâmes, c'était l'heure à laquelle les étrangers sont admis à visiter les détenus. Nous voyions de petits groupes se former à distance les uns des autres. Une femme avec des enfans venaient à un mari et à un père, un frère à un frère, un ami à un ami. Ici le père n'embrassait point ses enfans. En France, nous aurions vu plus d'expansion; cependant le cœur d'un Anglais qui se voit consoler par ses fils bat comme le cœur d'un Français. L'Anglais renferme son émotion; le Français la laisse paraître au-dehors. En

en y descendant, nous crûmes bien que nous allions trouver ce que nous n'avions pas encore rencontré depuis notre arrivée en Angleterre, une mauvaise auberge; l'éxtérieur nous l'annonçait. Nous nous trompions; nous fûmes à merveille, et l'hôtesse, femme fort avenante et causant beaucoup, nous assura que si nous restions plusieurs jours chez elle; nous n'aurions pas un moment d'inoccupé, tant il y avait de choses à voir dans les environs. Nous lui dîmes que le lendemain nous voulions aller à Wentworth-house, chez lord Fitz-William. Elle nous engagea beaucoup à commencer nos explorations par Wentworth-castle, qu'elle assurait être bien plus magnique que la résidence que nous voulions voir. Certainement elle se trompait ou voulait nous tromper; car jamais plus noble demeure n'a existé que *Wentworth-house*. C'est le mot de palais qui peut seul lui convenir. Ici, tout est pur, grand et majestueux. Quel noble et imposant déploiement de bâtimens! quel magnifique péristyle! Comme on y arrive bien par cette pelouse immense, légèrement penchée vers les eaux que l'on voit

briller dans le lointain. On a dit souvent que le genre français convenait aux palais, et le genre anglais aux simples habitations : que ceux qui ont encore cette idée viennent visiter *Blenheim*, *Stowe*, *Wentworth-house*, et ils verront que les jardins pittoresques taillés en grand ont autant de majesté que les lignes droites et régulières de *Le Nôtre*.

Venant de Barnsley, nous longeâmes pendant quelque temps le mur d'une terrasse plantée d'arbres d'une grande hauteur; à notre droite, la pelouse s'inclinait vers une rivière, et par de là les eaux nous voyions le parc étendre ses ombrages et ses savanes de verdure tout animées de daims, de bestiaux et de troupeaux de buffles; et pour annoncer que ces campagnes lointaines ne sont pas des campagnes vulgaires, des colonnes, des monumens s'élèvent au milieu de la verdure et ennoblissent le paysage.

Le château a six cents pieds de façade; à droite et à gauche du corps de logis, deux bâtimens moins élevés prolongent la ligne; de beaux vases sur leurs piédestaux bordent la grande allée qui amène au péristyle. Cette

entrée frappe par son grandiose, et l'admiration est loin de décroître, lorsque de dessous ce péristyle corinthien on entre dans un vestibule de soixante pieds de long et de quarante de hauteur; dix-huit colonnes de marbre de Sienne portent une galerie qui règne tout à l'entour du *hall.*

Les Anglais pensent que la première impression va plus avant que toutes les autres et dure plus long-temps. Aussi ils comptent beaucoup sur leurs vestibules ou halls pour produire de l'effet; quelquefois ces premières pièces promettent et sont comme des préfaces trop louangeuses. Je ne fais pas cette réflexion pour la demeure de lord Fitz William : tout y est parfait, noble et bien entendu. Nous avions été introduits dans ce beau vestibule, et, en attendant la personne qui devait nous montrer le château, nous admirions la hardiesse des colonnes et la variété des marbres, quand une dame, vêtue d'une robe de gros de Naples vert, coiffée en cheveux, et portant des chaînes et des bracelets d'or, c'était la femme de charge (the house keeper), vint à nous et nous fit des excuses de nous avoir

fait attendre. Je demande pardon à ces dames, dit-elle; mais sa seigneurie arrive dans quelques jours et nous avons eu à recevoir *mille* tenanciers de mylord. Pendant que le régisseur comptait avec eux, moi je faisais les honneurs du *commun* aux fermiers qui se succèdent ainsi depuis plus de deux semaines... mais à présent je suis aux ordres de ces dames, et leur montrerai volontiers le château.

Parlant ainsi, elle nous précéda et nous fit voir tant de magnificences, que je ne saurais, mon cher ami, comment vous les décrire: statues antiques, beaux tableaux, vases de marbre et de porphire, riches étoffes, meubles comfortables et de bon goût, voilà ce qui m'est resté dans la mémoire. Je me sauve d'une plus longue description, pour éviter que cette lettre ne ressemble trop à celles que je vous ai écrites en sortant de Blenheim et de Stowe: mêmes objets veulent à peu près mêmes paroles, et je ne pourrais trouver de nouvelles phrases pour vous décrire encore ce que je vous ai déja peint. Ma palette est à bout, de nouvelles couleurs me manquent.

Je vous dirai seulement que dans un des

salons nous avons remarqué un magnifique piédestal en bois précieux et d'un travail admirable. Lord Fitz William vient de le faire faire pour porter une énorme coupe d'argent que ses concitoyens lui ont offerte comme un gage de la reconnaissance du pays. Un enfant de sept ans pourrait se baigner dans cette coupe. Je suis fâché de le dire; mais elle est bien plus belle que celle que les Alsaciens ont donnée à certain député.

Dans cette même salle on nous a montré un de ces meubles que les Anglais appellent *cabinet*, espèce d'armoire ou de secrétaire porté sur des colonnes. Celui-ci est d'une extrême richesse, il est tout en ébène, ivoire et or massif; son intérieur représente le temple de Salomon : l'ouvrier a mis plus de vingt ans à l'achever. Tous les chapiteaux d'un millier de petites colonnes, tous les balustres des galeries sont d'or pur; on estime ce *joujou* plus de trois cent mille francs.

En parcourant tous ces grands châteaux que nous étions venus voir, je m'étais toujours demandé comment allait la vie de tous les jours dans ces nobles demeures? Nous avions

vu de majestueux vestibules, de riches salons, de somptueuses galeries, de précieuses bibliothèques, des salles de banquets et de musique; mais nous n'avions pas encore vu les rouages qui desservaient tout ce monde supérieur. A Wentworth-house, la figure aimable et la bonne humeur de notre conductrice me donna la hardiesse de lui demander à voir comment était établi le service. Après m'avoir assuré que jamais elle ne montrait cette partie du château, et que nous allions trouver une grande solitude dans ce qui était ordinairement habité et animé par plus de cent domestiques, elle nous montra le chemin des régions inférieures.

Je vous ai souvent parlé de la propreté anglaise, eh bien! je suis fâché d'avoir employé, pour ailleurs, les expressions qui la peignaient le mieux, j'aurais dû les garder pour ici. Vous savez qu'il y a un proverbe qui dit, qu'il y a *deux choses qu'il ne faut pas voir faire, l'histoire et la cuisine*. Quant à l'histoire, je persiste encore à penser qu'il vaut mieux en lire une page intéressante que de la voir en action; mais depuis que j'ai vu

les belles cuisines de Wentworth-house, et leur appétissante propreté, je ne crois plus à la seconde partie du proverbe. Ici, l'on peut tout regarder, tout examiner avec détails; dans ce monde inférieur, tout est clair, blanc et sans tache; la graisse et le sang n'ont rien souillé. En entrant dans l'immense cuisine nous vîmes, devant un vaste et ardent foyer, d'énormes rôtis tournant à plusieurs broches avec ordre et lenteur : il y avait quelque chose d'homérique dans tous ces apprêts, on aurait dit qu'un peuple allait dîner.

La *house keeper* vit notre étonnement, elle me dit : Mylord arrive jeudi (nous étions au lundi), nous avons commencé ce matin à quatre heures à mettre la cuisine en train.

We have killed an ox (je traduisais à mesure à mes compagnons de voyage), nous avons tué un bœuf gras.

Two bullocks. . . . . deux petits bœufs.
Four calves. . . . . . quatre veaux.
Seven sheep. . . . . . sept moutons.
Four dozens of fowl.. quatre douzaines de volailles.
And as many ducks, et autant de canards.

— Mais c'est donc pour long-temps? demandai-je.

— Non, me répondit-elle; c'est la même chose tous les dix ou douze jours.

Ainsi, mon cher ami, jugez par ce *menu* du train de vie qu'on mène chez le noble lord. Je dois cependant vous dire que dans toutes les cuisines et leurs dépendances, le parfum des truffes n'est pas venu jusqu'à nous. Tout était simple, propre et tranquille dans ce que nous voyions; pas un marmiton, pas un chef en bonnet de coton; des femmes, de jeunes filles travaillant en silence, et sans cette agitation que nous sommes accoutumés à voir autour de nos fourneaux; le bruit régulier et monotone des rouages des tournebroches était tout ce que nous entendions. Pour entretenir cette propreté que nous admirions, des tuyaux de fonte conduisaient l'eau chaude et l'eau froide dans les différentes parties de la vaste cuisine. La vaisselle est lavée à une *cascade d'eau bouillante*, une fois grasse l'eau ne sert plus, et, comme le Rhône, disparaît sous terre.

Je m'étonnais de ne voir aucun homme: notre conductrice me dit avec une sorte de

fierté : Mon fils est le premier cuisinier de mylord, il est encore à Londres; *il a été élevé en France, il amènera ses aides avec lui.*

Après avoir examiné les réservoirs, les endroits où l'on pétrit les puddings, où l'on hache les mincepies, les étuves et les fours, nous sortîmes des cuisines pour aller visiter les autres salles de service; dans une pièce ronde, je remarquai le plafond, il était percé au centre, de cette ouverture partaient plus de deux cents rayons de fil de fer, qui se dessinaient en noir sur le blanc du plâtre, et qui aboutissaient à deux cents sonnettes placées comme une corniche mobile et sonore autour des murs de la salle. Au-dessous de chaque sonnette était écrit le nom ou le numéro de la chambre à laquelle elle correspondait; des hommes de service étaient toujours de garde dans cette pièce. Des bancs recouverts de cuir et deux grands fauteuils en formaient le mobilier. Sur une petite table je vis deux ou trois volumes, c'était la Bible, et *le Manuel du parfait Domestique.*

Dans le commun où mangent les gens de

livrée, nous fûmes scandalisés d'un usage établi; leurs repas ne leur sont servis ni dans la faïence, ni dans de l'étain : des planches d'à peu près deux pieds et demi de long et de dix pouces de large sont creusées aux deux extrémités ; c'est là-dedans que l'on place la portion de chaque domestique, et ils mangent ainsi deux à deux et par couples. Auprès de ce qui représente l'assiette, il y a deux autres petits creux pour le poivre et le sel ; les coupes sont aussi en bois. Nos nègres de Saint-Domingue se seraient sentis humiliés d'être traités ainsi. Il paraît que, dans le pays où toutes les classes sont si distinctement marquées, la livrée ne se révolte pas de cet usage. Dans cette même salle où les domestiques sont traités si simplement (pour ne rien dire de plus), ou plutôt dans une pièce voisine où les laquais viennent se poudrer avant les repas, on nous a fait remarquer plusieurs portraits de vieux et fidèles serviteurs. Leurs noms, leurs emplois, le temps de leurs services dans la famille, sont inscrits dans un des coins du tableau. J'aime mieux cet usage que celui des

planches creusées; l'un m'a touché, l'autre m'a horriblement choqué.

Notre guide nous avait répété souvent, en se redressant et en rajustant la chaîne d'or qu'elle portait au cou, qu'il n'y avait que les laquais qui mangeassent dans les pièces qu'elle venait de nous faire voir, et que c'était dans *son salon* qu'étaient admis à dîner les valets de chambre et femmes de chambre de la famille et des étrangers. Ce petit salon de la *house keeper* était tout-à-fait comfortable, lambrissé de bois de chêne poli. Les offices, les chambres à provisions, tout cela était sous sa main et sous l'œil du maître-d'hôtel. Jamais et nulle part service de château ne fut mieux établi qu'à Wentworth-house; on peut le prendre pour modèle, hors le dîner des gens.

Les écuries sont extrêmement belles et peuvent contenir plus de cent chevaux. Comme sa seigneurie lord Fitz William était encore absent, nous n'en trouvâmes dans leurs stalles que soixante-quatre. Je crois que c'est là que l'on nous montra un cheval qui a rem-

porté tant de prix à la course, qu'avec l'argent qu'il a gagné à son maître on a pu bâtir ces magnifiques écuries.

La devise de lord Fitz William est inscrite en grandes lettres au-dessus du péristyle ; je la trouve superbe : *Gloria mea fides*.

Dans une partie sauvage et pittoresque du parc, qui a 1,500 acres d'étendue, s'élève un mausolée à la mémoire du marquis de Rockingham (oncle, je crois, du propriétaire actuel de Wentworth-house) ; ce monument est d'un très grand effet. Dans la partie du mausolée qui sert comme de piédestal à une haute colonne funéraire, se trouve une statue du marquis de Rockingham. Les inscriptions y sont trop longues ; c'est comme à Blenheim, style de bulletin.

Pour explorer un si beau lieu, nous avions passé une grande partie de notre journée. Nous n'arrivâmes à Sheffield que vers les cinq heures du soir. Nous eûmes le temps avant la nuit de visiter des *chambres d'exposition* (*des shew rooms*) comme à Birmingham. Il y a rivalité entre ces deux villes. Dans toutes les deux, l'industrie est portée à son comble.

Birmingham a plus de cent mille habitans; Sheffield n'en compte que trente-six mille: mais je crois que la plus grande et la plus riche des deux cités ayant sa réputation et sa fortune faites, se donne beaucoup moins de peine aujourd'hui et apporte moins de soins à ses fabrications que dans les manufactures de Sheffield où le plaqué et l'acier me semblent supérieurs à ce qu'on nous a fait voir à Birmingham. C'est ici le pays des rasoirs et des couteaux. On a sept rasoirs pour dix shellings; on les vend à ce prix renfermés dans une jolie boîte de cuir de Russie, et la plupart du temps leurs lames sont aussi fines, aussi bonnes que celles des rasoirs que l'on vend beaucoup plus cher.

Dans les riches magasins de MM. Rodger and son, couteliers du roi, on nous a montré des chefs-d'oeuvre en coutellerie, entr'autres un canif qui a dix-huit cent ving-neuf lames. Pareil canif a été offert à S. M. Georges IV.

La ville de Sheffield est située dans un pays de collines. Les rivières *Sheœf* et *Don*, après avoir embelli ses campagnes, viennent donner la vie à ses usines et à ses fabriques de

chaudronnerie, de quincaillerie et de coutellerie. En nous en éloignant pour aller visiter Chatsworth, villa renommée du duc de Devonshire, nous traversâmes une contrée pittoresque et un peu sauvage. Rien de ce que vous rencontrez sur votre route ne prépare à ce que vous allez voir : un sombre et antique manoir féodal, avec des tours grisâtres et moussues irait bien au pays. Au lieu de cela, vous voyez de loin, au-dessous de vous, dans la vallée, un palais tout blanc de jeunesse ou de restauration, et qui déploie son étendue sur un fond de verdure : c'est comme une riante pensée dans une histoire grave. Chatsworth est un vaste bâtiment à l'italienne; mais après Wentworth-house qui a une si noble et si sage unité, le palais du duc de Devonshire manque d'harmonie dans son ensemble ; on ne le comprend pas tout de suite, et quand on l'a compris, on ne l'approuve pas.

Les constructions nouvelles et qui ne sont pas encore tout-à-fait terminées sont immenses. On ne conçoit pas à quoi serviront tant de bâtimens ajoutés les uns aux autres. On dirait un quartier de ville commencée... une porte

qui ressemble à un arc de triomphe et construit avec une pierre veinée comme du marbre, donne entrée dans une cour étroite et en terrasse au-dessus de la pelouse; on arrive ainsi au château par le flanc. Le vestibule ou plutôt la cage de l'escalier se trouve à l'une des extrémités. Au bas de l'escalier, la première statue qui frappa nos regards fut celle de Lætitia Bonaparte, mère de Napoléon. Cette figure assise, malgré tout le talent de Canova, manque de dignité. On y trouve une expression bourgeoise. Napoléon avait souvent à rougir du ton et des habitudes vulgaires de sa mère; il reste quelque chose de cela sur ce beau marbre.

Je n'avais vu nulle part autant d'ouvrages de Canova qu'à Chatsworth. Le duc de Devonshire n'a pas seulement une immense fortune, mais il est connu encore pour son amour des arts. Aussi son château a plus l'air d'un riche muséum que d'une habitation. Dans toutes les salles j'ai vu tant de dieux, de demi-dieux, de héros, d'empereurs, de rois et de consuls, que j'y ai trouvé peu de place pour la vie de tous les jours. J'ai revu là plusieurs

merveilles que j'avais admirées à la Malmaison ; dans un salon, j'ai remarqué un portrait de la princesse Borghèse ; elle est peinte *en vestale* avec un voile plat et serré autour de la tête. Je ne sais quel est le peintre qui a fait cette caricature.

Il y a une galerie assez longue entièrement tapissée d'ébauches et de croquis des plus grands maîtres. On retrouve là le jet du génie dans toute son originalité ; ces coups de crayon noir et blanc, auxquels le vulgaire ne comprend rien, sont les *pensées fixées* des Michel-Ange, des Raphaël, des Salvator-Rosa, des Rubens, des Téniers, des Poussins, des Reynolds, des West, des David, des Lawrence, des Le Gros, des Girodet, des Gérard et des Vernet.

Il faudrait passer des journées et des mois pour étudier et s'inspirer de tous les chefs-d'œuvre rassemblés à Chatsworth ; et nous n'avions qu'une matinée pour tant de merveilles ! Ma tête et ma mémoire étaient comme courbées sous le poids de tout ce que je voulais retenir. Je me souviens de plusieurs statues d'un jeune statuaire anglais ; je crois

qu'il s'appelle Gibson, et qu'il est né à Liverpool; il est élève de Canova et de Thornwaldsen. On voit qu'il s'est inspiré sous le ciel d'Italie; mais sa manière a cependant conservé quelque ressouvenir de sa patrie. Cette statue d'un adolescent tenant un papillon est une reminiscence d'une figure anglaise. Ce n'est ni grec, ni romain. On trouvait que j'admirais trop ces ouvrages; on en accusait mon romantisme. Je n'avais aucun livret pour m'indiquer que telle ou telle statue était un chef-d'œuvre. Je regardais ce qui me disait quelque chose, et je me suis arrêté avec plaisir quatre ou cinq fois devant les ouvrages du jeune statuaire anglais.

A côté de la danseuse et de l'Hébé de Canova, on nous montra aussi une belle statue du suédois Tornwaldsen. Cet homme du Nord a prouvé que le génie jaillissait de partout. Un des plus beaux monumens du siècle a été conçu et dessiné par lui; c'est le lion de Lucerne, consacré à la mémoire des Suisses massacrés le 10 août. Lisez, mon cher ami, la description que mon neveu Théobald Walsh fait de ce monument dans ses notes sur la

Suisse. J'ai eu le plaisir de voir ces notes chez un libraire de Londres, et j'ai su que les *touristes* anglais les emportaient souvent dans leurs explorations helvétiques.

Au milieu de toutes les nouvelles constructions de Chatsworth, on a de la peine à reconnaître l'ancien château tel qu'il était il y a cinquante ans. Aujourd'hui une plate-forme en terrasse le sépare de la rivière. Une partie étroite de prairie s'étend au-dessous de cette terrasse, et va en pente jusqu'aux eaux. Du côté de l'avenue, cet aspect est noble et beau: une des façades latérales donne sur un boulingrin régulier terminé par une longue allée droite. A l'extrémité opposée, c'est un parterre français qui se voit au-dessous des fenêtres. Le château étant situé à mi-côte, les jardins qui sont derrière viennent en pente vers lui; on a profité de cette pente pour y établir une cascade imitant celle de Saint-Cloud. Les eaux partent d'un petit temple qui domine le coteau. L'homme qui nous montrait les jardins fit jouer toutes les eaux pour nous; il en paraissait très fier, et s'étonnait que nous n'en fussions pas plus émer-

veillés. Tout ce qui entoure le palais est dans le genre français et italien, et l'on s'aperçoit que ce ne sont pas de grands artistes qui ont présidé à l'arrangement de cette partie de son décor.

En visitant cette riche et curieuse demeure du duc de Devonshire, je pensai souvent à sa mère que j'avais connue dans ma jeunesse; alors qu'elle était radieuse du triple éclat de la naissance, de la richesse et de l'esprit. La duchesse de Devonshire aimait les lettres et les cultivait; Delille a trouvé ses vers dignes d'être traduits par lui....

Tandis que nous visitions Chatsworth, le duc actuel était en Italie. Tous ces palais, toutes ces belles demeures, ces parcs immenses et la noble existence qu'ils y ont ne peuvent retenir les Anglais chez eux. Où iront-ils pour retrouver ce qu'ils abandonnent? Dans la plupart des châteaux que nous avons visités, on nous disait presque toujours: *His lordship or his grace is abroad*, sa seigneurie ou sa grace est sur le continent. Et nous nous étonnions qu'ils quittassent de si beaux parcs pour des grands chemins, et de si riches palais

pour des auberges. Il y a donc quelque chose qui manque à leur pays ?

Adieu, mon cher ami : en voilà bien long; mais j'ai tant vu de choses !

LETTRE XXIII.

CHATEAU DE Peveril du Pic,

Maltock,

LA JEUNE MORTE, LE PRINCE CHARLES-ÉDOUARD.

Vous souvenez-vous, mon cher ami, d'un charmant roman de Walter Scott, dans lequel il peint si bien la restauration de Charles II au trône d'Angleterre ? Ce qu'il écrit des temps passés, nous l'avons vu de nos jours. Combien de Peverils du Pic n'avons-nous pas connus? Combien de braves et chevaleresques gentilshommes n'avons-

nous pas vus courant au-devant du prince pour lequel ils avaient combattu et souffert, et comme Geoffroi Peveril trouver encore quelques cents francs pour donner des fêtes et brûler des feux de joie? Combien de compagnons d'exil allant chercher un regard de reconnaissance et un mot de souvenirs? Ce vieux château où lady Peveril reçut à la même fête et les *têtes rondes de la république et les cavaliers loyaux des Stuarts*, je viens de le voir; je l'ai parcouru avec un grand intérêt : il est très pittoresquement situé à mi-côte; ses murailles et ses tours crénelées se montrent en gris dans le paysage qui commence à prendre ici un caractère différent de ce que nous avions vu jusqu'alors; les collines deviennent plus nombreuses et plus hautes; dans les vallons plus resserrés, on voit de fréquens rochers percer le gazon des prairies : on dirait les ossemens de la terre. La Derwent, jolie rivière dont le cours est rapide et bizarre, coule au-dessous du castel : nous la traversâmes sur un pont dont l'arche en ogive était ornée de festons de lierre et de pervenche. Un beau rayon de soleil donnait sur le portail fermé de l'an-

tique demeure, et réchauffait un vieillard assis auprès de la poterne. A notre venue, le vieux concierge découvrit ses cheveux blancs, s'approcha de notre voiture et nous offrit de nous montrer le château.

La tradition raconte qu'il a été bâti par un Guillaume Peveril, bâtard de Guillaume-le-Bâtard. Quoique fort ancien, je ne crois pas qu'il remonte jusque là. Ce château n'est pas d'une grande étendue, mais son ensemble est parfait, comme demeure féodale. Rien n'y manque : un peintre décorateur ne pourrait rien composer de mieux pour la grande scène d'un mélodrame chevaleresque ; il pourrait tout prendre, même le vieillard gardien de cette demeure abandonnée. Je crois qu'elle appartient au duc de Rutland qui n'y vient plus que très rarement, et comme par respect pour une antique habitation de famille. Pas une ronce qui obstrue l'entrée, pas une pierre manquant au perron : rien de ce qui annonce l'abandon ne frappa nos regards. Dans la cour carrée tout entourée de murailles et de bâtimens, je cherchai en vain cette brèche par laquelle lady Peveril avait fait entrer *les têtes*

rondes pendant que *les cavaliers* défilaient sous le porche. Les premiers venaient à la fête en chantant des psaumes; les seconds en répétant de joyeux refrains d'amour et de batailles.

La pièce la plus vaste du château est la salle à manger. Nous y vîmes une de ces tables dont Walter Scott parle souvent : une des extrémités est plus élevée que l'autre; c'était là que s'asseyaient les plus nobles convives. On remarque encore aux parois des murs des mains de fer qui tenaient autrefois les gonfanons et les bannières, les torches et les flambeaux. A l'un des bouts de la salle, il y a une tribune où se plaçaient les musiciens. La cuisine touche d'un côté à la salle à manger, et de l'autre à la chambre de la dame châtelaine. Des tapisseries de haute lisse avec les armes des *Vernon* et des *Manners* ornent encore cette chambre.

Un des caractères des plus vieux bâtimens d'Angleterre distingue celui-ci; ces *bow windows* (ou fenêtres en arc) qui sont en saillie sur la façade, et qui par leur largeur hors de proportion produisent un mauvais effet. Dans

un pays où le soleil est rare, on n'en veut pas perdre un rayon, et c'est pour cela que les Anglais ont inventé depuis long-temps ce genre de croisées, fort laid au-dehors, mais fort agréable pour les intérieurs, par les différentes vues qu'elles offrent.

Le concierge nous fit voir dans un des coins d'une chambre à coucher une cheminée dont la construction semblait aussi ancienne que le château même; il nous dit : Voilà la source de la fortune de M. Rumford. Il est venu ici il y a bientôt trente ou quarante ans, il a tout visité avec grand détail, a dessiné cette cheminée, et c'est depuis qu'il a *inventé* les siennes qu'il a données pour neuves, et qui ne sont que modelées sur celle-ci. Le vieillard ajouta : Il y avait bien de bonnes choses dans les jours d'autrefois (days of yore), et j'ai vu de meilleurs temps que ceux-ci. J'ai vu, dans mon enfance, un grand train dans cette noble demeure, et aujourd'hui j'y suis seul avec mes petits-enfans : nos journées sont aussi tranquilles que nos nuits.

— Il n'y a donc pas de revenans? demandai-je.

— Pas que je sache, répondit le gardien. M. Scott m'a fait la même question que vous. Il est revenu ici deux années de suite; il n'est pas fier: il s'est assis là au soleil auprès de moi, et m'a bien fait jaser de mon jeune temps. Je voyais bien qu'il aimait les histoires; aussi je lui ai raconté toutes celles du pays.

J'aurais voulu avoir le temps de faire recommencer à notre guide les récits qu'il aime sans doute à faire, mais le jour avançait et nous avions encore du chemin pour arriver à Matlock, qui nous avait été annoncé comme un lieu ravissant: en descendant du château de Peveril, nous cheminâmes quelque temps encore dans des vallées assez étendues entrecoupées de bouquets d'arbres et de hameaux; mais plus nous avancions vers Matlock et plus les coteaux se rapprochaient; bientôt ce ne fut qu'un étroit vallon, bientôt une gorge resserrée où il n'y avait plus de place que pour la rivière et le chemin que nous suivions. Nous avions à droite les flancs escarpés d'une montagne toute revêtue d'arbres verts, de melèzes et de bouleaux; et à notre gauche, les eaux de la Derwent, tantôt sombres en

coulant sous les ombrages, tantôt claires et reflétant l'azur du ciel.

Par ce chemin enchanté nous arrivâmes à *Matlock-baths*, élégante petite ville assise au fond de la solitude, offrant ses ondes salutaires au *beau monde souffrant*, qui y vient chercher le plaisir et la santé. En y arrivant j'eus une pensée triste, ce fut celle que le lendemain je quitterais ce délicieux séjour; j'aurais voulu passer des mois entiers à Matlock, j'aurais voulu y être avec tous ceux que j'aime. Notre auberge me semblait un joli château, billards, bibliothèque, journaux, harpes et pianos, rien ne manquait à la comfortabilité et à l'élégance; à quelques toises au-dessous de nos fenêtres coulait la rivière, et de l'autre côté de ses eaux s'élevait le *High-tor*, montagne dont la cime chauve et dégarnie d'ombrages était alors dorée des derniers rayons du soleil. Ce pic nu et stérile contraste avec le luxe d'arbres qui l'environne. En face de ce mont on en remarque un autre appelé *Masson-hill*: celui-là est tout paré de verdure, parmi laquelle on aperçoit de jolies habitations.

Cette petite ville, si propre et si attrayante aujourd'hui, était, il y a cent cinquante ans, la triste résidence de quelques pauvres mineurs. Quelques chétives cabanes abritées par les coteaux, voilà tout ce que le voyageur y trouvait.

Mes compagnons de voyage qui avaient vécu quelque temps au milieu de la grande et imposante nature des Pyrénées, me disaient que Matlock ressemblait beaucoup à Saint-Sauveur. Moi qui n'ai pas encore vu ces gigantesques montagnes couronnées de neiges et de nuages, je regardais comme *quelque chose le High-tor* et *Masson-hill* : l'un avec ses quatre cents, l'autre avec ses huit cents pieds de hauteur. Le *grandiose* et le *terrible* manquent peut-être au site de Matlock, mais la *grace* et la *paix* s'y trouvent à chaque pas.

Notre hôtel était adossé au coteau qui s'élevait à pic derrière nous; de sa pente sortait la source d'eau chaude qui attire à Matlock la foule de malades qui ont fait sa fortune. Cette eau est surtout salutaire aux personnes lymphatiques, et guérit les affections glandulaires. Tout le coteau de la fontaine est dessiné en

jardin anglais : des sentiers un peu trop roides conduisent à sa cime et à des grottes très renommées. Nous y montâmes sous d'épais ombrages, par des escaliers taillés dans le roc, et qu'une mousse molle et verte recouvrait comme un tapis. Arrivés à l'entrée de la caverne, une vieille femme qui en est comme la portière, nous demanda ce que l'on demande toujours en Angleterre (le shelling obligé); nous lui en donnâmes un par tête, elle ouvrit la porte de la grotte, la referma sur elle, et nous laissa en dehors; nous ne savions que penser de cette nouvelle manière de faire voir une chose curieuse. J'appelais, on ne répondait pas... Nous nous résignions, déja nous allions redescendre, la porte se r'ouvrit, et la vieille de la caverne reparut, agitant dans chaque main des faisceaux de lumières pour faire briller les incrustations de cuivre qui veinent les rochers de la grotte.

Cette scène me rappela quelques-unes des sorcières de Walter Scott. Nous avions l'air de venir consulter la sibylle du rocher... Mais aucune parole prophétique ne sortit de la bouche de cette femme : elle nous dit seu-

de prendre plaisir à entendre m'était devenu importun, et me disait : Hâte-toi de retourner près des tiens ; hâte-toi, tes jours coulent vite comme mes ondes : et tu le vois, *on meurt en voyage.*

Les grottes de Matlock ont servi de refuge, en 1745, aux habitans du pays qui s'étaient déclarés contre le Prétendant. Lors de son entrée à Derby, les partisans de la maison de Brunswick vinrent se cacher avec leurs trésors dans les cavernes qui étaient alors moins connues qu'elles ne le sont aujourd'hui ; il paraît que la contrée de Matlock conserve un vif souvenir du passage de ce brave et malheureux prince. Un livre que je trouvai dans notre salon, contenait un long et pompeux récit de son entrée triomphale dans la cité de Derby : on y passait en revue toutes les forces qui s'étaient jointes à lui, et tous les grands noms qui se rattachaient à la cause des Stuarts. Ce qui prouve que les historiens protestans et libéraux de France et d'Angleterre mentent quand ils affirment que cette royale famille n'avait plus de partisans dans les trois royaumes.

Depuis Edimbourg jusqu'à Derby, qui n'est

distant de Londres que de trente lieues, l'armée de Charles-Edouard s'était accrue à chaque comté, à chaque ville qu'elle avait traversée. A son approche de Derby, ceux qui aimaient les vieux souvenirs de l'Angleterre et ceux qui étaient restés fidèles à la religion de leurs pères se réjouirent et coururent au-devant du prince, tandis que les partisans connus de la nouvelle maison régnante fuyaient avec leurs richesses vers Londres, déja elle-même tout émue. Quand le prince vit venir au-devant de lui les notables de la ville lui apportant respectueusement les clefs, il descendit de cheval, et reçut avec une affabilité mêlée de majesté l'hommage qui lui était rendu. Le peuple qui se pressait sur ses pas, et qui pouvait le voir de près, car Charles-Edouard avait voulu faire son entrée à pied dans la ville, ne se lassait pas de le regarder, et la foule répétait : Il est aussi beau que vaillant! et puis on entendait dans la multitude chanter le refrain de cette vieille chanson royaliste que l'on avait chantée pour Charles II : *Le Roi reprendra sa couronne*. Mon cher ami, rappelons-nous nos transports de 1814

et de 1815, et nous remonterons à la joie des fidèles Anglais, le 4 décembre 1745. Rien ne manquait à la beauté du fils des Stuarts, il avait cette double auréole du malheur et du courage; grand et fort, sa noble taille était encore rehaussée par l'habit des montagnards écossais, qu'il n'avait pas quitté depuis son débarquement en Ecosse; la toque à plumes noires ondoyantes, le plaid bariolé, le petit jupon, les jambes nues, ajoutaient à son air martial et noble; sur sa large poitrine on voyait le vieil ordre de Saint-André; les femmes jetaient des palmes sous ses pas, et sur sa tête, une foule de drapeaux blancs à croix rouge s'agitaient. Oh! qu'alors ceux qui avaient attaché leur cœur à sa cause, ceux qui étaient venus de France avec lui, devaient être fiers et heureux!

Hélas! ce bonheur fut court, Derby fut la dernière station de fortune et de gloire; le malheur vint deux jours après cette entrée triomphale....... Adieu, je romps avec ces souvenirs, ils sont tristes quand on voit succomber le bon droit et le courage. N'était-ce pas Charles-Edouard Stuart qui pouvait

mieux qu'un autre inscrire sur ses drapeaux la devise de l'Angleterre :

Dieu et mon droit.

LETTRE XXIV.

Kedleston, CHATEAU DE Lord Scarsdale, CUISINE MODÈLE; CHATEAU DE Lord Middleton, Nottingham, Belvoir-Castle, Burleigh-house.

Ce fut à grand regret que nous partîmes si vite de Matlock, mais nous avions encore de beaux lieux à visiter, et il nous restait peu de temps; car ce voyage d'enchantemens approchait de sa fin : nous n'étions plus qu'à cinquante lieues de Londres. Certes il y a un grand charme à aller ainsi de merveille en

merveille, à ne voir que le *beau des choses.* Dans tous ces magnifiques châteaux, nous n'apercevions que ce qui peut faire envie; les aisances de la comfortabilité, les prestiges des arts, l'éclat de la richesse. Si nous fussions restés plus long-temps sous ces somptueux lambris, nous eussions peut-être découvert dans ces grands salons des dissensions de famille; dans ces terres immenses, des embarras de fortune; mais dans nos rapides explorations nous ne voyions pour ainsi dire que le dessus doré de la vie, nos yeux n'allaient pas plus avant.

Nulle part nous n'avions trouvé plus de tranquillité et d'air de bonheur qu'à Kedleston, château de lord Scarsdale. Après Wentworth-house, ce palais (car on peut l'appeler ainsi) est ce que nous avons vu de plus classiquement pur : c'est une architecture tout-à-fait *palladienne;* un magnifique péristyle forme le centre du bâtiment et se lie à de beaux pavillons par deux parties semi-circulaires. Cette disposition est gracieuse et se déploie bien sur la pelouse. Le péristyle donne dans un de ces *halls* que les Anglais aiment tant.

Dix-huit colonnes d'une espèce d'agate du pays appelée *Derbyshire spar* soutiennent la voûte de ce noble vestibule que de belles statues et des vases antiques décorent aussi. En le voyant, je me disais : Cette entrée est trop belle; elle écrasera le reste de la demeure. Non, le grand salon lui est au moins égal. Ce n'est pas le plus riche que nous ayions vu en Angleterre, mais c'est celui qui m'a semblé avoir les plus belles proportions. La distribution de tout le château nous a aussi paru mieux entendue qu'ailleurs.

Vous allez voir, mon cher ami, que l'économie domestique n'y est point oubliée. Nous venions de parcourir les salons, les galeries, nous étions arrivés à la chambre de la dame châtelaine; la femme de charge qui était notre conductrice ouvrit une porte opposée à celle par laquelle nous étions entrés dans cette chambre, et de l'endroit où j'étais j'aperçus une tribune; je crus que c'était celle de la chapelle. Je me trompais : cette tribune donnait dans la cuisine. De cette galerie, dominant les tables et les fourneaux, la noble maîtresse de maison peut de plain-pied inspecter

et surveiller les cuisinières et leurs aides. Les étrangers s'aperçoivent de cette surveillance. Jamais rien d'aussi propre, d'aussi *appétissant* que cette cuisine ne s'est offert à eux. Au-dessus du haut et large foyer, on lit en grands caractères cette sage inscription :

Want not, waste not.

Que je traduis ainsi :

Usez, n'abusez pas.

Ou plus littéralement : *Ne manquez de rien, ne gaspillez rien.* Vraie maxime de ménage.

Et pour que la régularité et l'exactitude se joignent à l'ordre et à l'économie, une horloge placée dans le mur, en face de la cheminée, marque et sonne les heures du service et des repas.

Après avoir visité cette *cuisine modèle*, nous repassâmes dans la salle à manger. Le couvert était mis ; la petite table annonçait que la famille était peu nombreuse au château. Lord et lady Scarsdale sont fort âgés, et ce que nous avons vu de domestiques a vieilli avec eux. Dans toute cette belle demeure, je dirais que j'ai trouvé quelque chose de *patriarchal ;* mais je me souviens que les pa-

triarches vivaient sous la tente, et que toutes leurs richesses étaient pastorales et sans luxe. Dans un enfoncement de la salle à manger, je remarquai un buffet à étages, ce que nos pères appelaient un dressoir; des vases d'argent et d'or, des amphores et des brocs, des plats à bords découpés, ciselés et relevés en bosse y étaient placés en évidence. Les Anglais ont ce bon esprit, c'est de jouir tous les jours de ce qu'ils ont acheté à grand prix; ils ne cachent rien dans leurs armoires, et les yeux touchent ainsi à chaque instant l'intérêt de l'argent dépensé.

Un des vieux domestiques qui nous montrait le château nous entendant parler français, me demanda si je connaissais le comte de M.... Je lui répondis qu'à mon passage, je l'avais vu à Paris.—Est-il heureux? ajouta le vieillard; *car ici nous nous intéressons tous à lui. Il a vécu dans ce pays, et nous l'aimons tous. Il était gai avec tout le monde, et fier avec aucun.* Nous fîmes grand plaisir à ce brave homme en lui apprenant que le comte de M...... avait vu son dévouement et sa fidélité

récompensés par de hautes dignités et par la confiance d'une illustre princesse.

Il n'y a point de chapelle particulière chez lord Scarsdale ; l'église paroissiale avec son cimetière touchent au château. Des offices on peut entendre la pelletée de terre qui tombe sur le cercueil. De la plupart des fenêtres on doit voir creuser les fosses. Les Anglais s'arrangent de tout cela.

Vous figurez-vous une fête, un bal qui s'apprêtent : voilà d'un côté les instrumens qui résonnent, les airs vifs et gais des contredanses qui se font entendre ; de l'autre, les tintemens lents et lugubres du glas funéraire.

Oh ! comme il faut aimer la danse pour danser alors ! Mais, me dira-t-on, lord Scarsdale a assez de crédit pour faire attendre le mort. On ne l'enterre qu'après le bal, et quand il ne peut gêner personne. Je ne sais si l'influence du seigneur de Kedleston va jusque-là ; mais je sais qu'il a cent fois offert en vain de bâtir ailleurs une plus belle et plus grande église que celle qui est si près de lui, et que les habitans du pays se sont toujours opposés

à ce désir, à cause du cimetière. Ils ont répondu : *Non ; on toucherait aux ossemens de nos pères : nous ne voulons pas qu'ils soient troublés dans leurs vieilles tombes.* Lord Scarsdale a compris cela. Oh ! puisse-t-il ne pas entendre sonner les funérailles d'un fils... Pendant que nous visitions le château, nous aperçûmes de loin un jeune homme pâle et souffrant : c'était un des fils de lord et de lady Scarsdale. Ah ! que le cours de la nature ne soit pas interverti !... que le père, que la mère n'aient point à pleurer leur fils ! qu'ils n'aient point à voir une nouvelle tombe s'élever dans le cimetière qui est si près d'eux !

En nous éloignant de Kedleston, nous repassions en revue ce que nous y avions vu de très remarquable, et nous convenions tous que c'était le château le mieux entendu pour la vie ordinaire d'un grand seigneur, que nous eussions visité.

Nous comptions aller coucher à Bingham sans nous arrêter. Le soleil penchant vers son déclin dorait déja toutes les campagnes ; une tiède ondée de printemps avait arrosé les routes et abattu la poussière ; notre voiture

roulait rapidement en descendant la pente douce d'un coteau; de l'autre côté de la vallée nous apercevions les maisons rouges de Nottingham, que les rayons du soleil couchant rougissaient encore. Tout-à-coup sur notre gauche un portique surmonté de tourelles et de petits dômes moresques frappa nos regards : cette construction toute nouvelle, bâtie sur le bord du chemin, annonçait une noble demeure. Nous criâmes à nos postillons d'arrêter, et demandâmes quel était ce bâtiment. Pendant qu'ils nous apprenaient que c'était l'entrée du parc de lord Middleton, nous vîmes les portes bronzées tourner sur leurs gonds et s'ouvrir devant nous. Un concierge en grande livrée nous dit qu'il ne savait pas si nous serions admis à visiter l'intérieur du château, car lady Middleton y était; mais que notre voiture pouvait entrer et faire un tour dans le parc. Nous profitâmes de cette permission. A peine y étions-nous entrés, que nous entendîmes le bruit des cimbales, des trompettes et des grosses caisses : c'était toute une troupe de musiciens à cheval. En nous voyant passer ils firent halte, se

mirent en ligne sur le bord de l'allée, et nous donnèrent une courte et bruyante sérénade ; nous apprîmes du jardinier que lord Middleton avait un commandement militaire, et que ces musiciens étaient à lui.

Le château de Middleton, auquel nous parvînmes par une longue allée droite, est un des plus réguliers que l'on puisse voir, c'est un bâtiment carré, flanqué de quatre tours crénelées ; du centre s'élève un donjon portant à chaque angle une autre tourelle; cette partie élevée est en retraite des façades, et laisse autour d'elle une vaste et large terrasse qui règne sur le faîte du château; le tout est bâti en belles pierres de taille, et orné de sculptures gothiques. On travaillait aux jardins qui ne nous parurent pas encore terminés; nous y admirâmes une belle serre entièrement construite en fer de fonte et remplie de plantes rares et curieuses. Nous allions partir sans avoir rien vu de l'intérieur de cette noble demeure, quand nous vîmes déboucher de derrière un massif une élégante calèche; elle suivait l'allée qui menait au château : une femme seule y était assise. Le vent du soir

agitait les longues plumes blanches de son chapeau de paille d'Italie. Comme elle passait devant nous avec la rapidité d'une vision, nous la saluâmes; elle nous rendit gracieusement notre salut. La voiture arrivée au perron, la noble dame en descendit, nous regarda encore et disparut. Nous nous en allions; un des gens du château vint nous dire de la part de lady Middleton que si cela nous était agréable, nous pouvions visiter quelques-uns des appartemens. Nous acceptâmes. Le vestibule est d'un style sévère et imposant. Des armures et des bannières décorent ses murailles. Le salon ressemble à un élégant salon de Paris. Sur la table ronde du milieu, nous vîmes des journaux anglais et français, des dessins, des caricatures, des crayons, des album, des livres sérieux et des romans, des prospectus de bienfaisance et des listes de souscriptions pour l'encouragement des beaux-arts. Sur ces listes, nous vîmes avec orgueil le nom de S. A. R. Madame, duchesse de Berry. Quand il faut faire le bien, ou bien faire, nos princes ne connaissent ni mers, ni Alpes, ni Pyrénées.

Nous traversâmes Nottingham sans pouvoir

nous y arrêter, et ce ne fut pas sans regret ; car cette ville est agréablement bâtie en amphithéâtre, et a un air d'aisance et de prospérité qui donne envie d'y séjourner. On y remarque son vieux château tout rempli de souvenirs historiques, et ses nombreuses manufactures de bas de soie et de coton. En nous y arrêtant pour passer la nuit, nous eussions été trop loin de Belvoir-Castle que nous devions voir le lendemain matin ; nous poussâmes donc jusqu'à Bingham, toute petite ville, mais où nous trouvâmes encore une excellente auberge.

Je voudrais bien, mon cher ami, que mon style pût changer comme les choses que je vois et que j'ai à vous décrire ; je vais me servir de mots et de phrases que j'ai déja employés, et cependant ce sont des émotions nouvelles que j'ai ressenties. Belvoir-Castle, appartenant au duc de Rutland, ne ressemble ni à Blenheim, ni à Stowe, ni à Wentworth-house, ni à Chatsworth, ni à Kedleston. C'est plus une demeure de chevalier qu'un palais, et pourtant toutes les richesses des palais s'y trouvent. Le jardinier paysagiste n'a rien eu

à créer ici; la nature y a prodigué le pittoresque. Figurez-vous une immense plaine.... une vapeur blanche s'en élevait pendant que nous la traversions; elle était froide et humide, et nous hâtions notre course à travers ce brouillard du matin : le soleil perça enfin ce voile tendu entre le ciel et les prairies, ses rayons donnaient sur un faisceau de tours qui semblaient bâties dans les nuages; c'étaient celles de Belvoir-Castle. La montagne dont la cime porte le château était cachée par les nuées de vapeurs, et le noble bâtiment apparaissait seul tout rayonnant de lumière. Il y avait quelque chose de magique dans ce tableau : on eût dit la demeure d'un être surnaturel... A mesure que nous avançions, le soleil prenant de la force fondait petit à petit le voile vaporeux. Nous commencions à apercevoir tout le luxe de végétation du pays qui entoure la montagne et qui la revêt presque jusqu'à son sommet. Jamais plus magnifiques chênes ne nous avaient abrités, et maintenant ce n'était plus au-dessus des nuages que le château nous apparaissait, mais au-dessus d'une immense et haute masse de verdure; c'était

comme la courone crénelée de Cybèle posée sur une forêt. L'avenue tourne en spirale autour du mont; une autre route qui n'est pas celle *des maîtres* monte dans un sens opposé : les provisions suivent ce second chemin qui aboutit à un souterrain. C'est par là que le service se fait. Les maîtres n'en voient rien, et les choses nécessaires à la vie leur parviennent sans que leur aspect vulgaire rencontre jamais leurs yeux.

Ce beau château de Belvoir a été bâti par Jodine, porte-étendard de Guillaume-le-Conquérant. (Tout en Angleterre veut dater de cette époque de conquête.) Sa position militaire a toujours tenté les différens partis. Aussi dans les guerres civiles, Belvoir-Castle a souvent été pris et repris. Cette magnifique propriété est venue à la famille actuelle par l'alliance d'un *Manners* et d'une héritière de l'illustre famille de *Roos*. Thomas Manners, lord Roos, fut le premier comte de Rutland sous Henri VIII.

Sous Charles Ier, ce château fut assiégé, pris et pillé par les têtes rondes de Cromwell. Sous Charles II, il fut restauré. On a long-

temps cité en Angleterre la splendide hospitalité des seigneurs de Belvoir. Leur demeure était si belle et si noble qu'ils la préféraient aux plaisirs de Londres. On ne les voyait que rarement à la cour. Nous avons vu plusieurs ordonnances du roi d'Angleterre, entr'autres une de Jacques Ier, qui enjoint aux grands propriétaires de vivre dans leurs terres et de perdre peu de temps dans la capitale de ses royaumes. Cette mesure nuisait sans doute à l'éclat de sa cour; mais certes elle ajoutait à la prospérité de ses provinces. Cette Elisabeth que je n'aime pas, mais que je regarde comme un roi habile, avait eu recours aux mêmes moyens. De la part d'une femme (on dit qu'elles aiment toutes les flatteurs), cette ordonnance est encore plus admirable.

Si j'étais seigneur de Belvoir-Castle, Londres me tenterait peu. Toutes les grandes existences que j'ai rêvées jusqu'à ce jour pour les heureux de ce monde sont au-dessous de celle du duc de Rutland. Sur ce haut lieu dominant tout un pays qui lui appartient, quelle misère de la vie peut l'atteindre? Les premiers rayons du soleil sont pour lui et brillent sur ses tours

avant d'éclairer la plaine. Ses arbres sont les plus beaux, ses pâturages les plus fertiles, ses champs les mieux cultivés, ses fermiers les plus heureux. Que peut-il lui manquer? Ah! demandez à toute la contrée : tous ses habitans vous diront que sous les dômes des tours, sous les voûtes du château, il y a une douleur et des regrets qui ne s'effacent pas. Celle qui était l'amour, l'orgueil et la providence du pays, la dernière duchesse a été enlevée il y a peu d'années; elle a été cruellement arrachée d'une vie toute de bonheur et de bienfaits. Quoique jeune encore, elle était mère de onze enfans. Nous avons vu son magnifique tombeau, et ses petits enfans qui étaient partis avant elle sont représentés redescendant du ciel au-devant de leur mère; ils lui portent des palmes et une couronne, et la gracieuse figure de la duchesse s'élevant du cercueil tend les bras à ses fils qu'elle reconnaît malgré leurs ailes, et sourit au ciel dont elle entrevoit la gloire. Cette idée m'a semblé pleine de sensibilité et de grace. Je ne me rappelle plus le nom du statuaire; l'architecte chargé du mausolée est le célèbre Binja-

min Wyatt. Il n'a point voulu pour la chapelle funéraire la forme d'un tombeau grec ou romain, il s'est heureusement souvenu de ce que le genre saxon avait de plus pur et de plus sévère; et l'on croira dans quelques années que cette sépulture date des premiers âges chrétiens de l'Angleterre.

Après nous être fait expliquer le monument qui n'était pas encore achevé, nous descendîmes dans le *crypte*, ou caveau mortuaire. Les murs sont tous percés d'ouvertures qui ont six pieds de profondeur : c'est là dedans que l'on poussera les cercueils, et que les plus grands et les plus puissans seigneurs de Belvoir-Castle dormiront. Par une noble conscience de la durée de sa race, le duc de Rutland actuel a fait faire un grand nombre de ces étroites demeures. Dans ce premier caveau, me dit notre guide, *il y a place pour cent*; et frappant du pied pour nous faire voir qu'il y avait encore un autre souterrain sous celui où nous étions, il ajouta : *Ici dessous, il y a place pour mille.*

Celui qui pense ainsi à la perpétuité de son nom est digne d'en porter un beau. Fier du

passé, il compte sur l'avenir. Avec cette conviction, on fonde de grandes choses; mais ne penser qu'au présent, c'est le vice des petites ames. Elles ne comprennent que le jour qui les voit végéter : il faut le leur laisser, et ne leur parler ni de ce qui a été, ni de ce qui sera.

La très aimée et très regrettée duchesse (c'est ainsi qu'on désigne dans le pays la dernière duchesse de Rutland) aimait beaucoup les fleurs. Sur le penchant de la montagne, dans un espace dégarni d'arbres, elle se plaisait à cultiver un parterre; elle y arrivait par une allée droite plantée d'ifs. Ces ifs sont si vieux qu'on les dit contemporains de Guillaume-le-Conquérant. Elle aimait leur sombre et triste verdure, et s'asseyait souvent sous leur ombrage. Les êtres destinés à mourir jeunes trouvent ainsi de l'attrait aux choses mélancoliques, et ne les fuient pas. C'est à cet endroit de prédilection que le duc son époux a fait élever son magnifique mausolée. Jamais maison de mort ne fut mieux conçue.

Comme pour mettre le gracieux à côté du grave, en sortant du mausolée, nous allâmes à la laiterie de la duchesse. Rien de plus frais

et de plus joli que cette laiterie, si ce n'est la jeune fille qui nous la fit voir. L'intérieur de cette élégante et utile fabrique est revêtu de carreaux de faïence, blancs comme le lait qu'on y garde. Au milieu de tous les vases d'une éclatante blancheur, une gerbe d'eau s'élève vers le plafond et retombe en répandant la fraîcheur. Ce jet d'eau n'est point un jeu puéril : il entretient dans tout cet intérieur une extrême propreté. Au-dessus de la *laiterie* est la *fromagerie*. On nous la fit également voir, et de là nous allâmes à une ferme très renommée, bâtie par la duchesse : la maison, les dépendances, tout a été fait d'après ses plans ; et pas un agriculteur dans les trois royaumes n'aurait pu faire quelque chose de mieux. Rien de plus simple, de plus sage, de mieux entendu que cette ferme ; aucun luxe ne s'y montre. On voit que celle qui l'a fait construire ne visait pas au *pittoresque*, mais au *commode*. Une des façades de la maison rurale donne sur les champs en labour, l'autre sur une cour carrée tout entourée des bâtimens qui servent à l'exploitation. Le sol de cette enceinte penche vers une vaste fosse

à fumier; la pente y conduit tout ce qui s'échappe des étables. Une femme en souliers de satin blanc pourrait faire le tour de cette cour sans faire une tache à sa chaussure. Une haie d'aubépine entoure ce réceptacle d'ordures et en dérobe la vue. Mais ce qui est vraiment ravissant de propreté, c'est l'intérieur de la demeure du fermier et de sa famille. La plus jolie maison de la Chaussée-d'Antin ou de la Nouvelle-Athènes, n'est pas tenue avec un pareil soin... Mais je m'aperçois, cher ami, que je vous ai parlé du mausolée, que je commence à vous décrire la ferme, et que je n'ai pas encore cherché à vous dépeindre le magnifique intérieur du château. Pourquoi n'ai-je pas commencé par là? En voici, je crois, la raison. Je vous ai décrit tant de beaux vestibules, tant de nobles salons, tant de somptueuses galeries, que je suis las, et que vous l'êtes peut-être aussi de toutes ces descriptions. Je me bornerai donc à vous dire que les appartemens de Belvoir-Castle sont comparables à tout ce que nous avons vu de plus beau, et que de plus la

position du château leur donne des aspects comme nous n'en avions vu nulle part. Le grand salon est lambrissé avec une boiserie blanche et or achetée à Paris il y a peu d'années. Ses moulures tourmentées rappellent le goût de la régence, alors que tout grimaçait en France.

Il n'y a point à Belvoir un de ces immenses *halls* que nous avions rencontrés dans la plupart des grandes résidences que nous venions de visiter. Ici le vestibule se lie à l'escalier et en fait en quelque sorte partie. Des faisceaux de sveltes colonnes gothiques divisent l'entrée en trois; c'est par le milieu que l'on arrive aux marches qui conduisent au premier étage. Le jour ne pénètre dans cette pièce qu'à travers des vitreaux de couleur. Je ne puis vous redire combien je fus saisi de respect en y entrant; je sentais que c'était bien là la demeure d'un fils des preux. Sur des piédestaux, entre chaque groupe de colonnes, il y a des trophées d'armures; des statues de bois entièrement recouvertes d'acier, avec la visière du casque baissée, avec la lance ou la bannière

armoiriée en main, ont l'air d'hommes d'armes qui vous regardent passer. Des boucliers avec des devises et des emblêmes, des étendards et des gonfanons sont appendus aux murs. Vos pas ne retentissent pas sur le marbre; car de moelleux tapis marquent où vous devez marcher. Quand nous entrâmes dans ce vestibule, la femme qui nous conduisait nous pria de parler bien bas; car le régisseur était à l'agonie. Nous passâmes devant sa chambre, elle était pleine de domestiques qui pleuraient. L'homme intermédiaire avait voulu ressembler à son maître, et il s'était fait aimer.

Georges IV, alors qu'il était prince régent, honora Belvoir-Castle de son auguste présence. On parle encore des fêtes splendides qui furent données à cette occasion. La plus grosse et la plus haute tour du château s'appelle *Staunton-tower* (tour de Staunton). Un membre de cette famille revendiqua du duc de Rutland un droit qui avait appartenu à ses pères : celui d'y recevoir le roi quand un roi y viendrait. En conséquence de cet antique privilège, l'héritier des Staunton, au moment où le souverain d'Angleterre mettait le pied sur le

seuil de la tour, vint lui offrir une clef d'or.

Pendant le séjour que le prince fit chez le duc de Rutland, il tint sur les fonts de baptême son fils, le marquis de Granby.

Tout lieu célèbre dont on raconte les fastes a ses pages de bonheur et ses pages d'adversité. Au-dessous de ces lignes où je vous redis des fêtes et un royal baptême, il faut que j'écrive les mots d'incendie et de désastre. En 1816, le feu a dévoré une grande partie de cette riche et magnifique demeure. Tableaux, meubles, objets d'art, tout a été ravagé; la perte a été estimée plus de 120,000 livres sterling.

Quand nous avons visité ce beau lieu, toutes les traces du désastre avaient disparu. Le duc actuel a dépensé plus de 200,000 livres sterling pour les effacer.

Dans deux écussons gravés sur le flanc des tours, nous avons lu avec plaisir ces deux versets des saintes Écritures :

Nisi Dominus ædificaverit domum, in vanum laboraverunt qui ædificant eam.

Nisi Dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam.

Il est noble, il est chrétien à un puissant de la terre de reconnaître ainsi que Dieu seul peut bien défendre et bien protéger les villes et les empires, les chaumières et les châteaux? En lisant ces versets transcrits en latin, je me disais : Si le duc de Rutland habitait la France, certains journaux ne manqueraient pas de le dénoncer comme un *congréganiste*.

Bien des choses m'avaient fait aimer Belvoir-Castle. Après le chevaleresque château de Warwick, c'était la demeure qui m'avait le plus ému, et je mets au nombre des choses qui m'y ont touché davantage ces deux inscriptions. Un riche de ce monde qui voit un affreux incendie dévorer une partie de ses richesses et de précieux chefs-d'œuvre des arts, qui ne fait pas entendre une plainte et qui, au contraire, reconnaît qu'il n'y a de bien gardé que ce que Dieu garde, est un homme rare aujourd'hui, et son exemple est digne d'être cité.

En arrivant à Grantham, nous parlions encore de tout ce que nous avions vu et admiré le matin; nous eûmes le temps, avant notre dîner, de voir le fameux clocher de cette

petite ville; il a 273 pieds de haut. C'est au collège de Grantham que Newton reçut une partie de son éducation.

Nous allâmes coucher à Stamford. Nous n'étions plus qu'à trente-six lieues de Londres; on s'en apercevait au redoublement d'activité et d'agitation que nous voyions autour de nous. A l'entour des gouffres, les eaux du fleuve tourbillonnent et s'agitent; il en est de même des hommes à l'approche des capitales.

Comme tous ces voyageurs sont entassés et dedans et dessus toutes ces voitures! Quelle foule! quelle rapidité de course! Ce vieillard que je vois, malgré ses infirmités, monté sur l'impériale de cette diligence, va retirer son fils de quelque mauvais pas, l'arracher à quelque liaison flétrissante. Cette veuve vêtue de deuil va faire valoir les services de son mari mort pour la défense de l'Etat. Cet adolescent sort du collège; comme son cœur bat: il va voir Londres!!! A chaque instant, il met la tête à la portière, et son imagination lui fait voir long-temps d'avance et le dôme de Saint-Paul, et les tours de Westminster. Cette jolie fille si timide, si modeste, qui se cache si bien

dans un des coins de la voiture, va-t-elle arriver seule?... Cet homme si court, si gras, si vermeil, qui monte tout essoufflé dans sa chaise de poste, c'est un membre du *club des beefsteacks*; il se rend au grand dîner annuel. Et cette femme qui a hâte de partir, qui presse les conducteurs... c'est une mère... Son enfant est malade, elle va le soigner... Oh! comme elle trouve que l'on perd du temps!

Voilà, mon cher ami, *les histoires* que je me contais à moi-même en regardant par ma fenêtre tout ce qui se passait dans la cour de notre hôtel; en petit, c'était la vie : du *gai* et du *triste*, du *burlesque* et du *touchant*, et tout cela passant si vite, si vite, et puis plus de traces, plus de souvenirs.

L'hôtel où nous sommes descendus à Stamford a été ce que nous avons rencontré de moins propre dans tout notre voyage. Pour l'agitation et la tenue, il m'a rappelé le grand hôtel de Chartres. Je ne sais comment vous redire un singulier usage que j'y ai vu; non, je ne vous le dirai pas. Devinez, si vous pouvez, ce qu'on place sur le traversin des lits qui n'ont pas encore de draps et qui attendent les

voyageurs; devinez : en Basse-Bretagne, on n'aurait pas une pareille idée.

Le lendemain nous partîmes, après déjeûné. Nous avions encore un château à voir, celui du marquis d'Exeter. Il touche à Stamford, et a été bâti pour le ministre favori de la reine Elisabeth, le fameux Burleigh. Cette grande et majestueuse demeure porte son nom *Burleigh-house*. Deux pavillons surmontés de lions armés indiquent l'entrée du parc. On arrive au château par une avenue tournante, passant sous des arbres magnifiques et dont on reconnaît encore l'ancien arrangement. Toutes ces plantations étaient autrefois régulières; le temps et la mode ont fait des vides et interrompu les lignes.

Par-delà tous ces ombrages s'étend une vaste pelouse, et sur ce magnifique tapis pose la splendide résidence de Burleigh. L'aspect en est grand et sévère; le ton gris des pierres tranche sur la verdure, et toutes les tourelles, les pinacles et mille cheminées se profilent sur le ciel comme de bizarres découpures. Le vestibule immense où nous fûmes reçus ne ressemblait à rien de ce que nous avions vu

jusqu'alors ; je ne pouvais me rendre compte de son style et de ses proportions. Depuis j'ai su que ce *hall* avait été jadis une église, et que le château y avait été postérieurement accolé. Je ne vais pas recommencer une description d'intérieur ; je vous dirai seulement qu'à Burleigh-house il y a profusion de peintures : tous les murs en sont couverts. Le grand escalier est divisé en trois régions. Sur le plafond le peintre a placé Jupiter, Junon, Minerve, Vénus, etc. etc.; sur les murs de la première volée, Cybèle, Diane, Apollon berger, Pan, Pomone; et au rez-de-chaussée, Pluton, Proserpine et leur infernale cour... Vous ne pouvez vous faire idée de l'ensemble de cette composition ! Je me crus vraiment dans l'enfer des *Petites Danaïdes;* jamais je n'avais vu une telle foule de dieux et de déesses, de génies ailés et de démons cornus.

Nous traversâmes une longue file d'appartemens d'apparat ; dans une des chambres on nous montra le lit où la reine-vierge a couché : les rideaux sont de velours noir avec des broderies orange. Elizabeth aimait à ce que les poètes l'appelassent *la plus blanche*

des filles d'Albion, et ceux qui voulaient lui plaire, l'entouraient toujours de couleurs foncées pour faire ressortir la blancheur de son teint. Le grave Burleigh avait-il eu cette coquetterie pour sa souveraine?

Notre guide nous fit remarquer dans un petit cabinet, derrière la glace d'une armoire vitrée, un mouchoir, un dé, des ciseaux et une aiguille qui ont appartenu à celle qui a si bien tenu le sceptre de l'Angleterre.

Élizabeth qui avait saisi la lance et l'épée dans les champs de Tilbury, affectait de s'occuper d'ouvrages de femme.

Dans la longue suite des appartemens de représentation de Burleigh-House, nous avons beaucoup admiré des dessus de cheminées sculptés en bois de cèdre et de tilleul; des trophées de chasse et de pêche dépassent tout ce que nous avions vu jusqu'alors dans ce genre.

Me voilà, mon cher ami, à bout de toutes mes descriptions; nous arrivons ce soir à Londres, dans dix jours nous serons de retour en France. Je vous écrirai encore une fois avant mon départ, et puis j'irai vous em-

brasser, et sous vos vieux châtaigniers, nous causerons encore de ce beau pays, qui serait bien inférieur au nôtre si nous savions profiter de tous nos avantages. Adieu.

LETTRE XXV.

Retour à Londres et à Douvres.

Revenant à Londres par la route d'Écosse, nous vîmes, comme à notre arrivée de Douvres, le grand nuage noir qui pèse toujours sur la capitale des trois royaumes, et qui l'annonce de loin. Alors que l'on ne peut encore distinguer aucun des monumens de l'immense cité, on voit sur le ciel sa forme, sa longueur et ses contours tracés par la fumée qui s'en exhale.

Notre journée avait été forte, et nous n'arrivâmes que fort tard; nous eûmes de nouveau

beaucoup de peine à trouver place dans les meilleurs hôtels ; la bonne compagnie (the fashionable world) n'avait point quitté la capitale, où de grands talens dans tous les genres étaient encore réunis.

A notre première arrivée, nous avions été si mal à B....'s hotel dans *Dover-street*, que Londres nous devait bien quelques dédommagemens ; nous les trouvâmes tous *à Coulson's' hotel* dans *Brook-street*, près de *Bond-street*, quartier que la mode et l'élégance peuvent avouer.

Dès le lendemain en déjeûnant, nous répétâmes ce que nous avions souvent dit pendant nos excursions, c'est que Londres est ce qu'il y a de moins *séduisant* en Angleterre. Paris fait oublier les campagnes qui l'environnent ; mais quand on est au cœur de la capitale des trois royaumes, on y respire si mal, toute cette splendeur est si noire et si enfumée, que l'on se prend à regretter les campagnes et si vertes et si fraîches ; les villages si propres, les cottages si pittoresques et si bien soignés.

Cet enchantement des campagnes anglaises

se prolonge jusque dans les faubourgs de Londres; il n'en est pas de même chez nous; tout ce qui entoure Paris a l'*air usé* du mouvement et de l'agitation qui règnent sans cesse autour de la ville des rois. Combien ses abords sont sales et mal tenus! Entre les palais de Versailles et la barrière de Chaillot, que de maisons en état de dégradation, bariolées de différentes couleurs et dégarnies de leur enduit ou de leur replâtrage! Et par la route de Saint-Denis, et par toutes les autres arrivées, n'est-ce pas toujours la même absence de soin et de propreté? voyez-vous reluire une seule vitre des rez-de-chaussée? ainsi que les portes elles sont toutes recouvertes de boue et de poussière, et les murs de clôture sont dégoûtans d'ordures et d'obscénités.

Combien sont différentes les approches de Londres! pas une maison qui n'ait un air de parure, pas un seuil qui ne soit blanc comme l'albâtre, pas une vitre qui ne brille comme du cristal, pas un marteau de porte qui ne reluise comme l'or; toute cette propreté va se prolongeant aussi loin que possible, et ne se perd que dans la fumée.

Notre premier séjour à Londres avait été si court, qu'il nous restait encore beaucoup à voir, et nous avions résolu de bien employer notre temps.

Une des premières choses que nous allâmes visiter, furent les *west and East cast India docks*, immenses et vastes bassins où viennent charger et décharger les vaisseaux remplis des richesses des Indes et des produits de l'industrie anglaise. Les eaux de ces réservoirs creusés par la main des hommes portent plus d'or que n'en a jamais roulé le *Pactole*. Qui pourra calculer les fortunes entassées dans ces mille vaisseaux, additionner les valeurs qui sont là en dépôt?

Le bassin du Nord a 2,600 pieds de longueur sur 510 pieds de largeur, et partout 29 de profondeur. En tout il s'étend sur trente acres de terre, et peut contenir à l'aise plus de trois cents voiles. Nous étions venus un peu tard, les portes se fermaient; nous ne pûmes voir en détail ces merveilles du commerce. Un jeume capitaine de navire qui partait le lendemain pour Calcutta, nous invita à monter à son bord. Avec une extrême poli-

tesse, il nous fit voir toutes les recherches de sa flottante demeure. Sa mère et ses sœurs étaient là et lui parlaient de son voyage comme s'il n'avait été question que d'aller de Londres à Calais. Ce jeune marin était arrivé de la Chine il y avait peu de semaines, et déja il était impatient de repartir. A la plupart des Anglais, il faut le mouvement des flots, l'agitation des voyages. Sans doute ils aiment de tout leur cœur *leur vieille Angleterre;* mais c'est une passion qui ne les fixe pas.

Ces *docks* sont placés assez loin hors de Londres; pour arriver à ces dépôts de richesses commerciales, il faut traverser un quartier qui annonce que ses habitans sont pauvres et misérables.

A notre premier passage à Londres, nous avions vainement cherché un de nos parens, M. Sheffield-Grace; nous savions qu'il aurait été pour nous *the most fashionable guide*, et nous avions grand désir de le trouver; mais dans le tourbillon du monde où il est lancé nous n'avions pu l'atteindre. A notre retour, nous fûmes plus heureux. C'est lui qui nous conduisit à la Bibliothèque royale et à *Som-*

merset-house, où il y avait alors exposition de tableaux. C'est une bonne fortune que de trouver dans *un homme de lettres*, *dans un savant*, *un homme de goût* et de *bonne compagnie* (1). M. Sheffield-Grace est tout cela. En nous menant voir les richesses du musée britannique, les marbres de lord Elgin, les antiquités d'Herculanum et de Pompeia, il nous racontait toutes les magnificences d'un *rout* du marquis de Landsdown où il avait passé la nuit, et il faisait sourire nos compagnes de voyage en leur assurant *que la femme qui n'était pas mise à la française n'était pas regardée*. Il ajoutait : *Il n'y a plus que la haute société qui ait de la grace en Angleterre*, *parce qu'elle a été assez riche pour l'aller chercher chez vous*.

A la Bibliothèque royale, nous vîmes que M. Sheffield venait souvent s'y reposer des plaisirs du monde par un travail grave et sérieux ; les bibliothécaires le reçurent comme un ami de la maison et des muses.

---

(1) M. Sheffield-Grace a la plus belle collection de livres irlandais qu'il y ait dans la Grande-Bretagne.

Georges III a voulu que l'Angleterre eût une bibliothèque digne de la capitale de ses trois royaumes, et il y a réussi. Tout ce qu'il avait amassé de livres pour lui-même, il en a fait don à la bibliothèque qu'il a fait élever. Le bâtiment primitif est l'œuvre de Pierre Puget, que le duc de Montagu avait fait venir à Londres pour lui bâtir un hôtel. Ce seigneur avait un noble luxe; ne trouvant pas dans son pays des artistes de génie, il les empruntait à l'étranger. Puget ne vint pas seul pour édifier et embellir sa demeure. La Fosse, celui qui a peint le dôme des Invalides; et Rousseau, autre peintre célèbre dans l'art de la perspective, se rendirent à l'invitation du duc de Montagu, et l'on y admire encore leurs ouvrages. Cet hôtel, malgré ses belles proportions, ne peut plus suffire à sa destination; des bâtimens immenses sont venus l'agrandir et changer son premier style.

L'esprit se fatigue et se perd en cherchant à se souvenir de tout ce que l'on a vu dans ce riche et vaste dépôt. Combien de trésors! combien de peines et de soins pour les amasser! Que d'hommes ont usé leur vie à com-

poser ces cent mille in-folios ! que de mers ont été traversées ! que de tempêtes ont été bravées ! que de fatigues endurées pour aller chercher ces oiseaux, ces coquilles et ces plantes si frêles !

Parmi les antiquités grecques et romaines, j'ai vu peu de belles statues ; mais quelle quantité de sarcophages et d'urnes funéraires ! On se croirait à l'approche d'un cimetière, chez ces marchands de tombeaux qui avoisinent le père La Chaise.

Il faut être *bien anglais* pour se réjouir à la vue des marbres de lord Elgin. De cet amour de l'antiquité à la barbarie il n'y a qu'un pas. Quand il a ainsi dépouillé le Parthénon, il aurait pu l'abattre pour être plus assuré que nul autre que lui n'aurait à montrer un fragment de cette ruine.

Cette magnifique frise est placée sur les murs d'une vaste salle et dans l'ordre où elle était à l'entour du monument d'Athènes ; mais elle n'est plus vue à quarante pieds de haut ; elle n'est plus dans sa gloire ; le soleil de la Grèce ne brille plus sur elle...

En général, toutes ces richesses des arts et

de l'antiquité me semblent bien mieux mises en évidence à Paris qu'à Londres. Ici elles peuvent être *commodément* placées pour le savant et l'antiquaire; mais elles y sont *sans effet:* les dieux n'y sont plus dans des temples!

Il en est de même de Sommerset-house, lieu où se font les expositions de tableaux. On voit tout de suite que cet immense bâtiment n'a pas été élevé pour les muses et les beaux-arts. Comme réunion des bureaux du gouvernement, Sommerset-house forme un noble ensemble; mais les salles où sont les objets d'arts sont trop petites: on dirait les salons d'un riche amateur. Quelle différence entre ces pièces qui se lient mal entre elles et notre magnifique galerie du Louvre! Quelle différence aussi dans ce qu'on y expose!... Ce n'est pas moi, pauvre inhabile, qui chercherai à établir la supériorité de notre école sur celle de nos voisins. Le beau talent de sir Thomas Lawrence a valu à l'Angleterre et à l'Europe de magnifiques portraits; mais il a en même temps doté la Grande-Bretagne d'un millier de détestables imitations. On ne peut se faire une idée de ces caricatures du génie.

Parmi les ouvrages des premiers peintres d'histoire, nous avons remarqué quelques grandes compositions de *Martin*, frère de l'incendiaire de la cathédrale d'York. La foule s'arrêtait devant les tableaux de *Richard Cook*, de *Howard*, de *Mulready*, de *Northcote*, de *Thomson* et de *Wyatt*; elle était grande aussi devant les miniatures de *Chalon*, de *Engleheart* et de *madame Green*, et devant les paysages de *Arnald*, de *Bigg*, de *Dewint*, et de tant d'autres; car c'est le genre le plus cultivé et le mieux entendu par les peintres anglais.

Pour voir nos chefs-d'œuvre on ne paie rien aux barrières du Louvre; à la porte de Sommerset-house, il y a des bureaux établis pour percevoir la rétribution obligée. A Londres, c'est le *sine qua non* de toute admission.

Dans Pall-male, nous allâmes voir une autre exposition; nous y admirâmes plusieurs très beaux tableaux. Ce ne fut pas sans une extrême surprise que nous y trouvâmes un portrait de *Napoléon* peint par *Gérard*, avec cette inscription : *Donné par l'empereur au*

comte de Ségur, grand-maître des cérémonies. Ce portrait, nous dit-on, est à vendre.

Notre *fashionable cicerone* nous introduisit dans un *club* ou *cercle* dont il est membre. Je ne crois pas que nous ayions en France quelque chose qui puisse donner une idée juste de ce genre d'établissemens si aimés des Anglais.. C'est là qu'ils dépensent la plupart des jours qu'ils passent à Londres. Des journaux, des brochures, des livres, des conversations de mode, de chevaux; des paris, des discussions politiques, des chroniques scandaleuses; les émotions et les chances du jeu, les délices d'un *chez soi sans solitude*, les recherches de la comfortabilité la plus raffinée: la bonne chère et les bons vins de France, voilà ce qui compose les charmes de cette vie de club; vie pleine d'attraits pour celui qui la mène; mais combien ennuyeuse pour les femmes et les familles de ceux qui s'y sont adonnés!

Devant la porte de ce club élégant, nous vîmes un grand nombre de *grooms* attendant, et tenant en lesse les chevaux de leurs maîtres. Il était près de trois heures de l'après-midi,

c'est le moment où la bonne compagnie sort *and takes a ride in Hyde-park*. Cette promenade, qui n'a d'autre mérite que son étendue et sa vieille réputation, offre un coup d'œil ravissant quand elle est animée par une foule de jeunes gens et de jolies femmes à cheval galoppant sur les vastes pelouses, ou caracolant auprès des landaux ouverts, où d'autres femmes étalent d'autres graces et donnent, dans leur course rapide, un aimable sourire à ceux qui ont reconnu de loin leurs couleurs et les longues plumes ondoyantes que le vent courbe sur leurs chapeaux de paille.

Notre plus beau jour de Long-Champ ne vaut pas un jour ordinaire de Hyde-park quand le soleil se montre. Dès que quelques-uns de ses rayons sont parvenus à percer le *brouillard quotidien*, on voit de toutes parts les habitans de Londres venir s'y réjouir et s'y réchauffer. C'est comme une fête. Pour nous cette fête a duré tout un mois; mais tout le monde nous assure que nous avons été gâtés, et que d'ordinaire il n'en est pas ainsi.

Dans ce parc, à une de ses principales entrées, il y a une singulière statue, c'est celle

d'*Achille*, élevée par les femmes des trois royaumes

A Arthur, duc de Wellington.

Si dans leur élan patriotique, les dames anglaises avaient eu l'idée de faire représenter le héros de l'Angleterre avec ses habits de bataille, elles n'auraient point aujourd'hui à détourner leurs regards du monument élevé par elles; mais le statuaire à fait d'Achille Wellington un fort de la Halle; on dirait le roi des charbonniers; jamais rien de plus lourd, de plus noir et de plus indécent, n'a été offert au public.

Les noms de Salamanque, de Toulouse et de Waterloo sont inscrits en longues lettres de bronze sur le piédestal de granit; un seul nom, celui de la bataille où le généralissime des armées alliées a vaincu celui qui avait vaincu l'Europe, aurait suffi à sa gloire. Si mes souvenirs ne me trompent pas, à l'affaire de Toulouse, les Anglais et les Espagnols avaient plus du double de nos forces : l'orgueil anglais n'aurait-il donc pu se contenter du nom de Waterloo?

A peu de distance de ce colosse de mau-

vais goût, est la porte d'*Hyde-park*, qui ressemble à un arc de triomphe, et touchant à cette porte, s'élève un autre monument triomphal. Tout cet entassement de choses prouve qu'il y a eu un grand enthousiasme en Angleterre en 1815, et que l'enthousiasme, qui est une ivresse de l'ame, comme les autres ivresses, manque de raisonnement.

Je voulus revoir les théâtres; j'allai entendre Cook dans Rienzi, à *Covent-garden*. Un écrivain libéral devrait traduire cette pièce, elle ferait fureur; elle a tout ce qu'il faut pour plaire aux Parisiens; force déclamations contre le pouvoir, insultes à la noblesse, basses flatteries au peuple, rien n'y manque. Je ne sais si cela tient aux premières impressions dont on se souvient toujours, mais j'aime mieux le jeu des tragiques anglais que la *manière française*. Les premiers acteurs que j'aie vus ont été les Kemble et leur inimitable sœur madame Siddons! Aussi j'admirais le talent de Talma, car je les retrouvais en lui.

A Drury-Lane, on donnait la 110me représentation (de suite) d'un mélodrame qui faisait rage, l'Elixir du Diable. Jamais spec-

tacle aussi infernalement beau n'a été offert aux yeux des Parisiens. Je me rappellerai toujours ces quatre différentes régions du monde souterrain : la première était celle d'opale, tout y était terne et blanchâtre, les démons n'y avaient rien de vif et d'animé ; la lueur qui y régnait était gris-perle comme celle de la lune.

La seconde région qui venait petit à petit faire disparaître la première, était celle des émeraudes. Ici tout était vert, les rochers, les cascades, les feux, les diables et les génies.

Cette nuance s'effaçait, le rouge lui succédait ; nous voilà dans la région des rubis ; des montagnes, des cavernes, des fleuves et des mers, fatiguent les yeux par leur éclatante rougeur. Et puis venait la plus riche des provinces de l'empire infernal, le pays des topazes, de l'or et du diamant.

La magnificence de cette décoration était telle, que j'en fus ébloui, comme si j'avais cherché à fixer mes regards sur le soleil brillant de midi...

Vous ne vous attendez pas, mon cher ami, à ce que je vous redise la marche et le

poème de cette pièce, *je n'y ai vu que du feu* et des diables qui composent un élixir, dont Lucifer accorde quelques fioles aux hommes qui lui vendent leur ame. Avec cette merveilleuse liqueur, ils se rendent invisibles, ou peuvent prendre toutes les figures et toutes les formes. Quelquefois je me surprends à croire qu'il y a eu chez nous, depuis quelques années, une grande importation de cet élixir. Voyez combien de gens ne sont plus ce qu'ils étaient ; quel nouvel air, quel nouveau langage ils ont pris ! que de métamorphoses ! que d'apostasies ! que d'ames vendues au génie du mal !

Nous allions bientôt quitter Londres, un de nous, avant de partir, avait un pèlerinage à faire : un matin de bonne heure, il sortit de Coulson's hotel, et alla chercher dans la partie de la ville qu'il avait habitée, des souvenirs de ses premières années. C'était dans *D..... street-Portam-square*, qu'à sa sortie du collège il était descendu, il y a trente-six ans ; c'était là qu'il avait connu les premiers enchantemens du monde, et les premières douleurs poignantes de l'ame... là, il avait

été reçu par une sœur qui lui avait été une autre mère... et là, avec elle, et malgré l'exil, il avait passé d'heureux instans, travaillant le matin, peignant des écrans et faisant des chapeaux de paille, et le soir dansant à des bals où la gaîté et la grace française se donnaient rendez-vous.

Mais comme dans tous nos souvenirs il y a plus de peines que de joies, les idées de plaisir pâlirent peu à peu comme un rayon de soleil qui s'efface, et devant cette petite porte du n° 34, l'ancien émigré se rappela le jour où il en avait vu sortir un cercueil... Depuis trente-six ans, rien n'a changé dans ce quartier; seulement on n'y voit plus ces émigrés qui y vivaient en grand nombre, et que l'on reconnaissait dans les rues à la vivacité de leur air et de leur démarche.

Le Français reconnaissait bien toutes les demeures de ses amis, mais ceux qui les avaient habitées, comme Dieu les a dispersés! comme la mort en a diminué le nombre! Lorsqu'après un certain laps d'années on revient aux lieux où l'on a été long-temps, chercher ceux que l'on a connus et aimés, c'est de même que si au

la *restauration*, l'humble oratoire de l'exil?

Revenus en France, nos princes n'ont point oublié le lieu où ils avaient prié, et il s'est ressenti de leurs largesses. Le noble Français qui représente si bien en Angleterre S. M. T. C., le prince de Polignac et sa pieuse compagne, édifient souvent les fidèles qui fréquentent cette chapelle; et, dût-on m'accuser d'être de la *Congrégation*, je ne puis m'empêcher de vous redire que j'ai été fier de cette manière dont les Anglais parlent de notre ambassadeur. J'ai entendu répéter ce mot dit en plein parlement par un ministre de Georges IV : *Nous n'avons pas de documens officiels, mais nous avons la parole du prince de Polignac, et cela vaut toute assurance.* Pour qu'un Français soit ainsi loué par un Anglais, il faut plus qu'une loyauté ordinaire.

Un excellent ami de collège, M. Wright, banquier, ne voulut pas nous laisser quitter Londres sans nous avoir fait connaître une charmante *villa* qu'il a près du village d'Hampstead. En m'y rendant à pied, je me rappelais qu'autrefois j'allais à Hampstead pour faire ma cour aux ladies Stuart, nobles et pauvres

descendantes de rois. Je me les représentais encore telles que je les avais vues, filant leurs quenouilles ou tricottant près d'une fenêtre tout ornée de chèvrefeuille et de jasmin, pendant qu'une dame de compagnie leur lisait quelque livre de piété, quelques-unes de ces pages où la religion enseigne la vanité des grandeurs, et console de leur instabilité.

Il y a trente ans, qu'entre Londres et Hampstead, des champs, des prairies, des jardins étalaient leur verdure; aujourd'hui l'immense capitale qui va toujours s'étendant à allongé ses rues dans ces campagnes que je ne retrouvais plus. La jolie colline, appelée *Prim-Rose hill*, où j'avais vu les jeunes filles courir pour rapporter à la ville la première fleur du printemps, s'est aussi revêtue de pierres : on ne la reconnaît plus.

Cet accroissement de toutes les grandes villes a quelque chose d'effrayant. Si tout se porte ainsi au cœur des États, l'anévrisme n'est-il pas à craindre?

Dans les quarante dernières années, il a été bâti à Londres mille maisons par an; ces quarante mille maisons ajoutées à toutes celles

qui y existaient déja sont toutes habitées; car la population va croissant comme le reste.

La capitale des trois royaumes comptait,

En 1700, 674,350 habitans;

En 1750, 676,250;

En 1800, 900,000;

En 1811, 1,050,000;

En 1821, 1,274,800.

Le nombre des boeufs consommés à Londres, par an, est de 110,000; 770,000 moutons, 250,000 veaux, 250,000 agneaux, et 200,000 cochons.

Vous savez, mon cher ami, combien les Anglais mettent peu de crême dans leur thé: eh bien! ce que les habitans de Londres consomment de lait ferait un fleuve; leur consommation annuelle est de 56,820,000 bouteilles.

10,000 vaches fournissent ce lait dans lequel il entre un sixième d'eau. Il y a pourtant des *assurances* pour la crême..... Mais je m'aperçois que je me fais de l'école de M. Charles Dupin, et je me hâte de finir tous ces calculs.

Pour retourner à Douvres, nous n'avons point repris la route de Cantorbery; j'en ai

été fâché d'abord : car j'avais un grand désir de revoir la cathédrale plus à loisir qu'à notre premier passage. Mais, pour me faire oublier le vieil édifice, quelle ravissante campagne que celle entre Londres et Tunbridge wells ! Quelle charmante petite ville que cette autre *Spa !* On s'aperçoit que ceux qui viennent à ses fontaines sont les favoris de la fortune; on y a peu fait pour les gens qui économisent, et beaucoup pour ceux qui veulent que la santé leur coûte cher. Avant notre dîner, nous eûmes le temps de nous promener, et dans l'intérieur de la ville, et un peu dans les environs. Un beau soleil couchant donnait sur toutes ces jolies demeures entourées de lilas, d'arbres de Judée à fleurs rouges, et d'ébéniers à grappes d'or. Ce qui manquait à la ville, c'était un peu de foule, les rues étaient trop désertes; mais dans la saison des eaux la vue du grand monde, les élégans, leurs chevaux, leurs voitures, animent tout le pays, et celui qui veut rêver solitaire ne trouve plus de place, plus d'abri sans bruit et sans agitation.

Le lendemain dimanche, nous partîmes....

Comme pour nous laisser un plus beau souvenir de l'Angleterre, le soleil semblait avoir redoublé d'éclat; jamais les collines, les bois et les vallons n'avaient été si bien éclairés. Je vivrais mille ans que je me rappellerais toujours la belle matinée de notre avant-dernière journée en Angleterre. Le ciel était bleu et sans nuages, l'air sans froidure, et le peu de vent qui agitait les feuilles des arbres pouvait bien être appelé l'haleine du printemps; il était tiède et tout chargé du parfum des aubépines et des acacias en fleur; le plus petit nuage de poussière ne s'élevait pas de la route encore humide de la rosée de la nuit; les habitans du pays étaient parés de leurs plus beaux habits : c'était un dimanche. C'était bien le jour du Seigneur, car tout avait l'air heureux. On nous avait indiqué, comme digne d'être visité, le château de lord Abergavenny. De la route que nous suivions, nous le voyions au-dessous de nous, dans une plaine si boisée qu'elle semblait une forêt; ses tours et sa toîture s'élevaient au-dessus des arbres, une pente douce y conduisait. La route était bordée par une de ces palissades en bois qui sont

la clôture ordinaire de tous les parcs d'Angleterre. A un endroit où cette palissade était interrompue, nous aperçûmes la plus jolie loge que nous eussions encore vue ; elle était bâtie moitié en briques et moitié en bois. Les piliers gothiques à chapiteaux bizarres, les figures, les têtes de monstres, toute la partie sculptée avait été apportée de Rouen, d'une vieille maison que l'on démolissait. Un Anglais, amateur de ce genre de curiosité, acheta tous ces matériaux, les numérota et les apporta dans son pays. M. Rowland, agent ou régisseur des biens de lord Abergavenny, en a fait un ravissant usage. Rien de plus joli que cette loge recouverte en chaume ouvragé comme une corbeille d'osier entourée de fleurs, et comme à l'abri de tout malheur dans cette riante solitude.

Si j'étais encore assez jeune pour croire qu'un bonheur tout entier peut se trouver dans ce monde, je ne lui donnerais pas d'autre habitation que celle de M. Rowland. Cette demeure d'un très simple particulier m'a fait plus d'envie que tous les châteaux, que tous les palais que nous venions de visiter. Comme

la maison de Socrate, celle-ci est petite; mais faut-il tant de place au bonheur?...... Oh ! s'il m'avait été donné de rester riche, comme j'aurais arrangé ma vie dans ce charmant cottage ! Là j'aurais eu tout ce que j'aime ! Famille et amis auraient pu s'y asseoir, et je n'y aurais eu ni chaises ni lits pour les ennuyeux. Le château s'ouvre à tous, le *cottage* seulement à quelques-uns. Mes dieux pénates auraient été l'Amitié et la Liberté; mes hôtes auraient été libres comme moi : le matin aurait été à eux, le soir à la famille. La table à thé, comme celle du déjeûner et du dîner, aurait réuni tout le monde; je n'aurais été despote que pour l'exactitude. Quand serait venu le soir, ceux qui aiment les rêveries qu'il inspire, auraient pu aller s'y livrer dans la partie solitaire du parc. Là, sous les pins harmonieux, ils auraient prêté l'oreille à ce souffle qui s'élève à l'approche de la nuit, et qui est triste comme une plainte ou un gémissement. Ceux qui aiment le son mélancolique de la cloche de campagne ne seraient rentrés au salon qu'après le couvre-feu du village. La lueur de la lampe brillant à travers le feuillage

les aurait appelés à d'autres plaisirs : sur la table ronde, des livres, des dessins, des album, des crayons, le grotesque des caricatures anglaises, et l'esprit fin et gai de Charlet et de Vernet. Y aurais-je mis des journaux ? Oh ! le moins possible ; mieux vaudrait, je crois, absence totale de ces feuilles qui échauffent et irritent toujours, et qui brouillent quelquefois les meilleurs amis. Dans l'agitation actuelle, il y aurait plus à gagner qu'à perdre à empêcher toutes les nouvelles de nous venir. On glisserait ainsi dans la vie, comme sur un fleuve dont les rives couvertes d'ombrages épais empêchent de voir les campagnes lointaines ; la vue serait bornée, mais fraîche, verte et tranquille. N'est-ce pas assez ?

Voilà, me disais-je, comme je serais heureux ici, et tout était si riant autour de moi que je ne pensai pas qu'une seule lettre apportée dans cet asile de paix pouvait en éloigner toutes les joies et y amener une de ces douleurs qui prennent place au foyer avec la famille pour ne la plus quitter.

Nous étions attendus pour déjeûner à Waldhurst-castle, chez un ancien ami de tous

les nôtres, le major Haly. Là nous trouvâmes toute la grace d'une réception française, et toute la cordialité de notre vieille Irlande. On déjeûna comme à Paris; on parla de bals et d'agriculture, de modes et de politique. Après le déjeûner, on se promena, et le piano et les romances nouvelles vinrent ensuite. Parmi nos hôtes, je me rappelle une vieille dame qui écoutait avec ravissement la douce voix d'une jeune personne chantant *la Tyrolienne* de madame Malibran, à ce vers :

Car de sa mère on se souvient toujours.

La pauvre dame qui avait dû voir bien des années depuis la mort de sa mère, se mit à pleurer, et prouva qu'elle *s'en souvenait toujours*. On redemanda ce joli couplet, et elle pleura encore : il y a des souvenirs que rien n'efface, et des cœurs qui ne vieillissent pas. Tant mieux.

Ce petit château de Waldhurst est parfaitement régulier ; c'est un pavillon carré flanqué de quatre tours ; l'architecture en est gothique ; nous le crûmes d'une haute antiquité ; nous nous trompions : il n'est bâti que depuis une dixaine d'années, mais avec les vieilles

pierres d'un très ancien castel, que l'on a eu le bon goût de laisser avec toute leur rouille. L'Anglais qui s'était élevé cette demeure, située sur un coteau avec une vue immense terminée par la mer, s'en est ennuyé au bout de quelques années ; il est parti pour la France, et en traversant la Normandie, il a été charmé d'une habitation où il avait été reçu (celle de M. Haly), et il a proposé à son hôte, un échange qui a été accepté. Le sujet britannique s'est fait habitant de France, et l'ancien officier irlandais est allé s'établir en Angleterre. Ne dirait-on pas deux voyageurs qui échangent leurs tentes ?

Pour gagner Douvres, nous avions encore beaucoup de chemin à faire ; la cordiale hospitalité du nouveau seigneur de Waldhurst-castle nous avait fait oublier la rapidité des heures. Nous descendîmes du coteau élevé par une route encore tout ombragée d'arbres, et qui, pour rendre les pentes moins rapides, faisait mille gracieux détours sur le flanc de la montée. Bientôt la campagne changea d'aspect, les ombrages diminuèrent peu à peu, les coteaux s'affaissèrent, et nous voya-

geâmes à travers une immense plaine de prairies, entrecoupée par des étiers et des canaux. Au bout de quelques lieues, cette verdure des prés nous abandonna aussi, et nous nous trouvâmes sur des sables arides : quand nous regardions en arrière, nous apercevions encore quelques cimes d'arbres, quelques traces d'habitations ; mais devant nous rien, que le jaune du sable, et à notre horizon une longue et monotone chaussée qui traçait une ligne droite sur le ciel rougi par le soleil.

Nous étions impatiens d'arriver à cette levée, pour voir le pays de son autre bord ; enfin nous y parvînmes, nous escaladâmes rapidement son talus, et quelle fut notre surprise ! C'était la mer qui s'étendait de l'autre côté, seulement à quelques pas de nous, et rien ne nous l'avait annoncé ; sans être immobile, elle était muette ; ses flots mouraient sans bruit sur la pente de la levée... Si près de l'immensité, nous ne nous en doutions pas ! Ainsi il arrive souvent dans la vie : on touche à un grand événement, à une joie, à un malheur, et on ne s'attend à rien ; un jour, une heure, un instant nous cache tout l'avenir,

comme la chaussée nous cachait l'Océan.

Le pays qui nous restait à parcourir était triste et désolé; sur la plage plate, s'élevaient à de très petites distances des *block-houses* basses et larges tours avec une seule ouverture à vingt ou trente pieds du sable; là veillaient les troupes anglaises, alors que de son camp de Boulogne, Napoléon menaçait l'Angleterre. La multiplicité de ces forteresses annoncent que l'on ne regardait pas son projet de descente comme inexécutable.

Nous avions encore un relai à faire avant Douvres; on nous dit là que l'on n'avait pas de chevaux à nous donner. Nous devinâmes facilement pourquoi le maître de l'auberge voulait nous empêcher de continuer notre route : nous étions huit, c'était une bonne aubaine sur une route peu fréquentée, que d'héberger tout ce monde; et le maître de l'hôtel, qui était en même temps maître de poste, se disait : Demain ils prendront mes chevaux, ce soir il faut leur faire prendre et mes lits et ma table. Mais ce calcul n'était pas le nôtre. Nous voulions arriver à Douvres de manière à pouvoir nous embarquer le lende-

main ; nous insistâmes donc pour avoir nos quatre chevaux ; l'aubergiste s'obstina à refuser : je voulus voir si effectivement l'écurie était vide. En France j'aurais eu le droit de constater qu'il n'y avait pas de chevaux, de faire mon rapport au directeur-général des postes et de me plaindre ; mais chez nos voisins, la poste aux chevaux est indépendante du *post master general*. Sur chaque route, il y a des compagnies qui se chargent concurement du service. Dans toute notre tournée, nous n'avions rencontré de retardement et de l'insolence que dans cette petite ville de Rythe. Devinant la cause du refus que l'on nous faisait, nous dîmes à nos postillons de nous mener à une autre auberge ; ils nous répondirent qu'il n'y en avait pas : il y a au moins un cabaret, menez-nous y, nous ne descendrons pas ici.

Les *post boys*, d'intelligence avec l'aubergiste, hésitaient encore ; un homme, faisant partie de la foule qui commençait à nous entourer, nous dit : *A la Tête noire, ces dames et ces messieurs trouveront de très bonnes accommodations*. Alors nous donnâmes *énergi-*

quement un ordre positif de nous mener à la Tête noire. Beaucoup de buveurs au visage enluminé, une forte odeur de fumée y remplissant la salle basse, auraient pu nous faire croire que nous descendions dans un *cabaret;* mais l'excellent dîner qui nous fut servi nous prouva qu'il ne faut pas toujours reculer à la première impression. A peine étions-nous assis à table, que le maître de poste aubergiste, voyant qu'il ne nous aurait pas chez lui, nous envoya des chevaux.

L'unité de service des postes entre les mains du gouvernement me semble préférable à ces concurrences indépendantes, bonnes aujourd'hui et mauvaises demain. Ce que le désir de s'attirer des voyageurs fait faire à ces différens entrepreneurs, ce soin particulier des chevaux, des harnais et des postillons, notre administration ne pourrait-elle pas l'exiger de ses maîtres de poste? ne pourrait-elle pas, avec ses inspecteurs, faire que les chevaux fussent mieux nourris, que les harnais fussent autres que des cordes, et les postillons moins salement habillés?

Pour faire voyager davantage en poste,

faire un pèlerinage au pays de mes pères ; j'irai voir cette noble et verte Irlande, terre d'honneur et d'hospitalité, pays de force et de patience, que la main de fer de la persécution a rendu pauvre, mais pas humble, car il sait ce qu'il vaut.

Vous parler de ces projets, mon cher ami, c'est presque vous annoncer d'autres lettres ; si celles-ci ont eu quelque attrait pour vous, que de choses à voir dans cette catholique Irlande, jadis appelée l'île des Saints (insula Sanctorum), dans les montagnes du pays de Galles, et dans la patrie de Wallace et de Walter-Scott !



A. PIHAN DELAFOREST,
IMPRIMEUR DE MONSIEUR LE DAUPHIN ET DE LA COUR DE CASSATION,
Rue des Noyers, n° 37.

